

**PAGES  
MANQUANTES**



# Le Remède Souverain

Les personnes souffrant d'**Affections Biliéuses**, de **Torpeur du Foie**, de **Maux de Tête**, d'**Indigestion**, et de toutes les Affections causées par le mauvais fonctionnement de l'estomac et des intestins, trouveront dans les populaires

## Pilules de Noix Longues de McGale

toniques, purgatives, dépuratives, le remède par excellence contre tous ces troubles éner-  
vants. Elles agissent doucement sans incommoder. 25 cts la boîte  
chez les marchands ou par la malle.

THE WINGATE CHEMICAL CO. Ltd., MONTREAL.

Tel. Bell : Main 1473 Résidence : STE-THERESE

### LUCIEN GIROUX, Notaire

Argent à prêter 71a, rue St-Jacques,  
Règlement de Successions MONTREAL



Nos DENTS sont très  
belles, naturelles garanties  
Institut Dentaire Franco-  
Américain, (Incorporé)  
162, St-Denis, Montréal.

### LE SAMEDI

Grand Magazine Hebdomadaire Illustré

— ABONNEMENT —

Canada un an - \$2.50	Etats-Unis un an \$3.50
“ six mois - \$1.25	“ six mois - \$1.75
“ un numéro - 5c	“ un numéro 7c

Poirier, Bessette & Cie  
Editeurs Propriétaires  
198 Boul. St-Laurent,  
Montréal.

## Objets de Luxe ou d'Utilité pour La Saison d'Ete

Nous avons ce qu'il y a de plus  
nouveau et de plus varié comme  
Bijouteries d'Été: les objets les plus  
appropriés aux besoins, aux capri-  
ces ou à la mode courante. Tout  
est de modèles récents, et il y en  
a dans tous les prix. . . . .

Notre expérience nous  
permet de vous faire réa-  
liser des économies dans  
vos achats

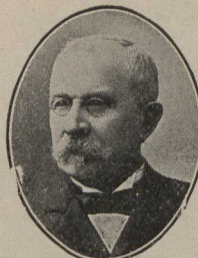
### NARCISSE BEAUDRY & FILS

Maison de confiance—Fondée en 1832

Bijoutiers, Horlogers et Opticiens

287, RUE STE-CATHERINE EST, - MONTREAL

## VOUS POUVEZ RECOUVRER LA SANTE SANS DROGUES



DR HERCULES SANCHE  
INVENTEUR

en peu de temps, naturel-  
lement, et confortable-  
ment, pendant votre som-  
meil, avec

### OXYDONOR

appliqué suivant les direc-  
tions qui lui appartiennent  
Vous n'êtes pas exposé  
au danger d'aucun genre  
pas même au manque de  
succès, quand Oxydonor  
est proprement appliqué.  
Oxydonor cause la guéri-  
son des maladies aiguës,  
même des plus fatales aus-  
si bien que des plus sim-  
ples en quelques heures.

Oxydonor peut servir à  
toute une famille. Il est  
durable, convenable à qui que ce soit, et certa'n dans  
son action. Il dure toute la vie si l'on en prend soin.  
Vous n'avez rien à avaler, à endurer, ni rien à craindre.  
Après avoir acheté un Oxydonor son usage ne vous coûte  
rien.

LES RELIGIEUSES DE JÉSUS-MARIE, Sillery, P. Q. é-  
crivent: " Il nous fait plaisir de vous dire que depuis  
qu'OXYDONOR est connu ici, nous nous en servons avec  
le plus grand succès pour bronchite asthmatique, rhuma-  
tisme, dyspepsie, insomnie, maux de gorge et de toute sor-  
tes et a même fait disparaître le goitre ( grosse gorge )"   
Ecrivez et demandez nos livres gratuits donnant des  
renseignements complets sur nombre de cures merveilleu-  
ses. Méfiez-vous des imitations.

Oxydonor peut être loué pour traitement en essai.

DR. H. SANCHE & CO., Dept. A., 364, rue Ste-  
Catherine O., Montréal, P. Q. Phone Up. 2715

## Les Portraits Célèbres

(Huitième d'une Série de 12 Portraits de Femmes)



**P**ORTRAIT de Marie Mancini. Par le célèbre Mignard.  
L'original se trouve au Musée de Berlin. Mentionné  
dans tous les recueils d'art.

# La Revue Populaire

Paraît tous les mois

**ABONNEMENT :**

Canada, numero : - - - 10 cts  
Un An : \$1.00, - Six Mois : 50 cts

**Montreal et Etranger :**

Un An : \$1.50 - Six Mois : 75 cts  
Par poste : Montreal et Etranger, le No 15 cts

**Poirier, Bessette & Cie**

Editeurs - Propriétaires,

198, Boulv. St-Laurent,

**MONTREAL**

**Vol. 1. No 8 Montreal, Juillet 1908**

LA circonstance du Troisième Centenaire nous vaut, depuis dix-huit mois, des centaines et des centaines d'écrits sur notre pays, sur ses habitants et leurs habitudes, sur son passé, son présent et son avenir. La plupart, très instructifs ou pour le moins saupoudrés d'originalité, valent d'être lus, si ce n'est pour s'en assimiler la substance, tout au moins pour qu'elle serve de prétexte à un peu de réflexion. Au nombre de ces écrits, il aurait été bien étonnant qu'il ne s'en trouvât pas où le présent est dénigré au profit du passé. C'est le tic chez certaines gens; après la quarantaine, ils commencent à ne plus rien trouver dans le temps actuel qui soit comparable à autrefois. Ces gens ont toujours existé, *Laudator temporis acti*, louangeur des temps passés, disait déjà Horace.

La vérité, en thèse générale, est que chaque époque comporte son budget de choses bonnes, médiocres et mauvaises, et qu'il faut pour porter un jugement sûr et impartial sur ces choses se placer, au moins par imagination, à l'époque où elles existaient. Les comparaisons, sans cela, sont oiseuses.

Mais ce qui est plus vrai, pour le Canada, c'est que la comparaison serait presque absolument à l'avantage du présent. Car nous avons réellement progressé, souvent à notre insu ou malgré nous-mêmes, mais nous avançons progressé. Voyons, par exemple, pour ce qui touche au confort de la vie.



Je pourrais dresser une longue liste d'ob-

jets qui étaient de luxe autrefois—le thé par exemple—et qu'aujourd'hui on voit partout. A ce sujet, je connais une anecdote qui illustre fort bien le point. Je l'ai trouvée dans un vieux numéro des *Annales*, et je la donne telle quelle.

Aux premiers jours de janvier 1660, revenant de Rome, M. d'Audiger aperçut de loin dans les champs, aux environs de Gênes, "d'incomparables pois en cosse". Il en fit cueillir une bonne provision, les emballa avec des herbes et des boutons de rose et joignit la précieuse caisse à ses bagages. Quinze jours après, il arrivait à Paris.

La vue de ces petits pois en cosse dans le plein de l'hiver excita une telle admiration, que d'Audiger obtint aussitôt l'entrée du Louvre et eut l'honneur de présenter au roi le merveilleux régal. Bontemps, premier valet de chambre, l'avait introduit. D'Audiger trouva Louis XIV, qui était alors âgé de vingt-deux ans, au milieu d'une cour de grands seigneurs. Tous s'écrièrent d'une commune voix, que rien n'était plus beau et que jamais, en France, on n'avait rien vu de pareil pour la saison. Le comte de Soissons prit une poignée de pois, qu'il écossa sous les yeux de Sa Majesté et qui se trouvèrent (c'est d'Audiger qui l'affirme) aussi frais que si on fût venu de les cueillir.

Louis XIV fut si enchanté qu'il donna ordre que les petits pois fussent accommodés, et, comme l'égoïsme n'avait pas encore envahi son cœur, il commanda qu'on en fit trois plats: un pour la reine sa mère, un pour le cardinal Mazarin et un pour lui-même. Et, de ces petits pois, il fit quatre heureux, car il partagea sa portion avec son frère.

D'Audiger, qui nous conte ce trait, est plein d'admiration et de tendresse. Quel grand roi! Quel bon frère! Quels excellents petits pois!



Et le chroniqueur des *Annales*, commentant l'anecdote, constate que nous sommes bien ingrats pour le temps où nous vivons. Voilà, dit-il, un plat de petits pois qui paraissait digne de figurer sur la table royale et qui jetait les plus grands seigneurs de la cour la plus riche et la plus délicate du monde dans un étonnement respectueux. Et nous... Il n'y a table de bourgeois à son aise où l'on ne serve couramment, quand il traite des amis, des asperges en branche et des petits pois au beau milieu de l'hiver. Ce n'est pas un phénomène; personne n'y prend plus garde. C'est un luxe à la portée des bourses les plus médiocres.

Nous vivons plus aisément, nous avons infiniment plus de commodités de toutes sortes que n'en avaient nos pauvres aïeux. Sommes-nous plus heureux? Avons-nous plus de plaisirs? C'est une autre question. Remarquez qu'on ne jouit plus guère des biens dont on a pris l'habitude.



Notez ceci : les jeunes d'aujourd'hui se servent des chemins de fer, ils n'en jouissent pas comme en ont joui ceux qui n'avaient connu, pour voyager, que leurs jambes, les voitures à durs ressorts et les omnibus.

Les jeunes pestent quelquefois contre la lenteur d'un train qui prend quatre heures pour aller de Montréal à Ottawa, parce qu'ils n'ont pas été à la tâche de parcourir la même distance en voiture.

Ces jeunes s'emportent contre la lampe électrique qui faiblit quelquefois; le bec de gaz ne leur est plus supportable que s'il est amélioré par un appareil Auer. D'aucuns ont à peine souvenir de la lampe; ils n'ont pas connu la chandelle ni le quinquet.

Où le confort a augmenté, il a pénétré partout; il a même pour compagnon le luxe exagéré et déplacé. On peut dire aujourd'hui du paysan et de l'ouvrier canadien ce que La Bruyère disait déjà du petit bourgeois de France, il y a deux siècles :

“Un petit bourgeois de notre temps, disait-il, est plus commodément logé, mieux nourri, mieux vêtu, il a plus d'aises de toutes sortes et a moins de frais qu'un grand seigneur de l'autre siècle.”

Il est même certain que notre paysan et notre ouvrier vivent mieux que ceux des plus riches pays de la vieille Europe. C'est même pour l'étranger un des premiers grands sujets d'étonnement, en visitant le Canada, que le confort luxueux de nos classes moyennes.

Mais voilà! ces classes moyennes—la génération actuelle du moins—ayant grandi dans ce bien-être, elle ne le sent pas, elle n'en jouit pas dans sa plénitude parce qu'elle n'a pas comme la génération précédente un point de comparaison.



Je suis certain que bien peu aimeraient à échanger le confort du présent pour celui du passé. Mais—et voici qui est tout autre chose—mais nous y gagnerions tous à emprunter au passé, à nos aïeux, la sobriété, les goûts raisonnables, l'habitude de vivre selon nos moyens, le goût pour les efforts et la vie au grand air, la franche gaité, les amusements sains et économiques.

Combien plus profitable il serait de s'appliquer à rétablir les mœurs simples et charmantes d'autrefois que de singer les mondains et les mondaines que nous font connaître les romans, le théâtre et les journaux. Acceptons tout le confort d'aujourd'hui, n'en exagérons pas la jouissance et revenons autant que possible à l'existence rationnelle, naturelle et franchement joyeuse de nos grands-parents.

D'ARGENSON.

## Sommaire de *La Revue Populaire* : Juillet 1908

### No spécial du III<sup>e</sup> centenaire de Québec

Notre feuilleton complet:

## *Le Meurtrier d'Albertine Renouf*

Par Henri Rivière

Confort canadien . . . . . *D'Argenson*  
 Evocations . . . . . *Sir Wilfrid Laurier*  
 Ma ville natale . . . . . *Pierre Voyer*  
 Les environs de Québec . . . . . *Une Parisienne*  
 Fin d'une race . . . . . *Mistigris*  
 La Québécoise . . . . . *Tante Pierrette*  
 Vieux sonnets (Champlain) . . . . .  
     *La Franchise et Lescarbot*  
 Généalogie canadienne . . . . . *E.-Z. Massicotte*  
 Le dernier Huron . . . . . *F. X. Garneau*

Les Plaines d'Abraham . . . . . *P. J. O. Chauveau*  
 Le Canada et la Francé . . . . . *A. Sorel*  
 Ce qu'on a dit de Québec . . . . . *Le Liseur*  
 Esquisse d'histoire du Canada . . . . . *B. Sulte*  
 Jacques Bonhomme et Jean-Baptiste . . . . .  
     *Un Français*  
 Les approches de Québec . . . . . *A.B. Routhier*

Et des poésies, des légendes et des anecdotes de circonstance.

## Prochain Numéro *Revue Populaire* d'Aut Gala d'Été

Ce numéro contiendra un grand roman complet de MAXIME AUDOUIN, l'auteur de Puits-qui-Pleure.



*Evocations (1)*

## Montcalm et Wolfe

Par SIR WILFRID LAURIER

**M**ESSIEURS, lorsque dans cette dernière bataille que rappelle le monument de Wolfe et Montcalm, la mitraille sema la mort dans les rangs de l'armée française; lorsque les vieux héros, que la victoire avait tant de fois suivis, virent enfin la victoire leur échapper; lorsque, couchés sur le sol, sentant leur sang couler et leur vie s'éteindre, ils virent, comme conséquence de leur défaite, Québec aux mains de l'ennemi, et le pays à jamais perdu,—sans doute leur pensée suprême dut se tourner sur leurs enfants, sur ceux qu'ils laissaient sans protection et sans défense; sans doute ils les virent persécutés, asservis, humiliés, et alors, il est permis de le croire, leur dernier soupir put s'exhaler dans un cri de désespoir. Mais si, d'un autre côté, le ciel permit que

le voile de l'avenir se déchirât à leurs yeux mourants; si le ciel permit que leur regard, avant de se fermer pour jamais pénétrât dans l'inconnu; s'ils purent voir leurs enfants libres et heureux, marchant le front haut dans toutes les sphères de la société; s'ils purent voir, dans la vieille cathédrale, le banc d'honneur des gouverneurs français occupé par un des leurs; s'ils purent voir les flèches des églises s'élançant de toutes les vallées, depuis les eaux de Gaspé jusqu'aux plaines de la Rivière Rouge; s'ils purent voir ce vieux drapeau, qui nous rappelle la plus belle de leurs victoires promené triomphalement dans toutes nos cérémonies publiques; s'ils purent, enfin, voir nos mores institutions, n'est-il pas permis de croire que leur dernier soupir s'éteignit dans un murmure de reconnaissance pour le ciel, et qu'ils moururent consolés?

(1) Fragments de discours.

\* \* \*

Mes ancêtres ont combattu l'Angleterre sur maints champs de bataille. Nulle part la valeur française et le courage anglais ne se sont rencontrés avec plus éclat que dans les forêts d'Amérique. Le sort de la guerre a fait de mes concitoyens des sujets britanniques. Leurs droits, leurs croyances, leur langue ont été respectés. Ils sont fiers de leurs origines; ils ont aussi l'orgueil de leur gratitude. Dans la plaine d'Abraham le général vainqueur et le général vaincu tombèrent... Si vous allez à Québec, vous verrez un monument commémoratif de cette bataille. Les monuments qui célèbrèrent une victoire ne sont rares ni en Angleterre ni en France. Celui-là, je crois, est unique au monde car il confond dans un même bloc vainqueur et vaincu, Wolfe et Montcalm. En vérité, c'est le monument dressé à deux races égales en courage, en renommée, en gloire. Cette égalité n'est pas seulement dans la pierre, elle est partout dans le Canada d'aujourd'hui qui a résolu le problème de la tolérance religieuse et de la liberté civile et politique.

\* \* \*

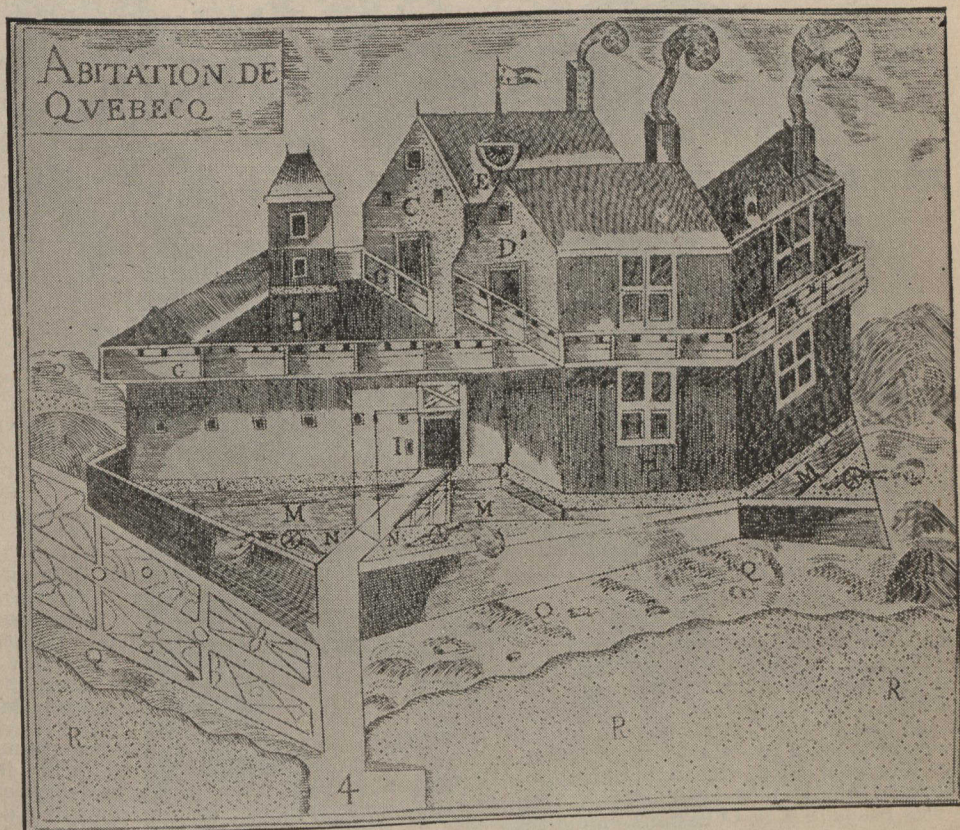
Certes, personne ne respecte ou n'admire plus que moi la race anglo-saxonne; je n'ai jamais dissimulé mes sentiments à cet égard; mais nous d'origine française, nous nous tenons pour satisfaits de ce que nous sommes et ne demandons rien de plus. Je revendique une chose pour la race à laquelle j'appartiens: c'est que, si elle n'est peut-être pas douée des mêmes qualités que la race anglo-saxonne, elle en possède de tout aussi grandes; c'est qu'elle est douée de qualités souveraines à certains égards, c'est qu'il n'y a pas aujourd'hui sous le soleil de race plus morale, plus honnête, je dirai même plus intellectuelle...

Quand j'étudie notre histoire et que j'assiste aux péripéties du duel prolongé, opiniâtre, implacable que se sont livrés l'Angleterre et la France pour la possession de ce continent: quand je retrace page par page, le dénouement fatal, indécis d'abord, mais prenant graduellement forme et devenant inévitable; quand je suis la brave armée de Montcalm retraitant devant des forces supérieures en nombre, retraitant même après la victoire, retraitant dans un cercle de jour en jour plus serré; quand, arrivé à la dernière page, j'assiste au dernier combat où le vaillant Montcalm, cet homme vraiment grand, a trouvé la mort dans sa première défaite... Non, Monsieur, je ne cache pas à mes concitoyens d'origine anglaise que j'ai le cœur serré et que mon sang se glace dans mes veines!... Oh! ne me parlez pas de vos théories purement utilitaires? Les hommes ne sont pas simples automates. Ce n'est pas en foulant au pied les sentiments les plus intimes de l'âme que vous atteindrez votre but, si tel est le but que vous poursuivez... En attendant, nous devons tous, français, anglais, libéraux et conservateurs, nous souvenir qu'aucune race en ce pays ne possède d'autres droits absolus que ceux qui n'empiètent pas sur les droits d'autrui.

Nous devons nous souvenir que l'expression des sentiments de race ne doit pas dépasser une certaine limite; que si elle la dépasse même en restant dans les bornes du légitime, elle peut froisser les sentiments des autres races... Nous nous rappellerons que les vrais principes ne sont qu'une émanation de la vérité divine, et qu'il existe au-dessus de nous une Providence éternelle dont la sagesse infinie connaît mieux que l'homme ce qui convient le mieux à l'homme, et qui, lorsque tout semble perdu, dirige toute chose pour le plus grand bien.



TROIS JUILLET 1608.—“Trouvant un lieu, le plus étroit de la rivière, que les habitants appellent Québec, j’y fis bâtir et édifier une habitation et défricher des terres et faire quelques jardinages... Ce lieu est le commencement du beau et bon pays de la grande rivière.”—*Paroles de Champlain.*



Voici la légende attachée au plan de l'ABITATION DE QUEBECQ :

- |  |  |
|--|--|
| <p>(a) Le magasin.</p> <p>(b) Colombier.</p> <p>(c) Corps de logis où sont nos armes et pour loger les ouvriers.</p> <p>(d) Autre corps de logis pour les ouvriers.</p> <p>(e) Cadran.</p> <p>(f) Autre corps de logis où est la forge, et artisans logés.</p> <p>(g) Galeries tout autour des logements.</p> <p>(h) Logis du sieur de Champlain.</p> <p>(i) La porte de l'habitation où il y a un pont-levis.</p> | <p>(l) Promenoir autour de l'habitation contenant dix pieds de large jusque sur le bord du fossé.</p> <p>(m) Fossés tout autour de l'habitation.</p> <p>(n) Plateformes en façon de tenailles pour mettre le canon.</p> <p>(o) Jardin du sieur de Champlain.</p> <p>(p) La cuisine.</p> <p>(q) Place devant l'habitation sur le bord de la rivière.</p> <p>(r) La grande rivière du Saint-Laurent.</p> |
|--|--|





*Simples Notes*

# Ma Ville Natale

Par PIERRE VOYER

*Mon vieux Québec! Quel charme en un lointain de songe  
T'a prêté cette grave et touchante beauté,  
Malgré l'affolement, l'erreur et le mensonge  
De ce siècle agité!*

**G**RATTEZ un québécois, où qu'il soit, vous trouverez toujours un chauvin qui croit, en très honnête sincérité, que rien n'est comparable à sa ville natale. Il aura pu être obligé de s'en éloigner, il y a peut-être longtemps de cela, mais, fût-ce un quart de siècle, il vous dira qu'il est de Québec, qu'il en a la nostalgie et que le plus beau boulevard ne vaut rien comparé à la Côte de la Montagne. Et il est très convaincu, nullement poseur. Il aime sa ville comme on aime une mère, qui nous paraît la plus accomplie des créatures. Il l'aime comme Montaigne aimait Paris : jusque dans ses verrues.

Puis il a le courage, le fanatisme de cet amour. Il proclame contre tout allant et venant les charmes supérieurs de tout ce qui constitue la vieille cité : citadelle et ruelles, basilique et calèche, l'arbre unique du *Fort Pique* et l'Université Laval, les Plaines d'Abraham et le vieil escalier de la rue Champplain. Il mêle tout cela en toute impartialité et n'admet d'exception pour rien.

Avec lui il n'y a pas d'accommodements ni d'amendements. Il faut aimer et admirer Québec en entier, tout comme Clémenceau ne veut admettre qu'on puisse accepter la Révolution française autrement qu'en bloc.

Et fait notable, c'est que tout le monde à partir des Groulins et de Lotbinière jusqu'à l'Atlantique se dit québécois... Le dit avec la fierté qu'on mettait à crier autrefois : *Civis romanus sum!* Je suis citoyen romain.

Quoi qu'il arrive et de quoi qu'il s'agisse, le québécois vous fera remarquer que ce n'est

pas comme chez eux. L'autre jour, perdu dans une foule immense et absolument délirante (à l'occasion d'un événement politique), j'entendis tout à coup une voix : "C'est pas mal, mais si vous aviez vu ça, donc, à Québec Est quand..."

Ce qui me remet en mémoire ces lignes que M. L. O. David écrivait dans l'*Opinion Publique* en 1870 :

"Québec est la ville des grandes assemblées, des grandes manifestations; quand le faubourg St-Roch s'ébranle, les orateurs et les politiciens jubilent : ils sont certains d'avoir un vaste auditoire. Ce faubourg St-Roch a une grande réputation, il passe pour posséder les plus jolies Canadiennes, et si l'on en croyait ses admirateurs, il renfermerait plus de patriotisme que le reste du pays. On dit qu'il possède une nombreuse population ouvrière intelligente, active, pleine de vigueur et de gaieté gauloise; ce serait le quartier latin de même que le Gibraltar du Canada français."

\* \* \*

Vous connaissez peut-être l'anecdote, mais elle a sa place ici car elle illustre parfaitement ce qui précède.

Deux québécois des plus québécoisants dînaient dans un restaurant de ville étrangère.

Pendant le dîner, un convive s'adressant à l'un d'eux :

—Vous êtes de Québec, monsieur?

Le québécois, avec aplomb :

—Non! monsieur.

Son ami le regarde avec étonnement; il lui fait signe de se taire.

Un autre convive insistant :

—Comment! vous n'êtes pas de Québec?

—Non! monsieur.

Après le dîner son ami, le prenant à part :

—Pourquoi donc as-tu dit que tu n'étais pas de Québec?

—Hé! tu sais bien que je n'aime pas à me vanter!

Et cet autre québécois qui affirmait à un Américain avoir vu au Canada le plus beau, le mieux proportionné, le plus habité des *sky-scrapers* du monde entier.

Le yankee, estomaqué, de demander :

—Et ce building il s'appelle?

—Et notre homme de répondre avec un élan

à pousser au large le *Lusitania*.

—Quebec, sir!

\*\*\*

Dans une fort jolie étude sur la ville de Champlain, Colombine constatait avec beaucoup de finesse et d'indulgence notre engouement :

“Les québécois, disait-elle, n'ont qu'un petit défaut, je le dis tout bas, c'est... d'être un peu marseillais et de croire qu'il n'y a que Québec au monde. Soyez tout ce que vous voudrez, si vous n'êtes pas québécois, il vous manque quelque chose. On ne vous le dit pas, par délicatesse, mais on sent poindre entre les lignes l'orgueil de leur Cannebière, une légitime fierté d'être de la

plus belle ville du monde. “Ah! vous n'êtes pas de Québec!” Un léger désappointement assombrir leurs traits, une pointe d'étonnement passe dans leurs yeux attristés, une moue involontaire court sur la lèvre, mais ces ombres passagères se noient vite dans un sourire! Las! on l'a saisi avec d'autant plus d'acuité qu'on se reproche toujours comme une maladresse du destin de n'être pas né à Québec.”

Et, comme pour donner raison au québécois de trouver un charme particulier à toutes choses de chez lui, voici que Colom-

bine nous apprend que les cloches de Québec... Mais il vaut mieux lire ce joli passage :

“Les cloches à Québec ont aussi une manière tout drôle de sonner, elles portent au rêve et à la mélancolie. Des cloches intermittentes qui pleurent, prient, modulent et dont la voix semble venir de loin : sonnerie mièvre des couvents, cloches fatiguées des anciennes chapelles dont la respiration hale-tante tombe dans l'air comme les battements d'un vieux cœur las d'avoir trop aimé, trop souffert!... Ces appels réitérés des cloches ne résonnent pas dans le vide. C'est dans la

ruie une longue procession de dévots qui se rendent aux différents sanctuaires, silencieux et recueillis, car Québec est restée le porte-drapeau du catholicisme au Canada. Sa foi est vivante, sans ostentation, une foi du dix-sept siècles.”

\*\*\*

Je m'étonne fort que Colombine, avec son don d'observatrice avisée et si éveillée, n'ait pas noté, également, combien la musique militaire est tout autrement vibrante chez nous, et combien, aussi, le québécois en a la passion.

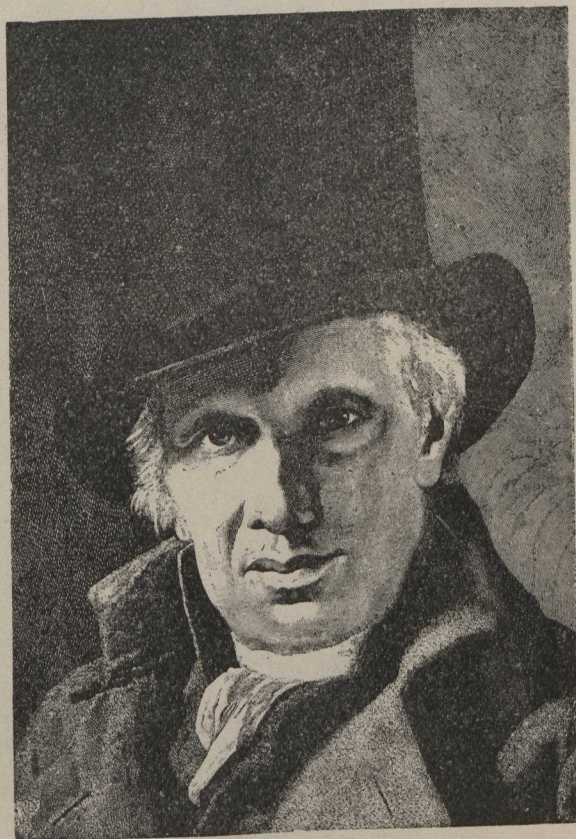
Atavisme d'ancienne ville de garnison, sans doute...

Ces passages si fréquents de régiments, musique en tête, sont du nombre de

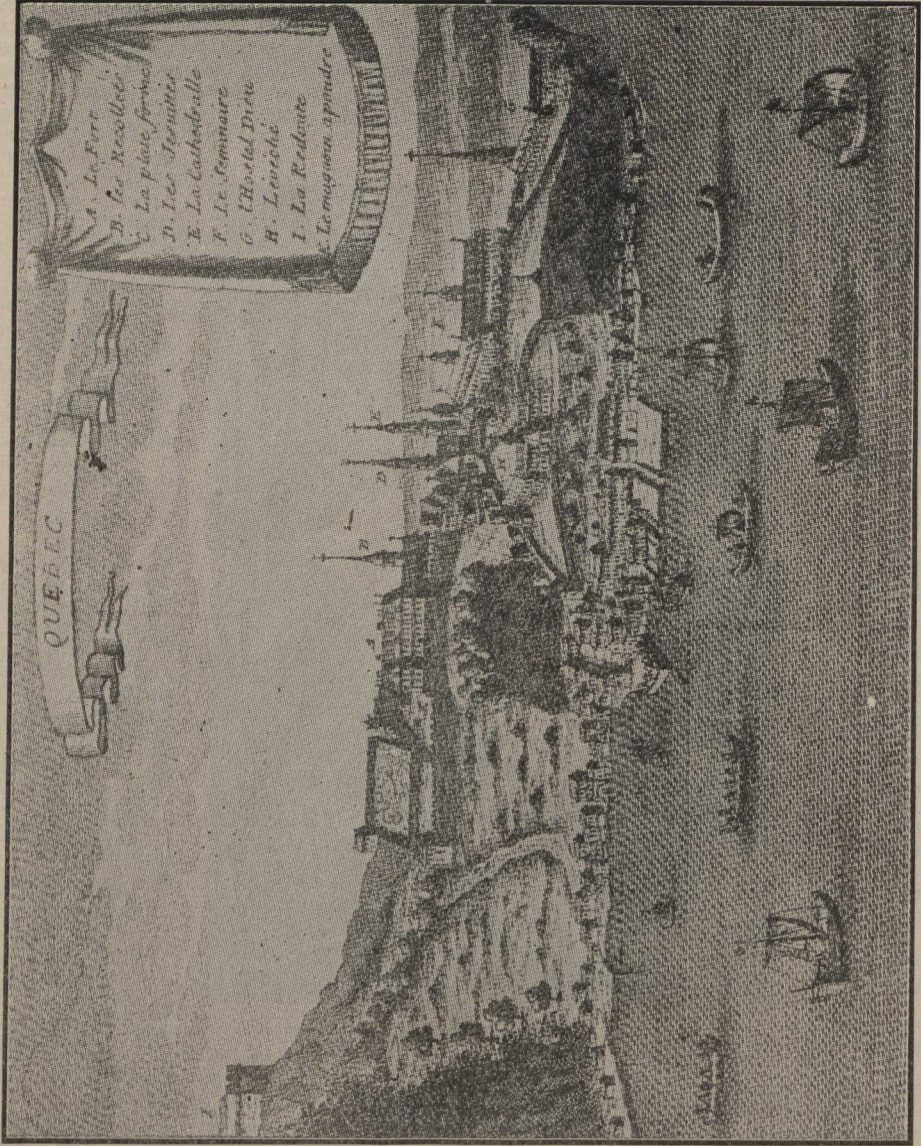
mes souvenirs que ni le temps ni les changements d'horizon n'ont pu atténuer.

Je m'y revois encore. Le va-et-vient un peu somnolent du quartier se dévide avec la régularité et la monotonie coutumières. Quelques rares voitures se croisent avec une belle lenteur. Les gamins font un bruit qui, ailleurs, paraîtrait des bruissements de soie.

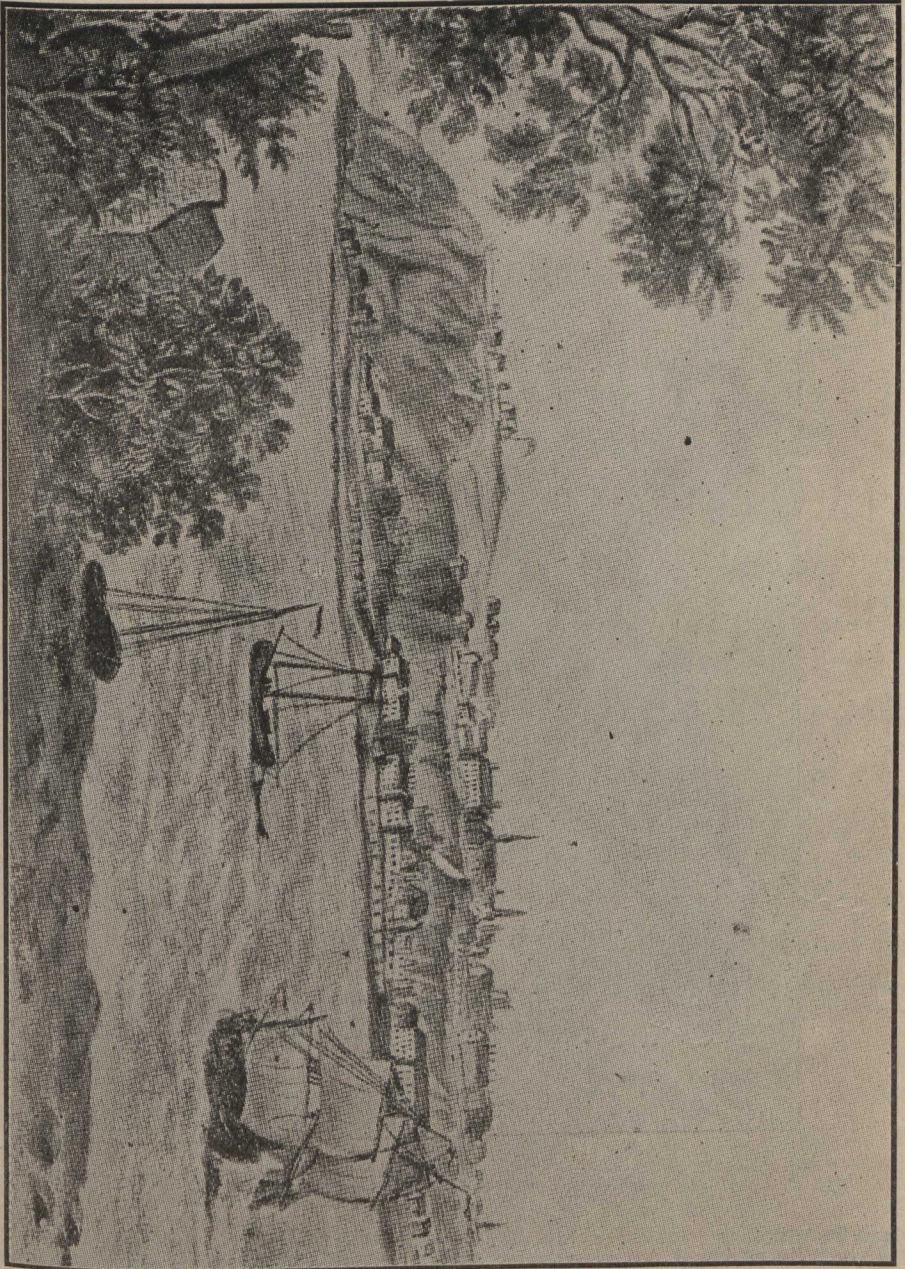
Tout à coup, les têtes se tournent avec ensemble du même côté; les voitures s'arrêtent comme si c'était par ordre du roi; les cochers et les charretiers se dressent sur leurs sièges comme s'ils allaient voir un phé-



Un québécois de 1820



Québec vers 1690



*Quebec en 1759*

nomène; les enfants sont comme figés. C'est qu'on a entendu là-bas la musique d'un régiment, chose éternellement belle et neuve pour le québécois.

Elle approche. Fortement scandés, résolument poussés, ses accords, où il y a de tout, de la douceur, de l'allégresse et de la fanfaronnade, emplissent l'atmosphère d'une hé-

France, plus fortement que le reste des Canadiens, ce goût pour les choses et les gens de la vie militaire?

\* \* \*

Le québécois, éloigné de sa ville par les courants de la vie, y va passer, aussi souvent qu'il le peut, quelques heures ou quelques



*L'escalier de la rue Champlain vers 1860*

roïque ivresse.

Et voilà le régiment qui passe, bien astiqué, bien aligné, se sachant admiré par une population qui n'en a jamais assez de le voir, de l'applaudir, de le suivre; puis de humer, pour ainsi dire, la musique enlevante qui parle à tous un langage compris.

Le québécois tiendrait-il de ses cousins de

jours.

Il va s'y retremper comme le musulman à la Mecque.

Une fois débarqué, il semble respirer avec aise, rentrer dans son élément. C'est le poisson remis à l'eau après un stage dans le filet.

Il connaît et reconnaît tout: gens, bêtes et

choses. Il n'a de repos que quand il s'est fait raconter toute la chronique locale qu'une correspondance, bien suivie, lui a pourtant fait connaître par le menu depuis son dernier voyage. Car le québécois est épistolier.

Eh bien! ce plaisir toujours si nouveau que nous éprouvons à aller *chez nous*, et ce chagrin toujours si réel qui nous prend à nous en éloigner, je crois que c'est le plus bel hommage filial rendu à notre bonne vieille ville.

Et ce double sentiment d'allégresse, puis d'amertume, est si vivace que cela nous fait un singulier quelque chose quand nous voyons, ou apprenons, que quelqu'un a pu revoir sa place natale sans éprouver ce que nous éprouvons en revoyant la nôtre.

Je lisais, l'autre jour, un petit article de l'académicien Lavedan, écrit à la suite d'une visite faite à la sienne après une longue absence.

Et je n'ai pas réussi à comprendre qu'il put réellement concevoir des choses comme

ment considéré, avec une insistance émue et apitoyée, et même un peu honteuse, la plus humble et la plus modeste de toutes ces demeures, celle qui m'avait laissé l'impression d'un vaste et somptueux hôtel et qui n'était plus qu'une pauvre maisonnette de vieille fille de province... alors, seulement, je la reconnus et je la vis s'avancer vers moi du fond de mes lointaines vacances, comme un ancien jouet sorti de sa boîte.

"Ah! qu'elle avait rapetissé, la chère maison, à mesure que j'avais cru grandir! Etait-il possible que j'eusse vécu là, entre les murs de cet étroit jardinet, où mes yeux, éblouis et naïfs, avaient plongé dans les perspectives d'un parc immense et mystérieux?"

"J'étais comme Perdican, qui a emporté un fleuve et des forêts et qui ne retrouve qu'une goutte d'eau et des brins d'herbe. Je songeais à cette recommandation si souvent rabâchée à l'Homme par la Sagesse: qu'il ne faut pas retourner aux lieux où l'on s'imagine avoir, un instant, touché la pointe de

l'aile du bonheur. J'étais tenté de me dire:

"— C'est ta faute. Tu as voulu revoir, il ne faut pas revoir."

Ce n'est peut-être là, comme on dit, que de la littérature.

Mais au sens d'un québécois, c'est presque du blasphème.

\*\*\*

Si le québécois a pu, tout en pliant quelque peu devant les exigences modernes, conserver à sa ville son agréable cachet d'autrefois, il a agi de même pour son logis. La maison québécoise, bâtie à chaux et à sa-

ble, est restée solide. En charpente, elle n'a pas été moins résistante aux attaques du temps et des éléments.

—Moi, me disait un constructeur mont-réalais, je vends bien mes maisons, car je les bâtis comme à Québec.

Un autre m'avait déjà prié de remarquer certaines fondations.

—C'est comme à Québec, faisait-il plein de contentement.

Les maisons du vieux Québec sont quelquefois parées, modernisées, mais elles conservent, la plupart, la ligne, le trait si particulier qui charme l'étranger. Leur plus bel ornement, c'est une propreté devenue proverbiale... Proverbiale comme l'hospitalité de ceux qui les habitent.

Le québécois n'est pas migrateur. Il occupe la même maison tant que le feu ou d'autres causes majeures ne viennent pas l'en chasser.

Des générations de même lignée naissent,



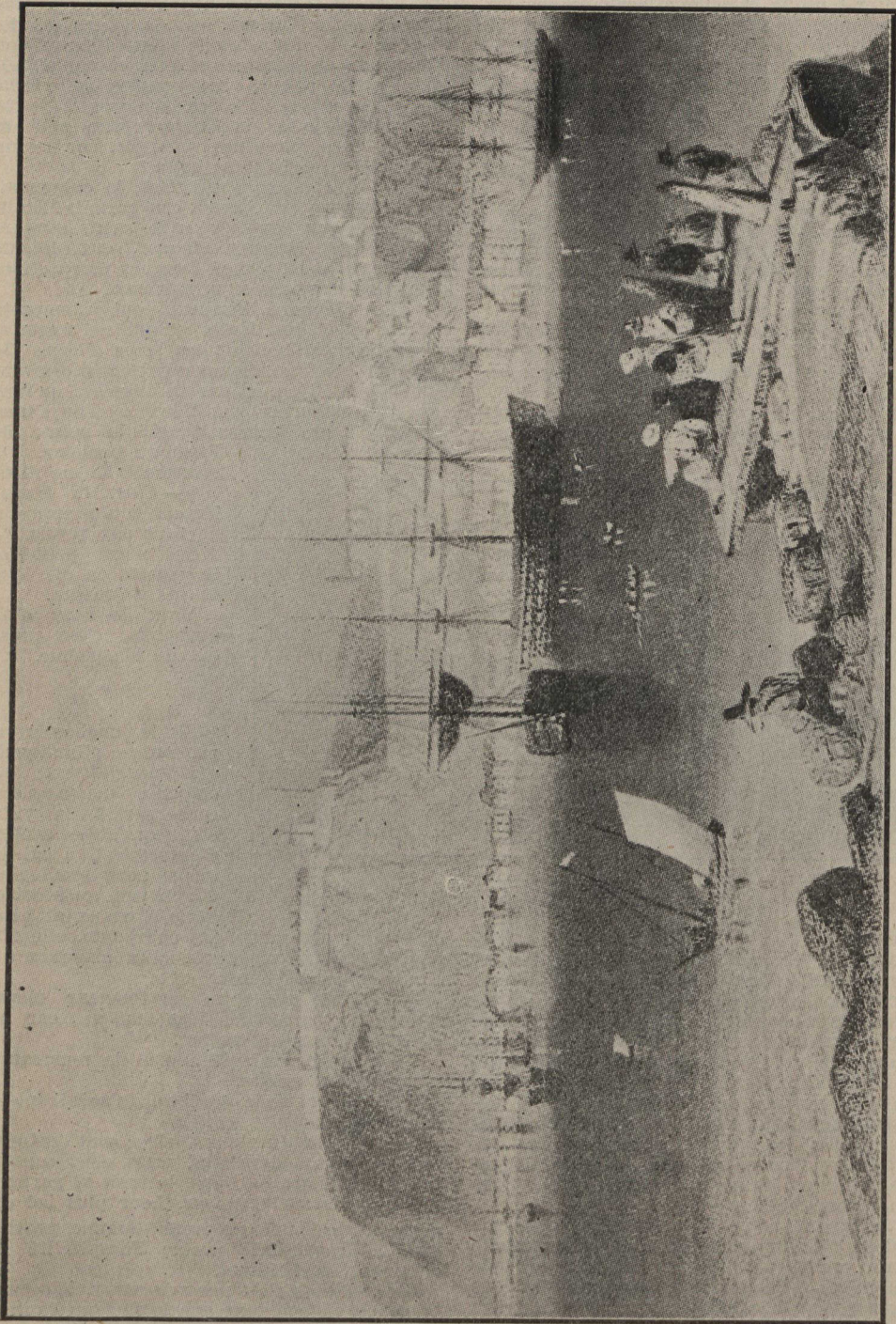
Deux articles bien québécois

celles-ci:

"Quand j'arrivai dans la rue écartée et déserte, aux mêmes pavés, au même silence, je cherchai vainement le bon logis. Je ne retrouvais plus son visage. Toutes les portes se ressemblaient comme des bouches closes, et toutes les fenêtres comme des yeux éteints.

"Il me fallut observer de près, et l'une après l'autre, ces habitations qui, déjà, fléchissaient sous le poids des ans; d'abord, les plus nobles, les plus imposantes, puis les bourgeoises, d'aspect simple, mais dignes encore... et cet examen ne suffit pas à fixer mon tâtonnant souvenir.

"Je dus rabattre des illusions que j'avais gardées, rétrécir le champ de mon imparfaite et trop orgueilleuse mémoire et descendre, de plus en plus, des belles maisons aux balcons forgés et aux héraldiques girouettes, à celles qui n'avaient même pas d'entrée cochère à deux battants, et quand, après beaucoup de sacrifices et de gros soupirs, j'eus attentive-



Québec vers 1835

vivent et meurent sous le même toit.

Autre trait : presque chaque québécois est propriétaire de sa maison.

Et presque chaque maison ne comporte qu'un seul logement. Ces maisons peuvent être petites, mais elles sont entièrement à la famille qui y demeure.

La promiscuité des *flats* superposés est à peu près inconnue à Québec.

Le verre peut être petit, mais presque chacun boit dans son verre.

Le québécois est un homme de foyer. Propriétaire ou locataire, il s'attache à sa maison, à ses êtres, à ses qualités et à ses défauts.

Il comprend le sens intime du mot *at home*; il ne saurait admettre qu'on puisse dire que l'on a un chez-soi quand on déménage à tout bout d'année.

Il plaint le nomade des villes autant qu'il s'apitoie sur la destinée voyageuse de l'Arabe du désert.

Aller de branche en branche n'est pas son fait. Il y a quelque chose du lierre dans sa nature.

Si le québécois va demeurer dans une autre ville, vous le verrez y continuer la tradition du *home*; il ne sera point déménageur.

Des propriétaires de Montréal vous diront qu'ils aiment à louer leurs maisons à des québécois, parce que ce sont gens stables et imbus du respect de l'immeuble.

Ceci se comprend : le québécois entrant dans un logement nouveau avec la ferme et atavique résolution de n'en pas changer de sitôt, il a pour ce logement les véritables soins d'un père de famille au meilleur sens du droit romain.

J'ai connu à Québec des locataires demeurant depuis si longtemps sous le même toit, que nous avions fini par les en croire propriétaires.

Autre trait charmant et touchant : de mon temps—et assurément il doit en être encore de même—les relations entre propriétaires et locataires étaient celles qui existent entre proches parents s'aimant et s'estimant. La première visite du locataire, le jour de l'an, après celles dues aux aînés de la famille, était pour le propriétaire, lequel la lui rendait en grande cérémonie.

Pas une soirée, pas un festin, pas une noce, pas un *compéragé* chez l'un sans que l'autre en fut.

Et l'on devenait parrains et marraines chez l'un ou l'autre, de sorte que s'établissaient comme des liens de parenté qu'on au-

rait cru venir de la consanguinité.

Ce qui fait que dans chaque quartier de Québec tous les gens semblent apparentés, que l'on se connaît de A à Z et qu'une espèce de vie communautaire s'est établie par la seule force de ces coutumes et d'une sympathie native.

Puisse l'amour du vieux logis continuer de durer dans ma ville natale. Cet amour est propice au culte de la famille; il est aussi un empêchement au luxe exagéré.

Le foyer qui est resté le même a une emprise profonde sur les jeunes; ils sont moins pressés de s'en envoler; et quand ils ont dû en partir, il y reviennent sans effort. Les vieux parents et le foyer qui a abrité notre enfance, cela se tient et se complète; c'est le tableau précieux avec le cadre qu'on lui a toujours vu et dont on ne pourrait s'habituer, sans une intime douleur, à le voir séparé.

\* \* \*

Mlle de Scudéry, quittant la Place Royale, à Paris, écrivait à quelqu'un :

—Je déménage, parqu'il n'y a plus d'esprit dans mon quartier.

Est-ce parce qu'il y a de l'esprit dans chaque quartier de Québec que presque personne n'en bouge?

\* \* \*

Il y a quelques années, une vieille et très intéressante famille de Québec eut des revers de fortune. Pendant des années, à force d'économies déguisées et de touchants subterfuges (il

restait deux filles à marier), elle put faire bon visage. Que de diners maigres! Que de toilettes retapées! Que de travaux inaccoutumés durent accomplir des petites mains qu'il ne fallait pourtant pas abîmer...

Mais l'inévitable ne put être évité, et un beau matin des huissiers signifèrent à ces déçus l'ordre de quitter la vaste demeure encadrée d'un admirable jardin, où tant de générations de la même filière avaient tissé la toile de la vie, selon le mot du poète.

Et deux lettres furent échangées à l'occasion de cette lamentable éviction. Si je cite quelques lignes de l'une et de l'autre, qui sont des paraphrases d'un touchant article de Coppée, c'est qu'elles me paraissent bien exprimer le sentiment du québécois pour son foyer.

"Ottawa... Il doit être cruel d'être obligé de laisser vendre sa maison de famille, et je n'imagine pas de plus douloureuse séparation. Errer pour la dernière fois à l'ombre de vieux arbres que votre aïeul a plantés; cueil-



La porte Prescott (Vieux Québec)



lir, avant le départ, pour la faire sécher dans le livre d'heures de sa mère, une rose sur le rosier que jadis la pauvre femme a si souvent taillé devant vous de ses mains vénérées; se lever, pour ne plus s'y asseoir jamais, du grand fauteuil, à l'angle de la cheminée, dans lequel le père sommeillait autrefois, pendant les longues soirées d'octobre; visiter, avec le regard circulaire de l'adieu, ces chambres meublées de lits et de berceaux, qui vous rappellent la mort et la naissance de tant d'êtres chéris; fermer — en sachant qu'elle ne sera plus ouverte que par un étranger — cette porte du salon de famille sur laquelle

est marquée au crayon votre taille aux diverses époques de votre enfance; quitter ces murailles où vos souvenirs sont attachés plus solidement que les tenaces racines du lierre; abandonner ces fleurs qui semblent vous rendre, dans leurs parfums, un peu de l'âme des bien-aimés disparus, — ce doit être là certainement, un affreux chagrin, une de ces heures d'agonie sentimentale où l'homme éprouve combien il y a de profondeur et de vérité dans le *Sunt lacrymae rerum* du poète."

“ Québec... Ces choses m'étaient chères. Je les avais, au passage, pénétrées de mes rêves, je leur avais donné beaucoup de mon cœur. Il faut me séparer d'elles. Un autre va les posséder. J'espère qu'il s'y attachera, qu'il aura peut-être même cette illusion que les fleurs qui embaumèrent la promenade d'un poète (qui voulut être commerçant) exhalent une odeur plus exquise et que les oiseaux qui chantèrent pour le charmer trouvent des chants plus mélodieux. Je souhaite surtout qu'il se prenne d'affection pour le vieux logis. Mais je ne lui promets pas ma visite. Car j'avoue ma faiblesse. Je serais fâché que, devant moi, le nouveau maî-

tre parut jouir de tout cela. J'en éprouverais comme une jalousie rétrospective et je souffrirais, une fois de plus, de l'indifférence de la nature, en constatant que les oiseaux chantent pour n'importe qui, comme les poètes de cour, et que les roses sont des filles. En revoyant la demeure quittée, je ne pourrais m'empêcher de murmurer le vers si navrant :

Ma maison me regarde  
et ne me connaît  
plus!

Pourtant, je ne deviendrai jamais tout à fait étranger au vieux logis; car quelque chose de nous — plus et mieux qu'un souvenir — reste dans les lieux où nous avons fait une douce halte et que nous avons aimés."

\* \* \*

Sais-tu, passant, quelle est l'histoire  
ces murs très vieux,  
Murs que connurent tes  
[aïeux,  
Dont tu gardes, fier, la  
[mémoire?

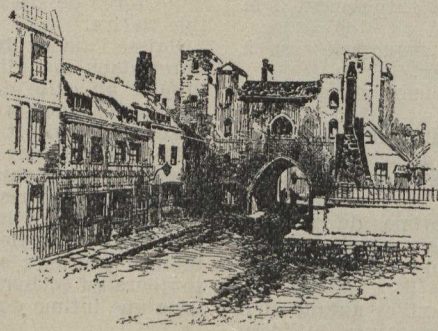
La maison, c'est l'âme  
[du monde  
Contenu en un cadre  
[étroit;  
C'est ta naissance, c'est  
[ton droit,  
C'est ta compagne frêle  
[et blonde,  
C'est ton pays en qui tu  
[crois.

C'est ton passé clair,  
[sans orage,  
Ensoleillant ton avenir,  
Ressuscitant un souve-  
[nir  
Inoubliable du jeune  
[âge,  
Qui, dans ton cœur, ne  
[peut mourir.

Ce sont mille chansons  
[païennes:  
C'est la gloire de l'un  
[des tiens,  
Ce sont les vieux noëls  
[chrétiens,  
Ce sont des amours très  
[anciennes,

C'est ta vie et tu la retiens!

Que tu sois cet enfant prodige,



La porte St-Jean de Clerkenwell,  
Londres.



Une porte de Bejar, Espagne

Dédaigneux du foyer béni  
Où naquit ton rêve infini,  
Et que tu sentes la fatigue,  
Ton cœur verra le toit jauni.

Et si ta course est vaga-  
[bonde  
Et que tu meures loin des  
[cieux  
De ta jeunesse et des aïeux,  
Regarde ta chaumine blon-  
[de,  
Qui se dresse selon tes  
[vœux.

\* \* \*

L'auteur de *Bleu-Blanc-Rouge* dit en parlant de Québec: "Le foyer a gardé les vieilles traditions de la famille française, respectueuse de l'étiquette que dédaignent les centres anglicisés: "Le temps c'est de l'argent", donc l'épargner en de brefs saluts, en d'expéditifs *shake-hand*, en de froides et laconiques phrases de bienvenue, c'est une mesquinerie que la société québécoise ignore..."

Bien peu d'étrangers ont passé par Québec sans noter cet esprit d'hospitalité si général, de mise en train si spontanée.

L'hospitalité de Québec s'est exercée non moins pour ceux qui sont venus de toutes les parties du Canada y planter leur tente et passer leur vie. C'est en attirant ainsi, de partout, les hommes instruits et cultivés que la vieille cité mérita le surnom d'Athènes du Nord deux siècles après avoir été, selon le mot des historiens, fondée comme un boulevard contre la barbarie.

Je ne profiterai pas de l'occasion fournie par la remarque précédente pour dire combien Québec a été et est toujours, par excellence, un centre littéraire, scientifique et artistique. C'est là choses que vous entendez et constatez chaque jour. Je reproduirai seulement des pensées fort belles de Colombine:

"De même que la sibylle grecque était prise d'imagination en montant sur le trépied magique, en gravissant la ville de Québec, nous sentons les affinités

matérielles de notre être se volatiliser, tant il est vrai que les hauts sommets, physiquement et moralement, nous rapprochent du ciel... Pénétration réciproque et mystérieuse de l'âme et des choses, nous empruntons souvent la teinte de nos idées, la couleur de nos impressions au milieu dans lequel nous vivons... Cette poésie des lieux s'identifie, s'incorpore à notre esprit. Il devient facile de reconnaître la *couleur Québec* à certaines productions littéraires, lesquelles en restent comme imprégnées. Dans cette ville suspendue en l'air, on n'a qu'à se laisser vivre en ouvrant les yeux et la bouche pour être poète."

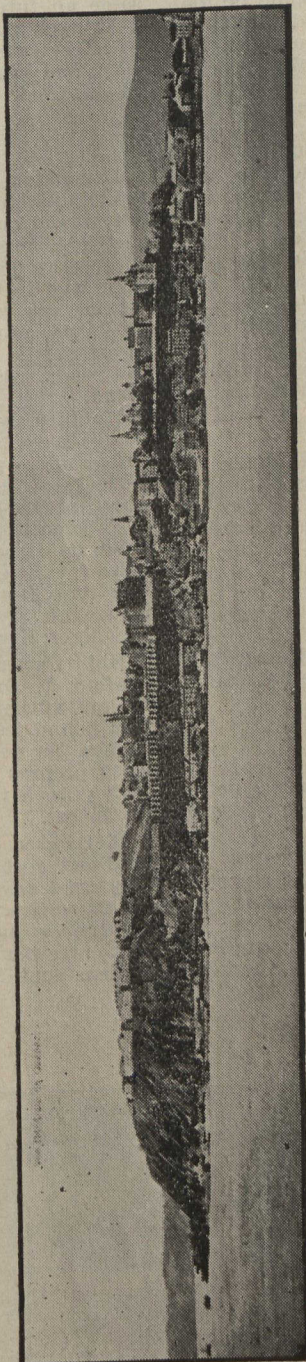
L'hospitalité québécoise n'a pas été moins large du côté des hommes politiques, chefs de partis ou polémistes, qui vinrent lui demander ce que d'autres lieux leur refusaient. La liste en est longue de ceux qui y trouvèrent un point d'appui, des éléments pour continuer leur carrière. On y voit des noms prestigieux comme ceux-ci: Laurier, Fabre, Tarte, Buies, Aubin.

Mais l'hospitalité de Québec n'est pas allée jusqu'à permettre à tous venants de s'y implanter, d'en faire une ville cosmopolite. Gagner un gros chiffre de population au prix de son cachet français, cela n'est jamais entré dans les desseins de Québec. Devenir une ville d'affaires au dépens de la belle vie simple — celle qu'a si bien décrite Wagner, — jamais il n'y a sérieusement songé.

"Le poulx de Paris, disait Féval, bat 120 à la minute, montre en main; ailleurs ce serait une fièvre de cheval. Paris, néanmoins, se porte à merveille."

Cette pulsation intensive ne conviendrait pas à la vieille cité canadienne, c'est sûr, car elle n'irait pas sans la perte de son calme, qui est un charme, de son caractère, qui semble un don des dieux, de sa santé physique et morale que tous les étrangers constatent avec surprise, délices et un peu beaucoup d'envie.

Québec n'est pas mercan-



Québec en 1908

tile, nous le savons tous. Des commerces et des industries lui sont venus autrefois sans qu'il fasse un effort; il les a perdus, souvent par sa faute, sans que sa sérénité en soit altérée. Québec a la philosophie de Job. Sir George-Etienne Cartier le lui disait en 1870 à propos du commerce de bois, qui prenait une autre voie de par le fait des chemins de fer.

Québec se réveille; il entre un peu dans le mouvement, mais soyez convaincus qu'il ne risquera jamais sa belle tranquillité et ses façons d'agir et d'être pour devenir une cité industrielle. Le québécois, comme l'Écossais, veut bien aller au loin s'emparer des choses et des gens, s'enrichir et enrichir les autres, mais Québec reste paisible et coquet de même que l'Écosse demeure saine et verdoyante.

Les incendies dévastent des quartiers entiers, les ponts s'effondrent, des grèves lui font perdre des choses précieuses; toujours Québec conserve son fatalisme musulman et n'en perd ni une minute de bon sommeil ni une bouchée double.

M. J.-G. Scott lui a fait, à un dîner récent, un riche tableau de sa prospérité présente et des possibilités futures, Québec a dit: "C'est vrai!" et a passé à autre chose.

Le Juste soupire: "Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il perd son âme." Le québécois pense: Que sert à l'homme de tout avoir s'il perd la paix, le repos, le contentement. Contentement vaut argent.

Et c'est chez lui que le trustard américain vient jouir un peu de la seule vie qui vaille, après tout.

\* \* \*

J'ai dit plus haut que nous aimons notre ville comme Montaigne aimait Paris: jusque dans ses verrues.

Je regrette qu'on ait fait disparaître si totalement les verrues qu'étaient les portes militaires. Il en est une qu'on aurait pu conserver sans gêner trop la circulation: la porte Prescott. Nombre de villes européennes—telles Béjar et Londres (à Clerken-

well) conservent pareilles choses avec un soin quasi maternel.

Reste-t-il encore au moins une tour Martello? Je l'espère. C'est une verrue indispensable au futur Parc des Batailles.

Et ayez grand soin de perpétuer l'existence de la calèche.

Québec sans la calèche, c'est presque un commencement de Québec sans côtes...

\* \* \*

Lamartine a dit: "C'est la cendre des morts qui créa la patrie." Il n'est donc pas surprenant qu'on ait, à l'occasion du Troisième Centenaire, le spectacle de Canadiens de toute croyance et de toute origine coopérant pour glorifier et embellir Québec, car tous sentent que nul coin de terre n'est, à l'égal de l'altier promontoire, le centre, le cœur de la patrie. Le sol y est pour ainsi dire pétri des cendres de nos meilleurs et plus illustres aïeux.

Et, Dieu merci! ce n'est pas à nous Canadiens de toute origine que peut s'appliquer cette cruelle parole de Ginisty: "Il y a des périodes où il serait prudent de ne pas évoquer ses illustres morts."

Si je me suis montré un peu chauvin au cours de cet article sur ma ville natale, rappelez-vous que c'est là un mal dont nous sommes tous atteints *chez nous*, et que je vous en ai fait précautionneusement l'aveux dès les premières lignes.

Mais vous ne m'en voudrez pas: comment l'enfant de Québec n'en parlerait-il pas sur un ton vibrant d'enthousiasme et d'admiration quand les étrangers, quand les rivaux mêmes, ne peuvent mettre une sourdine à leurs propres exclamations?

Et puis, à vrai dire, personne n'est jaloux de Québec.

M. Dawson dans son *Handbook of Canada* le disait fort bien: "*Whatever jealousies may exist among the cities of the Dominion, all Canadians are proud of Quebec.*"

"Quelles que soient les jealousies qui existent entre les villes du Canada, tous les Canadiens sont fiers de Québec."





*La Québécoise.*



COURRIER DE LA FAMILLE  
La mère. La Fille. L'Enfant  
par Tante Pierrette.

## La Québécoise



La québécoise descend en ligne droite des pionnières formées par les ursulines et dont Mme de la Peltrie disait, il y aura bientôt trois siècles, qu'elles "seraient un jour le rempart moral du pays". Ursulines et québécoises des débuts... "Nous devons, dit Sulte, à cette heureuse rencontre une partie de notre caractère national. Les hommes, livrés aux durs travaux des champs, appelés à la guerre, embauchés par la traite (commerce des fourrures), oublièrent ces traditions de la famille française où la politesse, la douceur, l'urbanité, le bon langage, les manières aimables dominant. De civilisés, nous allions devenir des demi-barbares, retourner à la rudesse des Gaulois, sans peut-être conserver la joyeuse humeur de ces grands ancêtres. Mais non! les ursulines étaient au milieu de nous, et elles inspiraient à nos filles ces admirables vertus de la famille chrétienne et française qui nous ont empêché d'être emportés à la lame par les événements de la politique, de la guerre... Le langage même était placé sous la sauvegarde des femmes; car, plus instruites que nous, elles maintenaient dans la famille l'accent, le vocabulaire, la grâce, "le ton de bonne compagnie" que le défricheur, le coureur des bois et le canotier devaient mettre en oubli si souvent."

Telle fut dès l'aurore de notre existence la mission de la québécoise; et les historiens et les voyageurs sont venus, tour à tour, attester qu'elle n'avait pas failli à cette mission à la fois religieuse, nationale, familiale et mondaine. A une époque (1710) où les hommes de la colonie canadienne ne songent qu'au commerce et aux combats, le Père Charlevoix ouvre une parenthèse pour parler de la "beauté générale du sang, de la taille avantageuse de la Québécoise". Il vante le charme infini de la société de Québec, l'esprit, la gaieté qui règnent dans ces cer-

cles où chacun fait de son mieux pour que le temps passe agréablement, "tout cet agrément s'appuyant du reste sur un fond de solides vertus".

Quarante ans plus tard, Montcalm rend de pareils hommages aux charmes et aux vertus de la québécoise. Puis je saute près d'un siècle et demi et je lis dans les notes de voyage de Mme Bentzon :

"Le botaniste suédois Kalm, venu ensuite, signale le triste sort des aimables Montréalaises qui s'établissent moins vite que les Québécoises, parce que les Français qu'amènent chaque bateau ont le cœur pris au passage et se marient avant d'atteindre Montréal. J'imagine que le cœur des voyageurs d'aujourd'hui risquerait de se prendre encore s'ils voyaient, comme je les ai vues, toutes les belles demoiselles de Québec réunies en grand nombre pour figurer dans la fête donnée au profit de je ne sais quelle milice: une *parada*, la nommait-on. Fraîches et gracieuses, sous d'élégants costumes de fantaisie, elles dansèrent à ravir des pas de caractère et se surpassèrent dans le menuet. Vraiment on se serait cru chez le comte de Frontenac ou le marquis de Denonville, alors que le château, là-haut sur la falaise, n'était point une auberge, mais bien la résidence d'un gouverneur où régnaient les façons et presque l'étiquette de Versailles."

On peut remplir des volumes de pareilles appréciations écrites à toutes les époques. Il me faut me limiter à deux ou trois autres. Vous savez, sans doute, qu'il en a tenu à une Québécoise pour que Nelson brisât sa carrière et que la bataille de Trafalgar ne vint pas changer le cours des événements. Voici le fait tel que résumé par Lamartine dans sa *Vie de Nelson*: "Ayant reçu ordre de venir en Amérique, il passa quelques mois à Québec. Epris d'une ardente passion pour une belle Canadienne, d'une classe inférieure à son rang, il n'hésita pas à sacrifier son ambition à son amour et à quitter le service pour épouser celle qu'il aimait, au moment où l'escadre faisait voile pour l'Europe." Ses officiers durent le ramener de force à son bord.

Dans une chronique écrite par quelqu'un qui occupe aujourd'hui une très haute place

dans la magistrature, et publiée en 1870 dans l'*Opinion Publique*, je relève ces lignes: "Il est très possible que plusieurs jolies Québécoises soient allées passer les fêtes à Montréal. Je le soupçonne même, à la mine allongée de quelques promeneurs de la rue St-Jean. Mais ceux-là se trompent lourdement, qui s'imaginent avoir à Montréal, toutes les beautés de Québec. Qu'ils sachent que la capitale en a tant, que quand il n'y en a plus il y en a encore. S'ils ne veulent pas m'en croire, qu'ils le demandent aux propriétaires de l'*Opinion Publique*. Ceux-ci connaissent si bien la chose, que deux d'entre eux, bien qu'étrangers à la capitale, ont épousé des Québécoises, pour être sûrs d'avoir de jolies femmes. Si le troisième a fait autrement, c'est probablement parce qu'il a trouvé une québécoise en dehors de Québec. Car—et c'est une remarque importante—il n'y a pas qu'à Québec qu'on trouve des québécoises. Je comprends sous ce nom toutes les femmes jolies et aimables. On trouve en bien des

endroits des femmes qui ont cette beauté... Mais c'est à Québec que l'on trouve en plus grand nombre, de ces beautés vivantes, gracieuses. Et, bien qu'étranger à Montréal, je puis dire que cette ville en possède un bon nombre. Elles devraient émigrer; elles sont en pays étranger, leur patrie est la vieille capitale."

En 1894, Julian Ralph, le grand journaliste-touriste à l'emploi du *N. Y. Sun*, allait passer une partie de l'hiver à Québec. Ralph qui avait visité, pour son journal, les plus grands centres du monde civilisé, lui l'esthète autorisé et d'une pureté de goût proverbiale, consacrait à la québécoise des pages qui sont devenues classiques. Je viens de relire celle où il nous montre les québécoises patinant aux sons de la musique militaire, se livrant avec une grâce naturelle à cet exercice quotidien, ne cherchant pas à produire des effets, évoluant pourtant de façon à faire dire à ce grand blasé de Ralph: "*They can skate like fairies.*"



La Québécoise



*Vieux Sonnet*

( 1603 )

*Champlain*

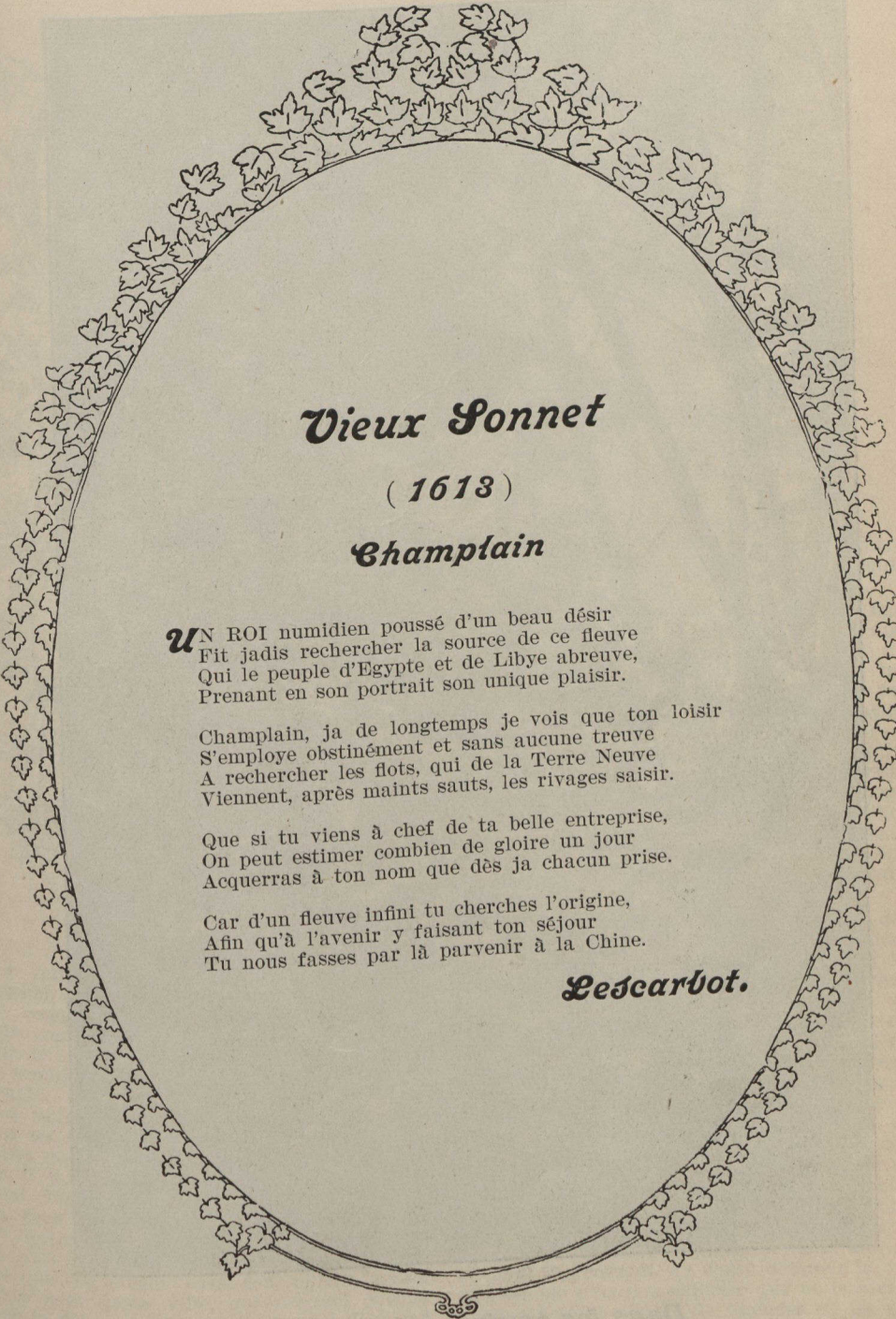
**M**USES si vous chantez vraiment je vous conseille  
Que vous louiez Champlain pour être courageux.  
Sans crainte des hasards, il a vu tant de lieux  
Que ses relations nous contentent l'oreille.

Il a vu le Pérou, Mexique, et la merveille  
Du vulcain infernal qui vomit tant de feux ;  
Et les saüts Mocosans qui offensent les yeux  
De ceux qui osent voir leur chute nonpareille.

Il nous promet encore de passer plus avant,  
Réduire les Gentils et trouver le Levant,  
Par le nord ou le sud, pour aller à la Chine.

C'est charitablement tout pour l'amour de Dieu.  
Fi ! des lâches poltrons qui ne bougent d'un lieu !  
Leur vie, sans mentir, me paraît trop mesquine.

*La Franchise.*



## *Vieux Sonnet*

( 1613 )

### *Champlain*

**U**N ROI numidien poussé d'un beau désir  
Fit jadis rechercher la source de ce fleuve  
Qui le peuple d'Egypte et de Libye abreuve,  
Prenant en son portrait son unique plaisir.

Champlain, ja de longtemps je vois que ton loisir  
S'employe obstinément et sans aucune treuve  
A rechercher les flots, qui de la Terre Neuve  
Viennent, après maints sauts, les rivages saisir.

Que si tu viens à chef de ta belle entreprise,  
On peut estimer combien de gloire un jour  
Acquerras à ton nom que dès ja chacun prise.

Car d'un fleuve infini tu cherches l'origine,  
Afin qu'à l'avenir y faisant ton séjour  
Tu nous fasses par là parvenir à la Chine.

*Lescarbot.*





*Dans les environs de Québec.*



## Et Ses Environs

Par UNE PARISIENNE

DES cris d'admiration m'appellent, et, si préparée que je sois à l'aspect du Gibraltar de l'Amérique, ni lectures ni récits ne m'auraient fait imaginer rien de pareil.

— *Qué bec !* (quel bec!) s'écria, d'après la tradition, le pilote normand de Jacques Cartier à la vue du superbe promontoire qui, à cette place, rétrécit de trois kilomètres la largeur du Saint-Laurent.

Et nous répétons sur tous les tons de l'enthousiasme: Québec!

Le voilà ce cap Diamant, joyau guerrier accroché à une chaîne de montagnes abruptes; voici la citadelle énorme: ces fortifications magnifiques massées, je les verrai désormais sur tous les points du fleuve, qu'elles semblent couvrir de leur silhouette imposante.

La ville haute descend à pic en échelonnant les tours, les flèches, les massives murailles de ses monuments publics, et, au-dessus, il y a comme un scintillement d'argent bruni éblouissant sous le soleil, car les toits sont tous de zinc ou d'étain dont l'éclat tranche bizarrement sur le noir des vieilles pierres. Les rampes étroites, les escaliers rapides, que l'on nomme casse-cou, reliant la ville haute à la basse ville, qui descend jusque dans le fleuve, continuée pour ainsi dire par les débarcadères, les magasins, les docks, les radeaux de bois de charpente, les grands steamers à l'ancre. C'est une apparition fantastique à laquelle fait face, en la complé-

tant, la pointe de Lévis, placée sur l'autre bord en manière d'avant-scène d'où l'on jouit du panorama.

Aborder Québec est une fête; c'en est une autre, et dont on ne se lasserait jamais, que de contempler le Saint-Laurent du haut de la longue terrasse qui suit le bord de la falaise sur l'emplacement de ce qui fut le fameux château Saint-Louis, jusqu'au jardin du gouverneur. Non seulement vous embrassez d'un coup d'œil les deux rives, et, entre elles, l'île d'Orléans, si fraîche et si fertile entre les bras du fleuve qui, plus loin, forme une véritable mer ininterrompue jusqu'à l'horizon marqué par le cap Tourmente; mais vous avez aussi, rassemblés en tableaux saisissants, les traits principaux de l'histoire du Canada.

Du doigt, les amis obligeants qui, au débarqué, se sont emparés de votre personne, vous montrent, près de l'Hôpital général, la place précise où descendit Jacques Cartier, un siècle environ avant Champlain; et le point auquel s'attaquèrent les calvinistes en 1629, lorsqu'ils nous prirent une première fois Québec pour l'Angleterre; et le rivage de la basse-ville, où les jésuites commencèrent leur mission; et les plaines d'Abraham, où notre Montcalm fut vaincu par Wolfe, et le monument consacré aux mânes réunis des deux adversaires si dignes l'un de l'autre; et la petite rue où tomba un général américain, Montgomery, dans sa vaine tentative pour annexer le Canada aux futurs Etats-Unis.

Vous avez ainsi le résumé de deux siècles et demi d'aventures, au cours desquels la vérité semble plus merveilleuse que ne le serait aucune fiction, période de légendes où les actes des saints, et surtout des saintes, s'entremêlent aux exploits romantiques des coureurs de bois, aux épisodes fabuleux à demi de la vie sauvage. Ils sont là encore ces pau-

vres sauvages, nos alliés d'autrefois; nous irons chercher les Hurons un de ces jours dans leur dernier repaire. En attendant, j'ai abandonné l'hôtel-château-fort, qui porte le nom de Frontenac, le plus illustre représentant de Louis XIV au Canada, j'ai renoncé, non sans regret, à une situation merveilleuse sur la terrasse pour aller vivre chez des religieuses, gardiennes par tradition du glorieux passé, non loin de ce séminaire qui recèle des archives d'une valeur inestimable, dans l'étroite intimité, enfin, de ces missionnaires, de ces colons spirituels, hommes et femmes, qui transportèrent en Amérique la France de Louis XIII et de Louis XIV, une France à laquelle notre France cosmopolite d'aujourd'hui pourrait demander plus d'un bon conseil.

#### SAINTE ANNE DE BEAUPRE

Avant tout, j'irai rendre mes devoirs à sainte Anne. Elle est par excellence la patronne du Canada, on la trouve entourée de piété fervente, dans un grand nombre de sanctuaires qui lui sont consacrés, mais je parle ici de l'église d'Amérique qui attire le plus de pèlerins. On en a compté une fois jusqu'à cent vingt-quatre mille. Pour l'atteindre, je suis cette côte de Beupré, où beaucoup de familles possèdent encore des terres concédées à leurs ancêtres en 1640. Dans ces petits domaines qui s'égrènent à la file, le long de la route, sur une étendue considérable, comme s'ils ne composaient qu'un seul village, on peut se représenter l'ancien colon, le censitaire, soldat de ce beau régiment de Carignan qui vint au Canada avec le marquis de Tracy. Les officiers avaient reçus des seigneuries; seigneurs et censitaires firent souche, travaillant ensemble à maintenir les traditions de la féodalité. Les terres des premiers colons étaient divisées comme elles le sont aujourd'hui encore, coupées par bandes étroites descendant droit au fleuve. Même pignon tourné vers le vent d'est, même toiture à pic pour faciliter l'écoulement des neiges, mêmes bâtisses solides, blanchies à la chaux, même fournil,—le four à pain, s'ouvrant en plein air. A l'intérieur, la grande horloge sonne les heures laborieuses que les femmes passent à filer et à tisser; le coffre, les meubles en bois rudement taillé n'ont

guère changé non plus; les rideaux, les couvertures sont encore en étoffe du pays, faite au métier, et vous êtes accueillis par des gens aussi simples que nos paysans d'avant la Révolution, encore que beaucoup plus "à leur aise", qui disent: *j'avions, j'étions*, et qui chantent les vieilles chansons de France.

Ah! quel plaisir de se sentir chez soi à l'autre bout du monde, dans des villages qu'on appelle Beauport, l'Ange Gardien, Saint-Joachim ou Château-Richer! Quel amusement de s'entendre dire que les chevaux de charrettes sont de la race de douze ancêtres sortis des écuries du roi! Louis XIV aurait bien voulu aussi pouvoir acclimater les ânes; mais malheureusement il n'y réussit jamais.

Toutes ces maisonnettes pareilles les unes aux autres sont, malgré le manque d'individualité, aussi indépendantes que possible au milieu de terres qui leur appartiennent en propre; elles ont pour ainsi dire leurs courées franches et courent d'un commun accord vers l'église qui, avec le manoir, forme le trait principal de l'ancienne seigneurie. Le manoir étant souvent en ruines, l'église représentée à elle seule désormais le double pouvoir spirituel et temporel; tout découle d'elle, le curé est consulté sur tout, mêlé à tout, il le fut autrefois même aux expéditions de guerre!



Vieille église de Ste-Anne de Beupré

Sur cette côte de Beupré règne, je l'ai dit, une Sainte-Anne contemporaine du grand roi. L'ancienne église qui s'écroulait a été rebâtie avec les mêmes pierres en 1878, auprès de la basilique neuve qui me donne l'impression d'une autre Sainte-Anne, celle d'Auray, au point que je me demande:—Suis-je au Canada ou bien en Bretagne?—Des montagnes de béquilles s'entassent à la porte, une galerie tout entière est consacrée aux lunettes laissées par des aveugles, témoignages de miracles accomplis par la précieuse relique dont, devant moi, l'application est faite à plusieurs pèlerins. Ce n'est pourtant pas fête. Il faut voir, paraît-il, l'affluence du 26 juillet; ce jour-là un peuple entier se porte à Sainte-Anne.

Avouerai-je que la basilique toute en exvotos où, au sommet d'une colonne d'onyx, trône la bonne sainte Anne avec la petite vierge Marie auprès d'elle, m'a édifiée beaucoup moins que l'ancienne église, une humble chapelle remplie de petits enfants auxquels

un prêtre était en train de faire paternellement le catéchisme? Vers cette sainte Anne des premiers temps, se sont tournées par milliers tant d'âmes héroïques et simples, dont je sentais palpiter, pour ainsi dire, autour de moi, la foi ardente. Ces âmes-là eurent raison de terribles épreuves, alors que des tremblements de terre bouleversaient le pays pendant sept mois consécutifs et que Québec était mis en état de siège par des bêtes féroces, les Iroquois. Dans ce temps-là, les *habitants* pouvaient s'attendre à tout, ils étaient toujours prêts à mourir. On s'en allait aux champs armé comme pour la guerre, on se réfugiait, à la première alerte, dans les forts dont la campagne à peine défrichée était couverte.

DEUX CHAMPS DE BATAILLE

Avant d'atteindre Sainte-Anne, nous avons

torrent s'ouvre un passage; il déchire d'épais fourrés d'épinette, puis écarte violemment deux rochers à pic, resserrés à la base en forme d'entonnoir. Tel est le fracas qu'on dirait que tout s'écroute ensemble; la poussière d'eau bouillonnante, qui tombe verticalement de plus de deux cent cinquante pieds, est diaprée de toutes les nuances du prisme; imaginez une longue, étroite et souple écharpe blanche dont le bout disparaîtrait dans une fumée neigeuse épaisse, remontante et condensée. Mais le chute est bien plus belle encore aperçue du Saint-Laurent, à longue distance, quand toute cette blancheur diamantée semble relier, immobile, le ciel au fleuve comme une grande porte mystérieuse.

Le saut qu'exécute la Montmorency, en se jetant, éperdue et folle, dans ce que je suis toujours tentée d'appeler la mer, a pour prélude d'autres sauts multipliés à l'infini, comme si elle voulait s'exercer à la culbute

finale. Les larges degrés calcaires où ils se produisent portent le nom de Marches naturelles; et, en suivant ces marches sur

une longue étendue, on arrive au point précis où la France remporta sa dernière victoire contre l'Angleterre avant le suprême engagement, si désastreux pour elle, qui allait avoir lieu à l'extrémité opposée de la rade de Québec, bornée là-bas par le cap Diamant, comme elle l'est ici par la cascade. On se la figure aisément, cette rade incomparable, si calme désormais, pendant les journées et les nuits orageuses de l'été



La nouvelle église

fait halte à la cascade de Montmorency. La rivière tumultueuse qui porte ce nom tombe de plus haut que le Saint-Laurent au Niagara, sans que l'effet en soit, à beaucoup près, aussi majestueux, le volume d'eau étant tellement moins considérable! Mais, comparaison à part, c'est une splendide cataracte à laquelle on peut reprocher seulement d'être diminuée pour des besoins industriels, et quelquefois accaparée par le propriétaire des terrains avoisinants; celui-ci, à l'exemple de feu son prédécesseur, le duc de Kent, père de la reine Victoria, dresse des barrières incommodes et mesquines devant les promeneurs. Heureusement, on réussit à les franchir après de simples formalités; cela fait, on descend d'abord par un sentier rapide, puis par un escalier de trois cent soixante-dix marches jusqu'au pied de la cascade, en s'arrêtant tout le long du chemin pour admirer des aspects qui changent à vue d'œil. Le

1759, témoin du siège et du bombardement de Québec, quand les roulements du tonnerre se mêlaient au fracas du canon, quand les éclairs brillaient au-dessus des incendies allumés de toutes parts, et que les bombes décrivaient dans l'air leurs courbes de feu. Les Anglais brûlèrent tout; mais jamais le feu ne voulut prendre à l'église de la bonne Sainte-Anne, bien que l'ennemi l'eût allumé jusqu'à trois fois!

Si la voix formidable de la Montmorency chante une éclatante victoire, le vent qui souffle sur les plaines d'Abraham n'apporte à nos oreilles françaises que des échos de deuil. Jamais je n'oublierai le jour où l'historien même de la guerre, M. l'abbé Casgrain, me fit les honneurs de ce champ de bataille. Son éloquence ressuscite pour moi tous les épisodes du combat qui cofita la vie aux deux généraux. Wolfe fut frappé trois fois avant de tomber à la place où s'élève

aujourd'hui le monument qui porte l'inscription: *Ici mourut Wolfe, victorieux* (13 septembre 1759). Ayant eu toute sa vie coutume de dire: "Tant qu'on peut marcher et tenir ses armes, reculer est une honte", il fut fidèle à ses principes jusqu'à la fin. Il manquait, dit-on, d'à-propos dans les circonstances ordinaires de la vie, et pourtant son dernier effort fut pour cacher à ses soldats qu'ils n'avaient plus de chef, sa dernière pensée, énergique et lucide, fut pour donner les ordres nécessaires; sa dernière parole pour bénir Dieu.

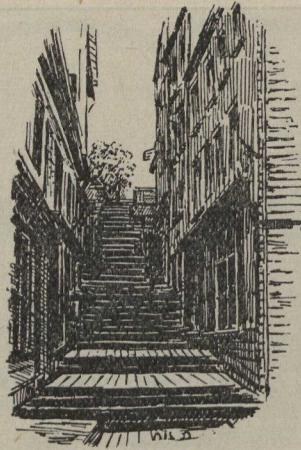
Certes, on ne peut être, sur le compte de Wolfe, d'un autre avis que celui de lady Montagu, qui refusait de le plaindre, son sort étant le plus beau qu'ait jamais souhaité un soldat et un patriote. Seules, sa mère et sa fiancée méritaient la compassion.

Combien fut plus cruel le sort de Montcalm! Il rentra dans Québec, mortellement blessé. Les femmes pleuraient sur son passage, et, avec sa courtoisie habituelle, il les consolait: "Ce n'est rien, ne vous affligez pas pour moi, mes bonnes amies!" Mais au chirurgien qui lui déclara qu'il en avait pour vingt-quatre heures, cet homme, si attendri par la douleur des autres, fit une ferme réponse: "Tant mieux, je ne verrai pas les Anglais dans Québec!"

Il écrivit une noble lettre au successeur de Wolfe pour recommander les prisonniers français et les colons canadiens à son humanité, reçut les derniers sacrements, et quitta ce monde en laissant la mémoire d'un brave soldat auquel avaient manqué les qualités de premier ordre qui gagnent les batailles et forcent la destinée. Mais, qui donc oserait reprocher une imprudence ou une erreur à celui qui sut si bien mourir? Ses os reposent dans la chapelle des Ursulines. Il y fut enterré dans le trou creusé par l'irruption d'un boulet.

Que ne suis-je l'abbé Casgrain pour peindre la mêlée qui ensanglanta le plateau d'Abraham! En écoutant sa parole si vive et si colorée, toute vibration d'émotion, il me semblait entendre les cornemuses d'Ecosse, l'aigre son des fifres et le roulement de la charge: voici, d'une part, le rouge des lignes anglaises inflexibles et bien disciplinées; de l'autre, les troupes coloniales en nombre bien inférieur, les braves miliciens, mal armés et ne sachant, pas plus que nos chouans, se battre en rase campagne. Le combat fut très court, les dernières décharges faites presque à bout portant. Tout cela m'apparaît: Montcalm sur son cheval noir, brandissant son épée d'un geste qui découvre la manchette; Wolfe, avec sa haute taille mince et dégin-

gandée, haranguant ses troupes d'un air inspiré; les Canadiens tenant ferme encore après la débandade des troupes régulières. Quel pèlerinage je fis en cette après-midi, poussant du champ de carnage au paisible couvent de Sillery et de là encore jusqu'à ce qui reste de l'établissement primitif créé en 1632 par le pieux commandeur de ce nom qui avait voulu rassembler les sauvages convertis au christianisme. Les ruines qu'on me fait voir, maison des jésuites, emplacement de l'église et de l'hôpital ne sont presque rien, mais le site mélancolique reste comme imprégné du souvenir des *filles vierges*, pour leur donner le nom qui, dans la bouche des néophytes, était presque synonyme de divinité. C'était là, dans cette anse désolée, que mourut la première des religieuses qui avaient quitté, pour la Nouvelle France, leur monastère de Dieppe. La jeune mère de Sainte-Marie n'avait pu supporter les privations trop rudes, le froid intense, la nourriture insuffisante et grossière. C'était une fille unique de riche famille normande. Elle n'avait eu à se plaindre dans le monde que des hommages rendus à sa trop grande beauté. Un gentilhomme, désespérant d'obtenir sa main, l'enleva. Echappée à ses poursuites, elle résolut de chercher la sécurité dans le cloître. Les solitudes du Canada possédèrent un instant cette fleur exquise et fragile. Puis ses restes furent déposés dans un angle solitaire du jardin de l'hôpital, sous une croix de bois aujourd'hui disparue, et les Indiens, qu'elle soignait de ses mains délicates dans leurs répugnantes maladies, regrettèrent longtemps la grâce de ce visage pâle, la douceur des beaux yeux qui leur versaient tant de pitié.



Un coin de Québec

LORETTE

Parmi les sauvages alliés de la France, les plus fidèles et les plus malheureux furent les Hurons. Ils avaient été chassés du bord des lacs septentrionaux par les Iroquois et, dès l'arrivée de Champlain, sollicitèrent l'appui du grand chef blanc contre leurs ennemis. Champlain s'engagea, imprudemment peut-être, à les défendre, pour mieux conclure avec eux des traités d'alliance et de commerce; il en résulta des représailles terribles de la part des puissants et indomptables Iroquois. Avec une habileté stratégique extraordinaire, ils enveloppèrent, comme d'un réseau, en 1644, tout le pays des Hurons et harcelèrent ses frontières qu'ils rétrécirent de plus en plus, jusqu'à ce qu'une manœuvre hardie les eut introduits au cœur de la contrée. Brûlant les bourgades, égorgeant la po-

pulation, ils martyrisèrent aussi des missionnaires tels que le père Daniel, le père de Brébeuf, le père Lalemant et beaucoup d'autres qui ne voulurent jamais abandonner leur famille spirituelle. Après les supplices, ce furent les maladies, la ramine, tous les désastres réunis qui eurent raison de la nation huronne. La haine des Iroquois la poursuivait sans cesse partout; hommes, femmes, enfants, en quelque lieu qu'ils fussent, étaient exposés à périr sous le terrible casse-tête levé sur eux à l'improviste. On eut dit un troupeau traqué par les loups; enfin, dans l'île d'Orléans, tout près de Québec, ils furent cernés et massacrés. Ce qui restait de ces infortunés se réfugia sur une des places de la ville, à l'ombre protectrice des couvents. L'expédition du marquis de Tracy à la tête du régiment de Carignan arrêta ce pendant l'orgueil intraitable des Iroquois; ils se soumirent, et en 1666 les Hurons purent être rassemblée dans la mission de Notre-Dame de Sainte-Foye, d'où ils passèrent, en 1673, à Lorette. C'est là que je vais leur rendre visite.

Je pars en voiture découverte, par un radieux soleil de mai, sous lequel se découpent les lignes harmonieuses des Laurentides et fleurissent tous les vergers de Charlesbourg, résidence d'été de beaucoup de riches Québécois. Nous faisons un détour pour visiter les ruines médiocres du château Bigot, de triste mémoire, car c'est là que le plus infâme des représentants de la France sous Louis XV, l'intendant Bigot donna le spectacle, après beaucoup d'autres fautes, de désordres et de vices très funestes à l'influence française. Lorette est tout près.

Il n'y a rien à dire aujourd'hui de l'Ancienne Lorette; c'est la Jeune qui renferme les trois cents Hurons, derniers survivants de leur nation. Encore sont-ils tellement modifiés par les alliances avec la race canadienne que leur aspect n'a plus rien de barbare. Il y a des types de femmes charmants, dans de jolies maisonnettes auxquelles on peut reprocher d'avoir par trop l'air d'un décor dédié aux étrangers; elles font des corbeilles tressées d'herbes odoriférantes, des broderies de perles sur des mocassins de peau de daim ou de castor et d'autres ouvrages caractéristiques de la race qui ont un grand succès sur les marchés de Québec et de Montréal. Les hommes chassent et servent de guides aux amateurs de sport qui viennent tirer le caribou et pêcher dans les petits lacs ou les ruisseaux affluents de la Saint-Charles. Celle-ci, au delà du village, forme une ravissante cascade. Les voyageurs sont accueillis avec l'hospitalité des beaux temps sauvages chez le grand chef qui n'a jamais scalpé aucun ennemi et ne pratique plus que les vertus d'un obligeant aubergiste. Le français reste la langue de tous les Indiens. C'est avec des paroles de bienvenue française que de gentilles petites filles, aux grands yeux noirs, brunes comme des Espagnoles, aux cheveux de jais, plats et luisants, vous

présentent des bouquets de fleurs et des échantillons de vannerie. Trois ou quatre d'entre elles pénètrent derrière nous dans l'église construite sur le modèle de la Maison de la Sainte Vierge à Lorette et qui recèle des ornements d'église splendides, orfèvrerie, soie ancienne, velours brodé, attestant la munificence de nos rois.

Un autre village bien français aussi, Saint-Ambroise, est de l'autre côté de la rivière et s'enorgueillit d'une fort belle église. Le trait spécial de cette retraite des bons sauvages est, comme dans tout le reste des campagnes qui environnent Québec, la piété catholique la plus fervente. Et de cette piété, la bourgeoisie des villes donne l'exemple aux habitants, sans exception de sexe ni d'âge. Les églises de Québec sont remplies d'hommes le dimanche à l'heure de la grand'messe; l'éducation des jeunes filles demeure exclusivement confiée aux couvents; les garçons passent, presque sans exception, du petit séminaire à l'Université Loyal. Il n'y a guère de famille qui ne produise au moins un prêtre ou une religieuse. Une de celles que j'ai l'honneur de connaître compte, sur treize enfants, deux prêtres et trois religieuses. L'aîné de ces deux prêtres m'a parlé de ses parents d'une façon qui m'a fait comprendre, mieux que tout ce que j'ai vu moi-même, la simplicité patriarcale des mœurs françaises transplantées au Nouveau Monde.

—Ma mère, me disait-il, est morte à quatre-vingt-six ans; elle garda jusqu'à la fin, entre ses mains, tout l'héritage de notre père, avec plein pouvoir d'avantager à son gré tel ou tel de ses enfants. La liberté de tester existe ici et, d'ailleurs, on pouvait se fier à son inflexible esprit de justice. C'est une sainte. Elle se maria toute jeune, déjà sérieuse quoique d'une gaieté charmante, mais très peu habituée aux soins du ménage, vu l'opulence de sa famille. Après les visites d'usage aux vieux parents, visites faites en *corriole*, voiture anglaise qui mettait trois jours à vous faire parcourir, par des chemins où l'on crevait ses chevaux, une distance franchie aujourd'hui dans le même nombre d'heures, son mari, avocat distingué, lui fit faire un voyage d'agrément aux Etats-Unis; puis il la ramena dans l'ancienne maison de Québec où s'étaient distinguées, avant elle, deux générations de femmes fortes, sorties de bonnes souches françaises. Québec n'était alors qu'une espèce de grand village, tout le monde se connaissait et les distinctions sociales étaient beaucoup plus tranchées qu'aujourd'hui. Notre mère y brilla au premier rang jusqu'à ce que son mari lui eut proposé de passer toute l'année à la campagne, dans une ancienne seigneurie qui lui appartenait. De cette retraite, elle n'éprouva pas le moindre ennui: "Il semble, répétait-elle souvent, qu'à la campagne on vive plus près de Dieu et qu'on y apprenne mieux à mourir..."

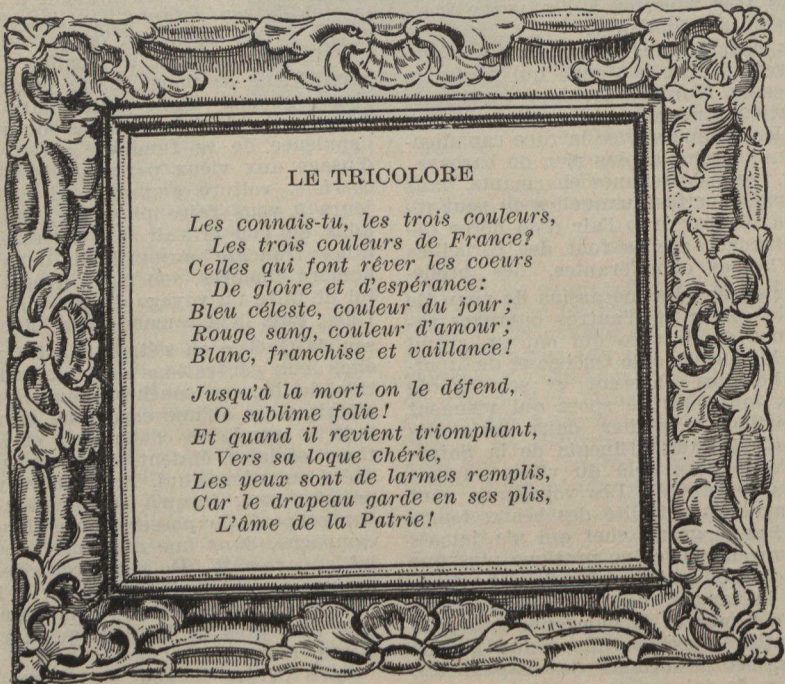
Sans perdre le goût des livres, elle donnait au ménage tous ses soins: "Il n'y a pas

de mauvaise humeur d'un mari, disait-elle, qui résiste à un bon dîner." Et encore: "La première cuisinière d'une maison doit être la maîtresse du logis." Tous les jours, elle allait jusqu'à réciter une prière de sa composition pour obtenir le goût des soins domestiques. Elle était aidée par des serviteurs comme on n'en rencontre guère nulle part: une certaine Stasie qui célébra chez elle le cinquantième anniversaire de sa domesticité, une autre, Léocade, qui, ayant passé sa vie auprès d'elle, l'accompagna au couvent où, veuve, elle voulut mourir comme c'était assez l'habitude; un homme enfin, un Anglais, qui, sauvé d'un naufrage, ne quitta jamais la maison où il avait été recueilli et devint, de protestant, catholique, afin de n'être point séparé de son maître dans l'éternité.

Dès cinq heures, du matin, Mme Casgrain, pourquoi ne pas la nommer, était debout; habillée dès l'aube, elle éveillait ses nombreux enfants en leur portant de l'eau bénite, assistait à leur toilette et faisait avec eux la prière. Les plus grands allaient ensuite à la messe avec le père ou la mère, selon que l'une ou l'autre pouvait échapper à ses occupations matinales. Après le déjeuner, les enfants partaient pour l'école ou le couvent, l'ouvrage était distribué aux domesti-

ques; ceux-ci prenaient part le soir à la prière et pendant les longues veillées d'hiver étaient admis à entendre la lecture à haute voix. Les parents se réservaient des heures d'intimité, de causeries en tête à tête qui jusque dans la vieillesse leur parurent délicieuses, étant comme dérobées aux affaires, aux devoirs de toute sorte. Chaque année, le retour du 1er janvier donnait lieu à une scène touchante. De grand matin, tous les enfants se réunissaient au salon et, conduits par leur mère, les domestiques les suivant, entraient dans la chambre du chef de famille encore couché. A genoux, ils demandaient la bénédiction de celui-ci par la bouche de leur mère; et le père leur faisait de brèves recommandations, les bénissait, puis distribuait les étrennes cachées derrière son oreiller.

M. Casgrain mourut le premier; sa veuve fit alors, ce qui est aussi très souvent l'usage dans les vieilles familles canadiennes, elle écrivit un mémoire détaillé de cette vie qu'elle avait intimement partagée. A son tour, elle eut pour biographe l'aîné de ses fils. Ces mémoires de famille, j'ai été par privilège autorisée à les lire. Il m'en est resté un respect et une émotion que je voudrais pouvoir faire partager à mes lectrices.



# Le Meurtrier d'Albertine Renouf

Par Henri Ribière

ROMAN COMPLET

I



LY A quelques années, un jeune homme, Isidore Renouf, qui avait fait son droit à Paris, acheta une charge de notaire dans une petite ville de province. Il se maria presque aussitôt, son prédécesseur, en lui cédant son étude, ayant eu soin de lui trouver une femme. Le vieux notaire s'était fort applaudi de ce mariage. Il avait donné en effet à son jeune ami la fille d'une vieille dame qu'il connaissait depuis longtemps, et qui s'était fixée tout ré-

cemment en province après la mort de son mari.

Albertine Segonat avait dix-huit ans, une jolie dot et de grands yeux noirs; elle était d'un caractère énergique et tendre, et se fit promptement aimer d'Isidore.

A peine mariés, les jeunes gens s'accordèrent huit jours de vacances, et vinrent commencer leur lune de miel à Paris. Isidore crut remarquer cependant qu'Albertine aurait désiré reculer ce voyage.

Paris lui causait comme un vague effroi qu'elle mit sur le compte des souvenirs pénibles; c'était à Paris qu'elle avait perdu son père. Cette mauvaise disposition s'effaçait bientôt dans les plaisirs.

Deux ou trois fois seulement dans la rue ou au théâtre, Albertine, d'un mouvement involontaire, serrait le bras de son mari, comme si quelque chose l'eût tout à coup effrayée. Isidore l'interrogea, mais elle se contenta de sourire avec mélancolie. C'était un sentiment douloureux qui se réveillait sans doute, rien de plus.

Isidore, qui avait toujours vécu au *pays latin*, avait installé sa femme dans l'hôtel garni qu'il occupait autrefois; mais il avait choisi la plus belle chambre du premier étage, d'où l'on apercevait par les fenêtres le jardin du Luxembourg.

Les jeunes époux couraient Paris dans la

journée, dinaient au restaurant, puis allaient au spectacle. Un soir ils venaient de rentrer chez eux après avoir vu *Le Vampire*, au Théâtre de l'Ambigu.

Cette pièce, qui s'ouvre par une exposition très habile, dans laquelle les principaux personnages, serrés autour de l'âtre, au fond d'un vieux château, se racontent des histoires effrayantes, avait vivement frappé, malgré ses invraisemblances, Isidore et Albertine. Ils en causèrent longuement avant de s'endormir. Peut-être, dans certaines circonstances toutes physiques, l'esprit est-il plus accessible aux idées étranges.

On était en plein mois de novembre, et le vent, après avoir tourbillonné en gémissant dans les arbres du jardin, venait se tasser aux fenêtres. Quand le vent se taisait, c'était une pluie drue et fine qui crépitait aux vitres. La chambre elle-même, dans tout le désordre d'un campement de quelques jours, n'était éclairée que par une veilleuse.

Les vêtements jetés au hasard, les malles béantes y affectaient des formes fantastiques sous les lueurs intermittentes du foyer qui se mourait.

—Crois-tu donc aux vampires? dit en riant Isidore à sa femme.

—Oh! non; mais je croirais plutôt, répondit-elle en frissonnant aux assauts qui vous égorgent la nuit pendant votre sommeil.

—Bah! reprit Isidore avec toute l'insouciance de l'étudiant qui a dormi dix ans la clé sur sa porte, à Paris et dans les hôtels du quartier latin il n'y a pas de voleurs.

—Aussi n'ai-je pas parlé de voleurs, fit-elle à demi-voix.

—Et de qui donc, alors?

—M'aimes-tu? reprit Albertine après quelques minutes de silence, sans répondre à la question du jeune homme.

—Tu le demandes!

—Eh bien! si j'avais refusé de t'épouser, si j'avais eu de la répugnance pour toi, est-ce que tu m'en aurais voulu?

—A mort! s'écria-t-il.



Elle se mit à trembler si fort, qu'Isidore, un peu interdit, s'empressa de la rassurer.— Mais je ris, dit-il. Par exemple, à propos de vampires, continua-t-il, toujours en plaisantant, il faut se défier des somnambules. Ils peuvent très bien vous assassiner sans le savoir. Tu connais l'histoire de ce supérieur de couvent qui lisait un soir dans son lit, et qui vit entrer dans sa chambre un de ses religieux armé d'un grand couteau?...

—Oui. Le supérieur eut le temps de se jeter à bas du lit, et le religieux, après avoir soigneusement fâté la place, perça le matelas de trois coups à intervalles égaux, puis se retira, le visage épanoui.

—C'est bien cela, reprit Isidore, et le lendemain le religieux vint se confesser de l'horrible crime d'intention qu'il aurait commis dans un rêve suggéré sans doute par Satan. "Mon fils, lui dit le supérieur, vous ne vous en êtes pas tenu à l'intention." Et le digne homme, quelque repentir que le religieux manifestât du crime que le somnambulisme lui avait fait commettre, ferma désormais la porte de sa chambre.

—As-tu fermé la nôtre? dit Albertine.

—Ma foi, je n'en sais rien. J'ai si peu l'habitude de m'enfermer ici.

—Ferme-la, je t'en prie.

—Tu as raison. Je ne suis plus un étudiant, mais un mari, et j'ai un trésor à garder.

En allant vers la porte, il aperçut sur la commode un long poignard algérien dans son fourreau d'argent ciselé. C'était un cadeau que lui avait fait un de ses anciens camarades, capitaine à l'armée d'Afrique, qu'il avait rencontré le jour même. La vue de cette arme lui causa une impression désagréable. Il pensa tout de suite, et sans se rendre compte d'une association d'idées pourtant assez naturelle, au grand couteau du religieux. Au même moment, sa femme, encore occupée de la conversation qu'ils avaient eue, lui dit:—Tu n'as jamais été somnambule?.

—Non, répondit Isidore. Pourtant, poursuivit-il je sais par moi-même que l'intensité du rêve peut porter à des actes non point imaginaires, mais très réels. Voici ce qui m'est arrivé. Nous couchions, un de mes camarades et moi, dans deux chambres qui n'étaient séparées que par une porte ouverte. Mon ami travaillait avec sa lampe allumée, et je m'étais endormi après avoir éteint la mienne.

"Je rêvai dans un long cauchemar que je tuais ma sœur. C'était insensé comme tous les rêves. J'avais perdu ma sœur lorsque j'étais enfant. L'effroi que je ressentis fut si fort que je me précipitai tout endormi hors de mon lit. Je voulais fuir la nuit et voir quelqu'un.

"Je me présentai au seuil de la chambre voisine, le visage si bouleversé, que mon camarade se leva malgré lui et recula de deux pas. Je ne restai qu'un instant d'ailleurs dans ce paroxysme du rêve; je te réveillai

aussitôt en poussant un grand soupir, et mon visage reprit son expression habituelle..."

Ce fut au tour d'Albertine de rire.—Comme celui du religieux, dit-elle.

—Oui, fit Isidore.

Cependant, tout en parlant, le jeune homme n'avait point quitté du regard le poignard algérien. La lumière de la veilleuse s'y attachait en paillettes et le grandissait par l'ombre projetée au-delà. L'attraction visuelle que cette arme exerçait sur lui devint insupportable. Il eut l'idée de la renfermer dans un tiroir de la commode, mais il eut peur de ce que sa femme pourrait penser: elle croirait peut-être qu'il craignait de devenir somnambule et de se servir contre elle de ce poignard. Au fond, toute folle qu'elle fût, c'était bien cette pensée sinistre qui lui était venue. Il trouva plus simple de souffler la veilleuse: il ne verrait plus rien; mais Albertine lui pria de n'en rien faire.—Tu m'as effrayé, moi aussi, avec tes histoires, dit-elle d'un ton ému, et si j'ai quelque mauvais rêve, je veux y voir clair en me réveillant.

—Alors, reprit Isidore, ne parlons plus de tout cela, car c'est absurde, et dormons.

Il ferma les yeux et ne tarda pas à s'endormir: Son sommeil très profond ne fut troublé par aucun rêve. Cependant, au moment où trois heures sonnaient à l'horloge du Luxembourg, il s'éveilla en proie à une indéfinissable émotion. Il écouta les trois coups, dont le dernier tinta lentement. La veilleuse s'était éteinte, et la plus grande obscurité remplissait la chambre.

Isidore, les narines dilatées, aspirait une odeur extraordinaire. Il se demandait ce que ce pouvait être lorsqu'il s'étonna de ne pas entendre la respiration de sa femme. Il étendit la main vers elle pour la toucher à la poitrine et retira sa main mouillée. D'un bond il s'élança du lit avec la soudaine pensée que cette odeur tiède et nauséabonde qui le poursuivait était celle du sang. Il alluma vite une bougie et revint. Il vit alors le grand poignard algérien planté droit debout dans le corps de sa femme.

La lame s'était enfoncée dans la plaie, mais la poignée d'argent étincelait. Une nappe de sang couvrait la poitrine; la tête apparaissait toute pâle, avec les cheveux noirs épars sur l'oreiller, avec les yeux ouverts et déjà fixes. Les bras étaient étendus et étaient rigides, les mains crispées. Ce spectacle si horrible ne devait point être réel...

Isidore se crut le jouet d'une illusion. Il se précipita vers la fenêtre et la brisa du poing. Le vent s'engouffra dans la chambre et éteignit la bougie. La nuit était toujours profondément noire et la pluie ne cessait de tomber. Le jeune homme resta quelques minutes pressant des mains l'appui de la fenêtre, la sueur au front, les cheveux hérissés, le cœur palpitant. Il se mit bientôt à rire:

—Quel cauchemar! se dit-il.

Il voulut rallumer la bougie, mais il n'en vint point à bout. Il lui fallut pousser l'un

contre l'autre les ais disjoints de la fenêtre et tirer par-dessus le rideau. L'air entrant encore, il ne s'approcha du lit que lentement, en protégeant de ses doigts repliés la flamme vacillante de la bougie. A vrai dire, il n'avait point repris possession de lui-même et tenait ses yeux baissés, n'osant les lever sur l'effrayant tableau qui devait cependant avoir disparu.

Il s'arrêta en heurtant le bord du lit et se pencha. C'était sa femme paisiblement endormie qu'il allait revoir; c'est le cadavre, plus rigide encore, avec une plus pénétrante odeur de sang, qui lui apparut. Isidore n'eut point de second accès d'une terreur insensée; il posa le bougeoir sur la table de nuit et contempla le corps inanimé, puis il jeta les yeux autour de lui pour se convaincre par la vue d'autres objets réels de la réalité de celui-là.

Il reconnut ainsi, affaissée sur le sol et gardant encore des plis vivants, la robe qu'Albertine avait port ée la veille. Alors il fondit en larmes. Il n'eut plus qu'une seule pensée, c'est que cette femme qu'il avait aimée, qu'il adorait, était morte. Il l'appela de tous les noms qu'il lui prodiguait, amollit de ses caresses les mains raidies d'Albertine et les garda dans les siennes. Le froid seul de ces mains le gagna.

Il colla ses lèvres aux lèvres de la morte, chercha la vie dans son regard et ne rencontra qu'un œil vitreux, implacablement ouvert. Il ferma les paupières d'une main frissonnante; mais le cadavre, rebelle à l'étreinte passionnée dont il l'enveloppait, s'offrit à lui, sous un aspect accusateur et terrible. Si Albertine était morte, qui donc en effet l'avait pu tuer? Personne, sinon lui.

Il se rappelait en traits de feu sa dernière conversation avec elle, cette perversion d'idées dont il s'était senti envahi, la fascination constante de ce poignard, dont il n'avait pu détacher ses yeux, la possibilité qu'il avait entrevue avec une sorte de tentation malade de tirer pendant son sommeil l'arme du fourreau et d'en frapper sa femme. Cela, il l'avait fait. Tout le lui disait, jusqu'à ce poignard planté droit dans la blessure, comme d'avance il s'était imaginé le voir, jusqu'au fourreau laissé sur la commode et dont l'ouverture était tournée de son côté. Il était bien l'assassin qui, sûr de son chemin, avait marché au meuble et du meuble s'était dirigé vers le lit.

La pente des idées noires qui lui étaient venues dans la liberté du sommeil, sans contrôle intelligent qui leur fit obstacle, l'avait fatalement entraîné au crime... Mais non, c'était impossible. Quels que soient le vertige du rêve, la toute-puissante obsession de l'idée fixe, il doit y avoir en nous, au moment de commettre un pareil meurtre, à défaut de l'intervention de l'âme, à laquelle le corps n'appartient plus, une révolte de la chair.

On ne tue pas ainsi ceux qu'on aime. Il y a des sympathies physiques qu'il n'est pas

donné de vaincre; il est surtout avec la femme que l'on chérit et qu'on possède des affinités matérielles qui, précisément parce qu'elles sont telles ne pourront jamais se résoudre en une œuvre de violence et de sang.

Ce religieux qui frappait sa victime imaginaire avec un acharnement sauvage n'aimait pas son supérieur; la haine avait conduit son bras, tandis qu'Isidore adorait sa femme. D'ailleurs ce religieux avait agi dans un rêve dont les moindres détails lui étaient restés présents, et Isidore n'avait point rêvé.

Ce n'était donc pas lui qui avait tué Albertine. Sa raison, son amour, jusqu'à ses mains tremblantes qu'il agitait en signe de réprobation, lui attestaient qu'il n'était pas le meurtrier.

Quel était-il donc? Il eut un moment l'espoir de le découvrir. Il se souvint que la veilleuse était allumée lorsqu'il s'était endormi et qu'en s'éveillant il l'avait trouvée éteinte. Il l'examina et vit que l'huile n'en était point consumée. On l'avait donc soufflée. Cependant personne n'avait dû pouvoir entrer, sans faire de bruit du moins, puisque la porte était fermée en dedans.

Il courut à la serrure, et s'aperçut à sa grande surprise que la clé était en dehors et qu'il suffisait de la tourner à demi pour ouvrir la porte. Quelqu'un avait donc pu s'introduire dans la chambre. Ces légers indices réussirent d'abord à le convaincre. Néanmoins il se rappelait fort bien s'être levé sur la prière d'Albertine pour retirer la clé et la mettre en dedans après avoir fermé la porte à double tour.

N'en avait-il rien fait? C'était possible, car il se rappelait aussi qu'à cet instant même sa préoccupation était grande et que, tout en allant à la porte, il s'était retourné plusieurs fois pour regarder le poignard sous l'empire de l'hallucination morale qui avait commencé à l'obséder: il était probable qu'il avait tout simplement ouvert et repoussé la porte.

Ses doutes le reprirent. Puisqu'il avait eu si peu conscience de ses actes, ne pouvait-il avoir soufflé la veilleuse lui-même? Il se rassurait tout à l'heure en pensant qu'il n'avait point rêvé.

Qu'importait cela? Ce sommeil si profond concluait au contraire contre lui. Puisqu'il sentait qu'il se fût arrêté, s'il eût rêvé, si le moindre sentiment, la moindre sensation lui fussent restés perceptibles, n'était-ce pas, puisqu'il n'avait point rêvé, que, d'un bout à l'autre du meurtre, il avait agi dans une torpeur absolue? L'engourdissement avait été tel que la mémoire elle-même s'y était absorbée.

N'est-il point après tout de ces rêves que l'on sait avoir faits, dont l'effroi subsiste en sueur sur le front, en frissons par tout le corps, dont on cherche inutilement une trace et qui semblent s'engloutir d'un bloc dans la nuit qui les a suscités?

En ces perplexités sans issue, le malheureux Isidore prit sa tête dans ses mains et

s'accroupit sur un tabouret. Il n'osait regarder ni à droite ni à gauche. Au fond il ne songeait à rien. C'est le bienfait de ces crises extrêmes, quand elles n'aboutissent pas immédiatement à la folie, d'anéantir à la fois le corps et la pensée. Il demeura ainsi assez longtemps.

Le premier rayon de jour qui se glissa par les fenêtres lui fit lever la tête, et, le rendant à la réalité, lui inspira cette fois des craintes toutes positives. Il ne ressentit plus ni la douleur d'avoir perdu sa femme, ni l'horreur de l'avoir peut-être tuée; il se dit qu'il était seul dans cette chambre avec un cadavre, que dans une heure à peine on viendrait, et qu'on l'arrêterait comme l'assassin d'Albertine.

Il se vit aux mains des gendarmes et conduit à l'échafaud au milieu des huées de la foule. Cette honte publique en perspective le terrassa, comme si véritablement et de son plein gré il eût commis le crime. Aussi pendant quelques minutes chercha-t-il, à la façon des meurtriers vulgaires, à dérouter la justice.

Il lui fallait faire disparaître le corps, non point l'emporter, cela ne se pouvait pas, mais gagner le temps en le cachant dans un placard, puis se sauver lui-même à tout hasard... Mais il ne savait où aller, on le rattraperait bientôt. Peu lui importait. Il n'entrevoit que la fuite pour moyen de salut. Il s'approcha résolument du lit.

Pauvre insensé! comment allait-il faire pour charger brutalement ce corps sanglant sur ses épaules, quand il ne l'avait couvert jusque-là que de caresses et de baisers? Et d'abord il y avait le fer à extraire de la blessure. Isidore prit à deux mains le manche du poignard, il essaya de le tirer à lui, et presque aussitôt il y renonça, car il lui sembla qu'Albertine souffrait encore.

Deux ruisseaux de larmes jaillirent de ses yeux; il se prit en pitié pour l'égoïste et lâche terreur qu'il venait de ressentir, et, s'agenouillant près du lit pour la première fois de la nuit, il pria. Avec la prière, un peu de calme et de force entra dans son cœur, et il ne se releva que pour prendre la seule résolution qu'exigeaient les circonstances et qui fut digne de lui.

Qu'il fût ou non l'assassin, il était innocent, et, loin de se dérober à la justice des hommes, il devait se livrer à elle et lui demander ou de l'absoudre ou de trouver le vrai coupable.

Il faisait à peine jour. Isidore descendit sans bruit l'escalier de l'hôtel et sortit. Une fois dans la rue, il se trouva un peu embarrassé. A l'accomplissement des grandes résolutions de la vie il y a le plus souvent un obstacle banal. Il avait à se présenter au corps de garde voisin ou au commissaire de police du quartier. Or, où étaient-ils l'un et l'autre? Il ne le savait. Il erra dans les rues les plus proches, grelottant sous la pluie fine et froide qui tombait toujours, et avisa enfin la lanterne rouge qui indique les

commissariats de police.

Il sonna, et on lui ouvrit. Le domestique fut d'abord sur le point de lui dire que le commissaire ne recevait pas à cette heure indue; mais il jugea au visage d'Isidore que celui-ci avait quelque révélation importante à faire, et le pria d'attendre. Ce serviteur eut même le soin de donner un tour de clé à la porte d'entrée, afin que le criminel, si c'en était un qui se livrait, ne pût revenir sur sa louable détermination. Isidore ne s'aperçut pas de cette précaution et s'assit sur une banquette.

Le commissaire parut bientôt, et, voyant qu'Isidore ne se doutait point qu'il fût là, il le toucha légèrement à l'épaule en lui disant :

—Qu'avez-vous à m'apprendre, monsieur?

—Je crois, monsieur, lui répondit Isidore, que j'ai assassiné ma femme.

—Ah! fit tranquillement le commissaire, qui se plaça en face du jeune homme. Et comment cela est-il arrivé, je vous prie?

Isidore, avec une lucidité d'esprit dont il s'étonnait, raconta dans ses moindres incidents, la catastrophe de la nuit. Le commissaire écouta jusqu'au bout, sans l'interrompre, ce bizarre récit. Il y avait dans l'accent du jeune homme tant de douleur et de sincérité, il s'accusait lui-même d'une si navrante façon, que le commissaire ne savait que penser.

Ou cet homme était fou, ou il avait commis ce crime affreux par un de ces accidents physiologiques que la science seule est appelée à juger, ou c'était enfin le scélérat le plus hypocrite, le plus consommé.

Le commissaire flottait entre ces trois suppositions, et les faits étaient si extraordinaires qu'il penchait pour la dernière. Cependant, il est aussi habile que généreux de laisser croire aux criminels qu'on les suppose innocents. On les met ainsi en confiance, et ils peuvent se couper plus facilement.

—Il ne me semble pas autant qu'à vous-même que vous soyez le coupable, dit le commissaire. Puisque la clé était sur la porte, quelqu'un a pu s'introduire dans la chambre.

Isidore ne saisit point cette échappatoire qu'on lui ménageait à dessein.—Mais, fit-il, la clé était-elle sur la porte au moment où le crime s'est accompli? Puisque je ne me souviens de rien en ce qui concerne le meurtre même, ne puis-je point avoir soufflé la veilleuse, avoir mis la clé en dehors? Peut-être même, ainsi que je vous l'ai dit, ai-je cru, quand je me suis couché, avoir fermé la porte et ne l'ai-je point fait! Ah! je n'y comprends rien, continua-t-il avec une naïveté presque effrayante en plongeant un regard dans celui du commissaire.

—C'est autre chose alors, dit celui-ci. Avez-vous quelque ennemi personnel?

—Je n'en connais aucun.

—Et votre femme en avait-elle?

—Aucun que je sache.

—Et n'avez-vous jamais remarqué en elle

aucune inquiétude, aucun pressentiment triste. Les pressentiments ne sont parfois que la probabilité raisonnée d'un malheur prochain.

—Ah ! dit Isidore, peut-être. Elle avait de la répugnance à venir à Paris. Deux ou trois fois elle a, sans motif apparent, tressailli à mon bras. Je me suis figuré qu'elle rencontrait quelqu'un qui lui faisait peur, mais elle m'a dit que non.

—Vous voyez bien. Ne perdez pas courage. En attendant, je vous arrête. Il faut que je vous confronte avec la victime.

Le commissaire fit monter un de ses agents qui garda Isidore à vue. Il fit prévenir en même temps un médecin, en le priant de se rendre à l'hôtel où le crime avait été commis. Le médecin, qui demeurerait à deux pas de là, rejoignit promptement Isidore et le commissaire. Ce dernier l'instruisit de ce qui s'était passé. Il était à peine sept heures, et la maîtresse de l'hôtel dormait encore. On la réveilla en lui recommandant de se tenir tranquille, afin d'éviter tout désordre; puis l'on monta à la chambre d'Albertine. Le médecin examina la blessure :

—C'est, dit-il, un coup frappé avec une énergie sauvage et une main sûre, un coup très rare d'ailleurs, car la lame a glissé droit au cœur sans se heurter à aucun obstacle, et la mort a dû être foudroyante.

Tout en écoutant le médecin, le commissaire observait Isidore à la dérobée. Isidore pleurait. En face de sa femme morte, il ne s'occupait plus que de sa douleur.

—Croyez-vous, fit à demi-voix le commissaire, que son mari ait pu la frapper comme il le prétend, ou plutôt comme il croit l'avoir fait, dans un accès de somnambulisme ?

—Ce serait étrange, mais non impossible. Il y a même des actes dont le somnambule, comme dans ce cas-ci, ne conserve aucun souvenir. Toutefois le somnambule n'agit jamais aveuglément. Il obéit toujours à une idée préconçue et ne fait en définitive que ce qu'il veut faire. Si cet homme aimait sa femme, il n'est pas probable qu'une inspiration malade venue en quelques instants ait prévalu contre l'affection qu'il lui portait. D'ailleurs gardez-le au secret. Ce soir, si l'état mental où je le vois suit son cours naturel, nous serons certainement à peu près fixés.

—Que se produira-t-il ?

—Vous le verrez, car je vous prierai d'être là. Qu'il ait eu ou non un accès de somnambulisme, il en aura un ce soir, ou tout au moins une hallucination équivalente. L'imagination est trop surexcitée pour qu'il n'en soit pas ainsi. Et nous concluons alors de ce que nous le verrons faire à ce qu'il a pu ou aurait pu faire cette nuit.

Pendant que l'agent prenait les devants avec Isidore, qui fut écondu et mis au secret le même jour, le commissaire interrogea en se retirant la maîtresse de l'hôtel. Aucun bruit qui pût éveiller les soupçons n'avait été la nuit entendu dans la maison. Le garçon

de service, de la soupente où il couchait, avait tiré le cordon à un assez grand nombre de personnes qui entraient ou sortaient; mais cela n'avait rien d'étonnant dans un hôtel habité par des étudiants qui, en hiver surtout, n'ont pas d'habitudes régulières.

Le commissaire sortit en mettant la chambre sous les scellés et en annonçant que l'élévation du corps se ferait le lendemain, à neuf heures du matin.

Isidore répondit au magistrat qui se présenta ce qu'il avait dit au commissaire. Toute la journée se passa pour lui dans des alternatives d'affaissement complet et d'élan de douleur. Aux approches de la nuit, le gardien apporta une lumière qu'il plaça sur la commode et se retira. Isidore, qui était resté assis dans un grand fauteuil de paille près de la cheminée, n'en bougea point pour se coucher. Le lit qu'il entrevoyait dans l'ombre semblait lui inspirer un véritable effroi. Il y jetait de temps à autre de furtifs regards.

Quoique les heures s'écoulassent, il luttait contre le sommeil. Vers minuit pourtant, il y succomba, mais avec une physiologie creusée de fatigue et tourmentée de terreurs. Le commissaire de police et le médecin le considéraient, sans qu'il les vît, par un judas pratiqué dans la cloison.

Au bout d'une heure de sommeil, qui était celui du corps et non de l'âme, il se leva pesamment et s'achemina en trébuchant vers la commode où il fit le geste de tirer une arme de son fourreau. Il obéissait à une puissance fascinatrice plus forte que sa volonté. De la commode, il alla au lit et leva le bras pour frapper; mais au même instant, il se rejeta en arrière, poussa un cri d'horreur, d'indignation et de révolte, qui remua jusqu'aux entrailles les témoins de cette scène, et tomba inanimé sur le carreau.

Le commissaire et le médecin entrèrent, le relevèrent et lui firent donner les soins que réclamait son état. Isidore était en proie à un accès de fièvre chaude, et deux hommes avaient peine à le tenir.

—Cet homme n'a pas eu d'attaque de somnambulisme la nuit dernière, car il n'aurait pas plus tué sa femme alors qu'il ne l'eût tuée maintenant. Quant à l'avoir assassinée de sang-froid, je ne crois pas qu'il l'ait fait. On n'imité pas à un tel point le désespoir et la douleur, on ne pousse pas de parti-pris ce sauvage cri du cœur que nous avons entendu; on ne simule pas surtout, avec les désordres qu'elle cause et les traces qu'elle laisse, une semblable hallucination. Tout ce qu'il dit doit être vrai, sauf le crime dont il s'accuse. Le meurtre a dû se commettre à ses côtés, mais par d'autres mains que les siennes.

—Ainsi, vous le croyez innocent ?

—Oui.

—Et moi aussi; mais alors quel est le coupable ?

—Ah ! mon cher commissaire, dit en riant le médecin, le découvrir, c'est votre affaire.

## II

Le commissaire s'appelait M. Gestral. C'était un homme de quarante ans, d'une figure bienveillante et très fine. Il n'était d'ailleurs, pour ainsi dire, que de passage à la police. Il avait occupé longtemps un poste au ministère de l'intérieur; puis, ce poste ayant été supprimé, on lui avait offert, en attendant une autre position, les fonctions qu'il remplissait. Il les avait acceptées sans répugnance, et même avec curiosité.

C'était un de ces esprits scrutateurs et sagaces qui se mettent volontiers à la recherche de l'inconnu. Le mystérieux avait pour M. Gestral tout l'attrait du problème; mais il le poursuivait moins en mathématicien qu'en artiste et en rêveur. Seulement ce rêveur, qui s'attachait plus aux sentiments qu'aux faits, était un analyste de première force. Il prenait une passion à ses débuts, lu suivait dans ses développements progressifs et logiques, tenant compte de ses hésitations, de ses combats, de ses retours en arrière, faisait halte avec elle et parfois la devançait au but pour l'y surprendre et l'y saisir.

L'exercice de ses nouvelles fonctions fut tout d'abord pour M. Gestral une déception. Les coupables ordinaires ressemblent quelque peu aux animaux. Ils ont l'instinct bien plus que l'intelligence du mal, et vont naïvement où la sensation les pousse. Ils agissent en vertu de mobiles si simples et se livrent si complaisamment que M. Gestral, n'ayant aucune peine à les deviner et les jugeant indignes de lui, ne s'intéressait que très médiocrement à eux.

Il n'en était pas de même par exemple de l'affaire Isidore, qui se présentait avec toutes les circonstances obscures qu'il pouvait désirer, moins à cause d'Isidore, que, dans sa conviction, le commissaire regardait comme innocent, que par suite des complications qui surgissaient. En effet, Isidore hors de cause, quel était le meurtrier?

M. Gestral ne dormit pas et envisagea la question sous toutes ses faces. Isidore ne se sachant pas d'ennemi et aucun vol n'ayant eu lieu, bien qu'une somme assez importante se trouvât précisément près du poignard sur la commode, le meurtre avait été commis dans une pensée de vengeance contre Mme Renouf. Or, il n'est à se venger ainsi d'une jeune femme qu'un amant évincé ou cruellement dédaigné.

Les appréhensions qu'avaient eues Albertine de ce voyage à Paris, les frissons de terreur qui l'avaient deux ou trois fois agitée au bras de son mari indiquaient suffisamment qu'elle s'était sentie menacée. Toutefois le crime, inspiré par la jalousie ou le ressentiment, à moins d'une perversité très précoce, et par cela même très rare, ne semblait pas d'un jeune homme. Un amant de vingt ans, emporté par la passion, peut tuer sa maîtresse au bras d'un rival; mais alors il tue aussi le rival, car il le hait à l'égal de la femme, comme le ravisseur d'un bien qu'il

adorait. Encore est-il rare qu'un homme tue la femme qui ne le délaisse que pour un mari. Là, au contraire, il y avait comme une infernale combinaison de méchanceté noire.

L'assassin s'était introduit sans bruit, avec préméditation, avait frappé d'un bras inexorable et paraissait avoir agi de façon à attirer tous les soupçons sur la tête du mari et à les écarter de la sienne propre. C'était le calcul d'une âme implacable et haineuse qui avait supputé toutes les chances d'impunité pour elle et de culpabilité pour son ennemi. Le meurtrier ne devait pas être un jeune homme. Cela éloignait pour M. Gestral l'idée que ce fût un amant. C'était plutôt un prétendant repoussé dans ses espérances et dans ses desirs.

Quand on se formule ainsi des déductions dans une méditation solitaire, le mot détermine souvent la pensée. M. Gestral, qui savait qu'Albertine n'avait pas été très richement dotée, et que par suite des espérances de fortune trompées ne pouvaient expliquer le meurtre, se dit que chez certains hommes, les desirs surexcités ont tous les caractères d'une passion aveugle et malade. Qu'ils voient l'objet poursuivi leur échapper, et de ces desirs au crime il n'y a qu'un pas; mais dans quelles conditions toutes particulières de tempérament, de caractère, de position sociale, ces gens-là se trouvent-ils?

Quand a lieu cette explosion sans frein de férocité sensuelle? N'est-ce pas lorsque l'homme est laid, chétif, disgracié de la nature, et que toute sa jeunesse a été vouée à une carrière qui exclut la sympathie des femmes? N'a-t-il pas alors dans son âge mûr comme une farouche revanche à prendre, et si la femme qu'il a choisie lui résiste ou le bafoue habitué comme il l'a été dans sa vie aux luttes obscures, aux voies tortueuses, ne comblera-t-il pas de longue main, avec une effrayante et patiente habileté, les moyens de se venger?

La laideur ou la difformité physique, qui fait le plus souvent les envieux, les hypocrites et les lâches, M. Gestral se la représenta aux prises avec la fureur du désir frustré; elle ne triomphe pas de cette fureur; elle s'abandonne à elle et la précipite. Il manquait pourtant un dernier point à l'argumentation du commissaire. Ce criminel qu'il entrevoyait déjà dans sa pensée avec la joie satisfaite du chercheur ne pouvait pas mener une vie active.

Le déploiement des forces physiques et le grand air dissipent en effet ces honteuses ardeurs du sang qui enflamment le cerveau d'un transport sinistre. Ce devait être un homme d'occupations sédentaires, livré à un travail de procédure ou de bureau.—Quelque homme d'affaires! s'écria M. Gestral.

Il se prit à rire.—La belle chose que l'imagination! se dit-il. Voilà que j'ai mon homme de pied en cap, au moral du moins, car il ne me manquerait plus que de me le figurer au physique. J'arrêteraï le premier venu qui répondrait à son signalement. Il est tard; dor-

mons un peu, j'aurai demain les idées plus fraîches.— Il était tard effectivement, et M. Gestral avait au plus deux ou trois heures à dormir; mais en se déshabillant il revenait sur ses hypothèses, et, comme il mettait sa tête sur l'oreiller, il se frappa le front en disant :

— Bah! je suis peut-être sur la bonne piste.

Dès qu'il fit jour, il se hâta d'aller chez son chef direct, à qui il avait à rendre compte des derniers incidents de la veille et de quelques-unes des suppositions qu'il avait faites. Son supérieur l'entendit avec intérêt, car il avait une grande confiance en lui. Aussi quand le commissaire lui demanda un congé de plusieurs jours pour s'occuper plus activement et uniquement de cette affaire, s'empressa-t-il de le lui accorder.

M. Gestral dut simplement prévenir un de ses collègues pour qu'il assistât à la levée des scellés de la chambre d'Albertine et à l'enterrement de la malheureuse femme.

Le commissaire se rendit chez son collègue, le mit au courant de la situation et le pria d'inspecter de nouveau avec soin les lieux, afin qu'aucun indice, s'il s'en rencontrait, ne fût perdu; puis il rentra chez lui, se grima légèrement, enfonça son chapeau sur les yeux, releva le collet de son paletot et s'achemina vers l'hôtel d'Isidore.

Tout en marchant, il réfléchissait, mais en se livrant cette fois à un ordre d'idées tout à fait pratique. Il y a chez tout criminel, à l'endroit du crime qu'il vient de commettre, une curiosité inquiète et fort naturelle. S'il vit dans un petit centre et au milieu de gens qui le connaissent ainsi que la victime, le plus souvent cette curiosité le perd.

D'ailleurs, qu'il aille ou non aux nouvelles, il a besoin d'une excessive habileté pour ne pas trop se taire ou ne pas trop interroger. Il doit n'être ni empressé ni indifférent. Parfois le désir de dérouter les soupçons lui inspire des remarques compromettantes. Il met le doigt sur certains détails qui avaient échappé à tout le monde; il est trop bien informé ou ne l'est pas assez. Il y a toujours quelqu'un à s'en apercevoir, et le coupable est alors à la merci d'une insinuation malveillante ou du moindre trouble de physiognomie.

Dans une grande ville, à Paris surtout, il n'en est point ainsi. L'assassin peut n'avoir point vécu près de sa victime. La plupart des gens qu'ils voient ignorent qu'il l'aït connue. Il peut ne point parler d'elle sans que son silence paraisse étrange. Les précautions, à prendre sont pour lui bien moindres. S'il était prudent, il n'aurait qu'à suivre, sans en dévier, sa ligne de conduite habituelle. Un sertiement extraordinaire le pousse néanmoins, à se rapprocher du théâtre du crime. Il est persuadé que le soin de sa sécurité l'y engage.

Si les soupçons, en se portant tout d'abord sur lui, ne l'ont pas obligé à se cacher, il veut voir clouer la bière, effacer le sang,

être bien sûr que tout est fini. Alors seulement il respire et croit à l'impunité.

C'est sur cette curiosité du coupable que comptait M. Gestral. Aussi était-ce à dessein qu'il avait annoncé dès la veille l'heure de l'enterrement pour le lendemain, afin qu'un rassemblement se formât devant l'hôtel d'Isidore. Il n'avait point voulu reparaître en sa qualité de commissaire dans la maison et s'était déguisé pour se mêler à la foule sans être reconnu. Il se proposait d'écouter les assistants, de les observer, et espérait qu'une circonstance imprévue, un hasard favorable, ou mieux encore une sagacité chez lui tout intuitive lui désignerait parmi eux le meurtrier.

Quand il arriva, la foule était assez considérable, et les propos s'y échangeaient avec vivacité. Il y avait aux fenêtres ou dans la rue les habitants de l'hôtel, les voisins et bon nombre de passants.

— C'est un amant qui a tué sa maîtresse parce qu'elle le trompait avec un autre, disait-on.

— Mais cet autre était le mari; on n'est pas jaloux d'un mari.

— Ah! il y a des gens si drôles!

— On tue le mari alors, ripostait un étudiant.

— C'est peut-être bien le mari lui-même qui a tué sa femme.

— Lui, par exemple! s'écriait indignée la maîtresse de l'hôtel, un jeune homme si doux, si rangé, que j'ai logé six ans et qui adorait sa femme à ce point qu'il est presque fou maintenant! Non, non, continuait-elle, c'est quelque vieux qu'elle n'aura pas voulu épouser et qui se sera vengé sur elle.

— Et il n'aura pas touché au mari pour faire croire que le mari est l'assassin.

— Cela, c'est très fort!

M. Gestral ne perdait pas un mot. Ces propos s'accordaient avec ses diverses hypothèses, et le bon sens de la foule concluait comme lui; mais le meurtrier était-il là? M. Gestral, allant d'un groupe à l'autre, ne découvrait aucun visage qui attirât particulièrement son attention. Le coupable avait donc l'habileté et la prudence de ne point se montrer dans ces premiers instants où le bruit et l'émotion se font autour de son crime, où il se trouve d'une façon dangereuse pour lui en dehors du courant électrique d'étonnement pour le forfait et de pitié envers la victime dont la foule est saisie.

C'était évidemment, comme on l'avait dit, un homme très fort, et M. Gestral commençait à se flatter d'avoir rencontré un adversaire digne de lui. Il attendit que le convoi fût sorti de l'hôtel et eût tourné l'angle de la rue, puis, jugeant dès lors inutile de s'attarder plus longtemps, il se dirigea vers le chemin de fer. Il voulait aller le plus vite possible aux renseignements dans la petite ville qu'habitait Isidore.

Sa première visite fut pour le notaire qui avait vendu sa charge au jeune homme; mais le vieux praticien n'était pas chez lui. Il

avait appris par les journaux le tragique événement et avait couru à l'étude de son successeur. Il en avait repris le gouvernement et y pérorait au milieu des clercs, affairés, inquiet, s'assurant de l'état des dossiers, ne comprenant rien à la catastrophe et se lamentant pour son propre compte dans un désordre grotesque d'esprit et de coutume.

M. Gestral se nomma et le prit à part ; mais ce fut à lui de répondre aux questions du notaire.

—Un jeune homme si honnête ! disait celui-ci. Il ne m'avait pas encore payé son étude, mais j'avais toute confiance en lui. Un cœur d'or, monsieur. On dit qu'il a tué sa femme dans un accès de somnambulisme. Allons donc ! un notaire somnambule, cela ne s'est jamais vu. Et s'accuser lui-même ! C'est absurde. Il n'y a que les innocents qui s'accusent, et ils ont tort, car on peut les croire. On la lui aura tuée... Mais aussi qu'allait-il faire à Paris ? S'amuser ! Est-ce qu'un notaire a le droit de quitter son étude pour s'amuser ? On s'amuse quand on fait son droit. Je vous jure, monsieur, qu'il est innocent !

—Soupçonneriez-vous quelqu'un ?

—Moi, monsieur ! personne absolument.

—Ne connaissiez-vous pas quelque prétendant qui aurait été repoussé par la jeune fille, ou, si ce n'est elle, par sa mère ? A propos, Madame Segonat est-elle instruite de l'événement ?

—Madame Segonat ! Ah ! mon Dieu où a-t-elle donc la tête ? Et moi qui n'y songeais plus ! La pauvre femme ! Elle est là-haut dans sa chambre, sur son lit. Je ne sais pas encore si on a fait les démarches. Elle a été frappée...

—Je le comprends ; mais calmez-vous.

—D'un coup de sang, hier, en sortant de dîner, et je ne sais pas si toutes les dispositions sont prises. Permettez que je sonne.

—Elle est donc morte !

—Mais oui, monsieur. Ne vous l'ai-je pas dit ? J'avais préparé une lettre pour en prévenir son gendre et sa fille lorsque le journal est arrivé. Maintenant, c'est bien inutile. Le pauvre garçon a bien autre chose à penser. Cependant, monsieur le commissaire, si vous voulez vous charger de cette lettre, elle est tout ouverte, vous pourrez la lire. Où donc l'ai-je mise ?

—Je vous en prie et au besoin, je vous y invite, fit M. Gestral impatienté, mettez un peu d'ordre dans vos idées, Madame Segonat est morte. Fort bien. Vous étiez son notaire ?

—Oui, monsieur.

—Avait-elle l'habitude de placer et de dé placer ses fonds ?

—Non, toute sa fortune est en rentes sur l'Etat.

—Depuis quand étiez-vous son notaire ?

—Depuis qu'elle était venue s'établir ici.

—Et avant, à Paris, avait-elle quelque homme d'affaires ?

—Je l'ignore.

—Où demeurait-elle à Paris ?

—Rue Chapon, au Marais.

—Je vous remercie. Ayez soin de l'étude et des intérêts de M. Renouf. Tout n'est peut-être pas désespéré pour lui.

M. Gestral revint aussitôt à Paris et alla rue Chapon. Ce qu'il y apprit fut insignifiant. M. Segonat vivait très retiré avec sa femme et sa fille. Quelques personnes à peine venaient les voir de loin en loin, et le portier ne savait pas même le nom de ces personnes.

Ce manque absolu de renseignements, au lieu de décourager M. Gestral, le réjouissait. Il n'avait en quelque sorte fait ces démarches que pour l'acquit de sa conscience et se serait presque cru amoindri, si elles lui avaient apporté la moindre lumière. C'était donc, et telle dès le premier moment avait été sa conviction, dans les spéculations de l'ordre moral, dans l'étude des sentiments que devait éprouver le criminel et des mobiles qui allaient logiquement diriger sa conduite, qu'il faudrait chercher la vérité.

M. Gestral était d'une philosophie trop sceptique pour croire à une très longue durée d'un sentiment, quel qu'il fût, mais il pensait avec raison que, pendant un certain temps, le coupable se préoccupe surtout de ce qui a trait à son crime et des conséquences qu'il peut avoir. Si l'assassin n'avait point paru à l'enterrement de sa victime, comme M. Gestral l'avait d'abord espéré, il devait à coup sûr lire avidement les journaux qui parlaient, en style de tribunal, de l'affaire Renouf.

Toutefois, si le commissaire ne s'était pas trompé sur les motifs qui avaient poussé le meurtrier, si celui-ci, en dehors de la vengeance brutale qu'il avait accomplie, en avait réellement entrevu une autre plus complète et plus terrible dans la condamnation probable d'Isidore, ce simple compte rendu des débats, lu à huis clos, ne lui suffirait pas.

Comment ne serait-il pas attiré vers le théâtre où se dérouleraient vivantes les péripéties du drame dont il avait écrit la première page en caractères sanglants, dont il avait noué la trame et préparé le dénouement ? Là seulement il pourrait savourer à son aise les pâleurs de l'accusé, la sévérité des juges, l'indignation de l'opinion, et s'affirmer à lui-même, d'heure en heure, sa propre impunité et la perte de son ennemi.

Autre chose encore. M. Gestral, qui se mettait à la place de l'inconnu, imaginait ce qu'il éprouverait pour sa part d'incertitudes, de défaillances, de revirements de pensée. Si, dans le cours des débats qui allaient s'ouvrir, tout ne marchait pas comme le coupable l'avait prévu, s'il surgissait quelque incident qui le menaçât, ne voudrait-il pas être là, comme le joueur au tapis vert où sa fortune est engagée, pour épier les chances une à une et vivre jusqu'au bout, dûnt-il assister à la ruine de ses espérances, des ivresses et des agonies de la lutte ? C'est donc au Palais de Justice que M. Gestral donna en esprit rendez-vous au meurtrier.

Cependant l'affaire d'Isidore s'instruisait et allait être jugée. Les vacances étaient terminées, et elle passait une des premières. Isidore, qui n'avait été maintenu que vingt-quatre heures au secret, reprenait courage. Quelque chagrin qu'il eût ressenti de la mort d'Albertine, il n'avait point vécu assez longtemps avec elle pour ne pas se consoler. Sa douleur s'était d'ailleurs atténuée dans l'horreur de sa situation.

Habilement soigné par le médecin qui avait constaté son état et qui s'intéressait à lui, il s'était peu à peu soustrait à ses hallucinations du premier jour.

Un de ses anciens camarades, devenu avocat, à qui il avait confié sa défense, et M. Gestral venaient aussi le voir souvent.

Au milieu de ces trois hommes, Isidore recouvrait le sentiment de son innocence. Cependant l'événement auquel il était mêlé restait pour lui tellement inexplicable qu'il n'avait aucune preuve à donner. Cela le désespérait, et il ne cessait de répéter à ses amis : "Qui peut l'avoir tuée?"

L'avocat, qui avait cherché des indices matériels et n'en avait point trouvé était assez embarrassé ; mais il comptait sur l'appui du médecin, dont les déclarations seraient en faveur d'Isidore, et peut-être un peu sur son éloquence, qui rencontrait un beau début dans cette affaire.

M. Gestral souriait et se gardait bien de rien dire. Il eût craint qu'aux débats une maladresse d'Isidore, en le mettant en cause, n'effarouchât l'inconnu. En voyant sourire M. Gestral, le médecin prenait confiance et disait au jeune homme :—Mon cher malade, nous verrons bien si l'innocence et la science seront battues du même coup.

Les débats s'ouvrirent enfin. L'auditoire était nombreux, ce qui fit plaisir à M. Gestral, car l'inconnu ne devait avoir aucune hésitation à se confondre dans une telle foule. Toute la jeunesse des écoles était venue assister l'accusé de ses sympathies et de sa présence.

Isidore, très ému à son entrée, s'enhardit en n'apercevant autour de lui que des regards amis. Outre les étudiants, il y avait une assez grande quantité de femmes et ces rentiers et retraités oisifs qu'on pourrait appeler les habitués de la cour d'assises.

Cette première journée fut consacrée à l'audition des témoins. Aucun, à vrai dire, ne savait rien du fait capital, mais tous déposaient des bons antécédents de l'accusé comme de l'harmonie qui semblait exister entre sa femme et lui.

On lut aussi le rapport de M. Gestral, qui avait obtenu l'autorisation de ne pas comparaître. Ce rapport, ou plutôt ce procès-verbal très net, écrit sous la vive et lucide impression du crime, fit passer un frisson dans la salle ; il ne concluait pas et n'avait pas à conclure, mais il inclinait à l'innocence d'Isidore. Pendant que l'attention se tournait sur les témoins, M. Gestral, placé au coin le plus sombre, examinait les assistants. Les

étudiants, venus là pour la première fois, formaient un large demi-cercle autour des habitués. Ces derniers, sans se connaître, s'étaient groupés d'instinct. Ils se ressemblaient d'ailleurs par le costume, l'attitude, la même curiosité banale empreinte sur les traits.

L'attention de M. Gestral, après qu'il eut exploré les diverses parties de la salle, se porta particulièrement sur eux. Ses yeux erraient d'une physionomie à l'autre, mais sans y rien découvrir qui l'éguidât. Il y en avait une pourtant qui l'attirait, plus intelligente, plus recueillie, en quelque sorte repliée sur elle-même.

Quelque indifférent que se fit le masque, une passion intérieure prudemment contenue semblait l'éclairer ; mais c'était bien peu de chose qu'un tel indice, et M. Gestral se trompait peut-être. L'homme qu'il observait avait une cinquantaine d'années, le crâne plus pelé que chauve, les yeux dérobés sous des lunettes, le nez long, les lèvres minces, le teint blafard, bien qu'enflammé par endroits. Un grand manteau qui lui cachait les mains le couvrait en entier. Ses mains le trahirent.

M. Gestral avait en effet passé, dans son impitoyable examen du visage à la disposition du corps. Il remarqua que les mains reposaient sur les genoux, que de temps en temps elles se crispaient en froissant le drap, et cela surtout quand un murmure de sympathie pour Isidore accueillait les dépositions des témoins. M. Gestral se crut enfin sur la trace qu'il cherchait, et tressaillit de joie. Il ne quitta plus l'inconnu des yeux.

Quand l'audience fut terminée, il vit cet homme sortir lentement, s'approcher des différents groupes, écoutant ce qui s'y disait, mais ne parlant pas. M. Gestral ne commit pas l'imprudence de le suivre lui-même. Il chargea de cette mission un de ses meilleurs agents, dont il attendit avec impatience le retour. Celui-ci revint au bout d'une heure.

L'homme qu'il avait surveillé habitait dans l'Île-Saint-Louis le rez-de-chaussée d'une maison qui lui appartenait et qui avait un jardin ouvrant par une petite porte sur une rue voisine presque déserte. Il s'appelait Darronc, c'était un ancien avoué.

Le lendemain, M. Gestral, avec toutes les allures d'un marchand retiré, se plaça au palais à côté de ce M. Darronc. L'audition des témoins continua ; mais M. Darronc ne donna plus aucun signe d'agitation. Peut-être avait-il réfléchi que la moindre manifestation était un péril pour lui, ou s'était-il blasé sur cette partie des débats dont l'importance n'était en somme que fort secondaire.

Le tour du médecin qui avait soigné Isidore arriva, et le plus profond silence s'établit. Le médecin, avec une grande simplicité, mais avec toute l'autorité de l'homme de science, raconta dans quel état il avait trouvé l'accusé, l'épreuve qu'il avait tentée sur lui, le résultat de cette épreuve, et déclara que pour lui Isidore n'était pas le coupable. Il s'ensuivit une émotion générale, et l'audience fut quelques instants suspendue de fait.



On causait de toutes parts, à demi-voix, avec animation. M. Gestral, qui avait M. Darronc à sa gauche, avait déjà échangé quelques mots avec son voisin de droite. Cet homme, tiré de sa somnolence par l'intérêt grandissant de l'affaire, était un chaud partisan d'Isidore. M. Gestral feignit de le contredire en montrant ce que pouvaient avoir de défectueux les déclarations du docteur.

Le voisin ripostait avec énergie. M. Darronc, que semblait avoir mis hors de lui l'impression du public à la suite des affirmations si nettes et si sensées du médecin, se penchait du côté des interlocuteurs et recueillait avidement les paroles de M. Gestral. Celui-ci, en apparence poussé à bout, se retourna tout à coup vers lui.

—N'est-ce pas, monsieur, que ce que j'avance est probable?

—Certes, répondit M. Darronc dans un premier mouvement.

Mais, se ravisant aussitôt, il parut examiner le commissaire avec une défiance excessive. M. Gestral lui offrit alors un si homête visage, ce que la bienveillance habituelle de ses traits lui rendait facile, des lignes si placides et si inoffensives, que M. Darronc se remit pendant que le commissaire se disait intérieurement :

—Ah! je suis enfin sûr de toi!

Toutefois il ne jugea pas à propos de continuer l'entretien, et comme le président agitait sa sonnette, il fit lui-même quelques légers *chuts!* avec un petit geste de la main qui témoignait de son extrême envie de ne point être dérangé dans ce qu'il allait entendre.

Le troisième jour était réservé pour le réquisitoire, la défense et l'arrêt. M. Gestral eut soin de ne pas arriver de trop bonne heure, et se fit placer de manière à voir sans être vu. La précaution n'était pas inutile, car M. Darronc, comme s'il eût cherché son voisin de la veille, jeta plusieurs fois des regards inquiets autour de lui.

Le réquisitoire fut très habile. Il mit facilement de côté les dépositions des témoins qui n'établissaient en définitive que les bons antécédents d'Isidore. Les rapports du commissaire et du médecin étaient plus sérieux; mais quelque valeur qu'un esprit bienveillant pût leur accorder, il n'en était pas moins vrai qu'ils n'apportaient à la décharge de l'accusé aucune de ces preuves convaincantes et matérielles que la justice a le devoir impérieux de réclamer. Il restait intact et accablant, le fait de cette femme assassinée aux côtés de ce mari qui ne s'était point éveillé au moment du crime, qui n'avait reçu aucune blessure.

A six heures du matin seulement, trois heures environ après l'événement, comme il résultait des aveux mêmes de Renouf, il venait se livrer au commissaire de police en déclarant avoir agi dans un accès de somnambulisme. Un commissaire surpris au saut du lit par une telle visite pouvait être induit en erreur; la science, trop souvent éprise de

théories et d'hypothèses, se montrait indulgente et facile; mais quel homme impartial et de sang-froid pouvait ajouter foi à une telle fable?

Pourquoi d'ailleurs ces trois heures d'attente et de réflexion? Est-ce que le véritable innocent reste dans cette torpeur? Est-ce qu'il n'appelle pas immédiatement au secours? Est-ce qu'il ne lui faut pas les lumières et le bruit? A n'écouter que les inductions morales, Renouf était un scélérat consommé qui avait à loisir médité son forfait. Et à quel point sa culpabilité était plus évidente, si l'on songeait que l'heure, le lieu, la solitude, l'instrument même du crime, déposaient contre lui!

Le procureur impérial requérait contre l'accusé toute la sévérité des lois.

L'avocat d'Isidore présenta la défense de son client avec une indignation émue. Il insista sur les antécédents de l'accusé. On ne passe pas en une heure de la vertu à la scélératesse. Il rétorqua un à un, et autant qu'il le put, les arguments du ministère public. Il fut forcé de reconnaître qu'aucune preuve réelle et palpable ne venait au secours d'Isidore, mais il en appela dans cette mystérieuse affaire à l'intime émotion qui dès l'ouverture des débats avait gagné tous les cœurs, à ce sentiment de souveraine et sereine équité qui veut que le juge s'abstienne quand il a le plus léger doute sur la culpabilité de l'accusé.

Lorsqu'on demanda à Isidore s'il n'avait rien à ajouter à sa défense, il se leva, et, la main droite étendue, les yeux humides, mais brillants, il s'écria d'une voix forte :

—Je jure que j'ai dit toute la vérité, et que je n'ai pas commis le crime dont on m'accuse.

A ce moment, M. Gestral regarda M. Darronc. Il était fort pâle et essuyait son front couvert de sueur. La cour se retira pour délibérer, et, rentrant une demi-heure après, rendit un verdict de non-culpabilité.

—Monsieur, dit alors le président à Isidore, vous retournez à la société après avoir subi une épreuve terrible. Bien que les circonstances les plus étranges se réunissent pour vous accabler, vos juges ont cru à votre désespoir des premières heures, à la loyauté de votre regard, à la sincérité de votre accent. La vérité ne saurait se disputer longtemps; elle s'impose et force les convictions. Elle a, selon nous, éclaté dans votre conduite, dans vos paroles, sur votre front d'une façon irréfutable et touchante. Pleurez en paix, au milieu du respect et de la pitié de tous pour le malheur qui vous a frappé, la femme que vous avez perdue! Quant au véritable assassin, en quelque lieu qu'il se trouve, le doigt de Dieu le désignera tôt ou tard à la justice des hommes."

Cette allocution du président venait bien. Même après le verdict, elle soulageait tous les cœurs d'un reste d'angoisse. Un homme ne dispute point sa vie devant des juges, il n'est point attaqué violemment et défendu

sans qu'un peu de son honneur et de sa vertu ne demeure sur ce triste champ de bataille. Un irrésistible courant entraîna tous les étudiants vers leur ancien camarade, qu'ils emportèrent en triomphe et presque évanoui en dehors de la salle, au grand air, à la liberté, aux joies renaissantes de la vie. Quant aux autres assistants, l'heure était avancée, et ils se hâtèrent de partir pour rentrer chez eux.

M. Darrone, livide, avait suivi Isidore avec des yeux hagards. Il était debout, chancelant comme un homme ivre, et agrafait son manteau d'une main tremblante. En se retournant pour sortir, il aperçut à trois pas M. Gestral qui l'examinait tranquillement. Il baissa les yeux, frissonna, et dans son trouble salua le commissaire. Celui-ci sourit et lui rendit son salut avec politesse.

### III

M. Gestral était certainement très heureux de l'acquiescement d'Isidore, mais il était ravi en même temps du succès qui avait couronné ses ingénieuses suppositions. Il avait admis en effet que l'assassin d'Albertine devait être un prétendant repoussé, plutôt vieux que jeune, adonné jusqu'alors à des occupations sédentaires et à un travail de cabinet, puis exalté tout à coup par une passion sensuelle et disposé par ses habitudes d'esprit et son tempérament à la combinaison de la vengeance la plus froide et la plus raffinée.

Exploitant ensuite la curiosité naturelle à tout coupable au sujet de son crime, il avait assigné cet homme à se montrer dans un court délai. Et voilà qu'aux séances du Palais de Justice s'était offert à lui ce Darrone, un ancien avoué, avec l'âge et la physionomie qu'il lui rêvait, étrangement attentif aux débats, agité par instants de ces frissons du corps et de l'âme que la plus puissante volonté ne peut entièrement supprimer et profondément troublé du plus léger examen dont il était l'objet.

Maintenant cet homme était-il le meurtrier? M. Gestral n'en doutait pas, et cependant il ne l'avait point fait arrêter. C'est que des présomptions ne sont point des preuves, et que la police, autant que possible, ne doit pas se tromper. L'arrestation de M. Darrone eût pu être un scandale, un danger, pis encore, une chose inutile. Il aurait nié et n'aurait pu être convaincu. Il n'y avait aucune trace de sa présence à l'hôtel d'Isidore, et par la disposition même de la maison qu'il habitait, il avait dû, dans la nuit du crime, en sortir et y rentrer sans être vu.

Deux fois pourtant, dans la première joie de sa découverte en apercevant M. Darrone, et plus tard, lorsque Isidore était à demi accablé par le réquisitoire du procureur impérial, M. Gestral avait été sur le point d'agir. Si la condamnation d'Isidore eût été prononcée, il se fût assuré de M. Darrone séance tenante. Heureusement tout s'était passé pour le mieux, et M. Gestral était optimiste.

Cette première partie gagnée, il en entrevoyait une autre, bien plus sérieuse, à continuer d'après les mêmes errements, car elle avait également pour base la stricte observation du cœur humain et le développement logique des sentiments qui l'agitent : elle devait amener le coupable, engagé dans un chemin sans issue, à se livrer lui-même.

M. Darrone, quel que fût son secret, était rentré chez lui dans un trouble inexprimable. Toutefois il s'était efforcé de toucher au dîner que sa vieille gouvernante, le seul domestique qu'il eût, lui avait servi.

Après son repas, il s'enferma dans son cabinet, dont la porte ouvrait de plain-pied sur le jardin. Alors, à la lueur d'une seule bougie, il se promena de long en large, se tordant les mains, poussant de sourdes exclamations, se heurtant aux murs. Son visage s'éclairait tour à tour des feux de la haine et d'un impuissant désespoir.

Par instants il se laissait tomber dans son fauteuil et y restait morne et abattu. Si M. Gestral l'eût vu en de tels moments, il se fût dit sans doute que cet homme avait perdu tout courage et regardait Isidore comme une proie qui lui échappait. A observer plus attentivement M. Darrone, on eût dit pourtant qu'il songeait à un second crime; il se relevait brusquement, se promenait encore, puis, las d'inutiles fureurs, de regrets stériles, il s'arrêtait court dans sa marche, et allait, la tête dans ses deux mains, s'accouder sur le marbre de la cheminée.

La méditation de Darrone, lente, mais traversée par des soubresauts, toute hantée de visions peut-être, n'aboutissait à rien. Il en sortait avec un cri étouffé et en levant le poing, comme si de rage il eût défié le ciel.

Ce qui rendait son aspect plus effrayant peut-être, c'est qu'à ses angoisses morales s'ajoutait une souffrance physique presque hideuse. Il y avait sur sa face de subites et livides rougeurs, et ses yeux s'injectaient de sang. Les veines de son front étaient gonflées à se rompre. Le corps, à n'en pas douter, se débattait autant que l'âme sous un coup inattendu. Tout dans cet homme offrait l'image d'une jalousie rétrospective qui se réveillait avec des fureurs d'autant plus vives qu'elle se voyait trompée dans ses rêves de vengeance.

Une autre idée lui vint, d'un ordre différent. Il prêta l'oreille, ouvrit rapidement la porte du jardin, qu'il parcourut en tous sens. Ses traits s'étaient décomposés; il se souvenait sans doute de quelqu'un dont il redoutait la présence. M. Darrone avait peur. A ce moment encore, M. Gestral, s'il eût été là, lui eût souri comme à l'issue de la séance, de son tranquille et froid sourire. M. Darrone respira enfin, s'approcha de la glace, et, probablement effrayé de l'altération de son visage, se plongea la tête dans une cuvette pleine d'eau. Alors il se regarda de nouveau, s'étudia, se prit à marcher d'un pas mesuré, et poussa comme un soupir d'allégement. Il s'appartenait donc encore, et personne ne l'avait aperçu dans son récent désordre.

Certes il fallait sans doute qu'on ne soup-

gônât pas ses agitations secrètes. Aussi, quoiqu'il fût impossible à M. Darronc de dormir, il se coucha et reprit dès le lendemain sa vie ordinaire. Cette vie était fort simple. M. Gestral la fit épier par l'habile agent qu'il avait déjà employé et fut très vite renseigné.

M. Darronc ne sortait de chez lui que dans l'après-midi pour aller à la Bourse, et revenait en flânant sur les quais. Généralement le soir il se rendait à un petit café, y lisait les journaux ou causait avec quelques personnes de sa connaissance. Il n'avait point de maîtresse et ne recevait que des hommes d'affaires.

Dans le quartier, on ne disait de lui rien que d'insignifiant, plutôt du bien que du mal, car il payait exactement ses fournisseurs. M. Gestral se félicitait de ne l'avoir point fait arrêter. Tout en laissant à son agent le soin de surveiller la vie extérieure de M. Darronc, il s'était réservé la tâche beaucoup plus délicate d'épier sa physionomie. Pour cela il s'embusquait chaque soir, vers cinq heures, dans un café de la rue Montesquieu, devant lequel M. Darronc, dont l'itinéraire était variable, passait toujours.

M. Gestral, qui écartait doucement le rideau, n'avait que le temps de jeter un coup d'œil sur son adversaire; mais à un physionomiste aussi exercé que lui ce coup d'œil suffisait. M. Darronc lui parut d'abord sous l'empire d'une démoralisation extrême. Les traits étaient relâchés et pendants, le regard atone, les coins de la bouche douloureusement crispés.

Au bout de quelques jours, il se fit en lui et par degrés un changement très réel. Les chairs se raffermirent, la bouche se releva, l'œil, en apparence distrait, se voila sous les paupières, et le front se sillonna de rides.

—Ah! se dit M. Gestral, la période d'abattement est passée, et il commence à former des projets. Eh bien! je lui épargnerai une partie du chemin.

Dès le lendemain de son acquittement, Isidore était retourné dans sa petite ville. Sous la surveillance de son prédécesseur et dirigée par le maître clerc, son étude était en pleine prospérité; il reprit aussitôt la conduite de ses affaires, et, bien que pleurant toujours sa femme, il se remettait de jour en jour de la terrible secousse qu'il avait éprouvée. C'est sur ces entrefaites qu'il reçut de M. Gestral une lettre qui l'appela immédiatement à Paris.

Le commissaire, qui avait besoin d'Isidore et qui redoutait quelque hésitation de sa part, ajoutait, pour le déterminer, qu'un danger le menaçait. Le jeune homme partit et alla trouver M. Gestral, qui lui dit sans préambule :

—Mon cher monsieur, voulez-vous venger votre femme?

Ces simples mots rejetaient violemment Isidore dans le courant d'idées sinistres d'où il était presque sorti. Il ne put s'empêcher de tressaillir; mais c'était un honnête et cou-

rageux garçon.—Certes, oui, répondit-il.

—D'ailleurs, reprit M. Gestral, il s'agit de vous pour le moins autant que d'elle.

—Comment cela?

—Vous le verrez, dit le commissaire avec sa tranquillité un peu railleuse.

—Qu'ai-je à faire?

—Pour le moment, peu de chose. Allez à la Bourse tous les jours et jouez-y.

—Avec quoi?

—Avec rien. Achetez aujourd'hui des valeurs sûres, vendez-les demain, rachetez-les après-demain. Cependant, si vous pouviez gagner de l'argent, cela n'en vaudrait que mieux. Chassez toute préoccupation et toute tristesse. Il importe que vous ayez l'air d'un homme enchanté de vivre.

Ce jour-là même, Isidore se rendit à la Bourse, et M. Gestral s'en fut à son poste d'observation. Quand M. Darronc passa, il y avait sur ses traits une stupéfaction profonde. Le lendemain, cette stupéfaction avait fait place à une joie farouche, mais indécise. L'agent de M. Gestral lui apprit en même temps que ces deux jours M. Darronc, à la sortie de la Bourse, avait accompagné Isidore des yeux jusqu'à ce qu'il l'eût perdu de vue.

—Mon cher ami, dit M. Gestral à Isidore qu'il avait logé chez lui et qui ne se doutait encore de rien, demain, après la Bourse, mon agent vous proposera, à haute voix, d'aller le soir au Vaudeville avec lui; vous accepterez.

Le lendemain, l'agent et Isidore allèrent au théâtre; le spectacle terminé, ils se mirent en route pour rentrer chez M. Gestral. Lorsqu'ils furent arrivés au Pont-Neuf, Isidore remarqua qu'un homme les suivait à une assez grande distance. L'agent lui recommanda de ne point paraître s'en apercevoir. A la hauteur de la rue de Seine, où ils entrèrent, l'homme hésita, fit quelques pas derrière eux, puis rebroussa chemin par les quais. M. Gestral trouva Isidore un peu pâle :

—Ah! lui dit-il, vous commencez à comprendre.

—Oui, l'assassin de ma femme s'occupe de moi.

—Mais nous aussi, répondit M. Gestral, nous nous occupons de lui.

Et de fait, le commissaire ne songeait qu'à M. Darronc. Dans les courts instants où il lui était donné de l'entrevoir, il interprétait le moindre mouvement de ses traits, et s'efforçait de saisir dans l'expression changeante et complexe du visage le travail intérieur de la pensée. Ce mélange d'indécision et de joie sauvage qu'il avait remarqué la veille chez M. Darronc l'avait frappé.

Il n'était point difficile d'attribuer à cet homme des projets de violence contre Isidore; mais jusqu'où ses habitudes timides et son caractère cauteleux lui permettraient-ils de les pousser?

M. Gestral crut démêler à de légers indices dans ce visage altéré que le désir du meurtre, tout physique et grandissant, emporterait un homme du tempérament de M.

Darronc au delà des limites de la prudence. La fièvre et ses sanglants délires pouvaient parler plus haut que la raison, et l'intelligence, s'obscurcissant par degrés, en viendrait à obéir tout entière, avec une brutale ivresse, aux suggestions des sens. Ainsi commença la monomanie du crime.

M. Gestral avait l'ardente curiosité de savoir s'il ne se trompait pas. Déjà il voyait agir M. Darronc selon qu'il l'avait prévu. Il se dit qu'il fallait compléter hardiment l'expérience, et, préjugant l'état d'esprit du meurtrier, il imagina d'exploiter l'attraction morbide que les souvenirs et les lieux mêmes exerceraient sur lui.

Aussi, dès le lendemain, de grand matin, il alla dans la chambre d'Isidore, et, regardant le jeune homme bien en face :—Avez-vous du courage? lui demanda-t-il.

—Mais oui, dit Isidore étonné.

—Oh! entendons-nous, reprit le commissaire d'un ton grave, je parle d'un courage réel, patient et froid, sur lequel n'aient prise ni le silence ni les terreurs de la nuit, qui puisse supporter l'assaut des visions funèbres et qui soit prêt, sans se lasser jamais, à braver un danger toujours présent, quoique invisible.

Il fit une pause.

—Je l'aurai, répondit avec résolution Isidore.

M. Gestral lui serra la main.—Eh bine! dès aujourd'hui reprenez dans votre ancien hôtel la chambre du premier étage que vous occupez avec votre femme. Chaque soir, allumez une veilleuse, laissez votre clef en dehors et attendez. Quand le jour viendra, vous pourrez vous reposer; mais gardez-vous de dormir la nuit. Vous aurez d'ailleurs une arme sous votre oreiller, ajouta le commissaire en voyant Isidore légèrement ému. A propos d'arme, le greffe vous a rendu votre poignard algérien?

—Oui.

—L'avez-vous ici?

—Je l'ai apporté, car je me suis bien douté, en recevant votre lettre, qu'il s'agissait du crime, et si j'eusse été tenté de faiblir dans la vengeance que je dois à la pauvre créature, la vue de cette lame encore tachée de sang m'eût rendu mes forces.

—Alors placez-le sur la commode, à côté de la veilleuse, à l'endroit même où il était. Et maintenant bonne chance, car il est nécessaire qu'on ne m'aperçoive pas avec vous, et nous ne nous reverrons sans doute que lorsque tout sera terminé.

Les chambres d'hôtel sont nues et banales, la vue et la pensée ne s'y reposent sur aucun de ces mille objets qui, ayant fait jusque-là partie de notre existence, sont pour nous comme autant de souvenirs; mais, par cela même, elles conservent la saisissante physiologie des événements heureux ou tristes qui nous sont arrivés. Telles on les a quittées, telles on les retrouve, et l'impression du passé revient soudaine et profonde. Il en fut ainsi pour Isidore.

En entrant dans la chambre qu'il avait ha-

bitée avec sa femme, un chagrin mêlé d'honneur s'abattit sur lui. Le lit avec son baldaquin et ses rideaux de damas était le même. La commode et le secrétaire en acajou, auxquels manquaient çà et là quelques poignées en cuivre doré, n'avaient point changé de place. Il vit sur le cheminée la même pendule mythologique. Quelles heures elle lui avait comptées!

Le carreau, qui ne couvrait point en entier un maigre tapis, avait la couleur du sang répandu. Isidore s'appuya sur un fauteuil. La maîtresse de l'hôtel, qui l'avait accompagné, lui adressa quelques paroles de consolation. Elle ne s'étonnait pas que, revenant à Paris, il fût descendu chez elle. Les femmes les plus vulgaires comprennent qu'en amour on retourne le fer dans la blessure. Isidore s'installa rapidement et se hâta de sortir.

D'après les instructions de M. Gestral, il devait montrer une grande insouciance. Après la Bourse, il alla donc se promener sur les boulevards, et y dina dans un restaurant où il eut soin de se placer près de la vitrine, afin qu'on pût l'apercevoir du dehors. Vers neuf heures, sans se retourner une seule fois, il regagna lentement sa demeure. Il n'y fut guère qu'à onze heures. Il avait mis près d'une heure et demie à faire le trajet; ses pas, malgré lui, le retenaient en arrière. Ce fut alors qu'il s'occupa de la lugubre mise en scène qui lui avait été prescrite. Il laissa la clef sur la porte, alluma une veilleuse et plaça le poignard tout à côté.

La chambre ainsi disposée lui parut effrayante, et il se coucha en frissonnant. Peu s'en fallut qu'une insurmontable terreur ne le gagnât; mais une douleur égale fit diversion à cette terreur. Il songea qu'un mois à peine auparavant, il avait sa femme près de lui. Son cœur se fondit, et il pleura amèrement toute la nuit. Rien n'était venu le troubler.

Après son déjeuner, il s'accouda longtemps à sa fenêtre, qui donnait sur la rue. Il fallait que le meurtrier sût bien où le trouver. Pourtant il ne jetait sur les passants que des regards distraits; mais au fond de l'âme il se disait: Où est-il?... A la Bourse, il le coudoyait peut-être; dans la rue, il le rencontrait sans doute. Il n'avait d'ailleurs nulle idée de ce que cet homme pouvait être, car M. Gestral ne lui en avait rien dit.

Le second soir, en prévision de l'attaque à laquelle il était exposé, il observa les lieux. Il remarqua, en entrant à l'hôtel, que le garçon, lui tirant le cordon dans un demi-sommeil, ne se montrait même pas au vasistas pour voir qui avait frappé. Les habitudes de la maison n'avaient donc guère changé depuis l'assassinat d'Albertine. La chambre d'Isidore avait le numéro 2. On y parvenait, après avoir monté le premier étage, par un couloir sombre.

A droite, dans ce couloir, il y avait une très petite chambre qui portait le numéro 1, et n'était séparée du numéro 2 que par la cloison. Cette chambre était inoccupée. En

face, dans le mur, on avait pratiqué une sorte de bûcher fermé à clef. La porte en était très basse, ronde par le haut et percée d'une petite fenêtre en losange. Isidore, cette nuit-là, fut moins harcelé de douleur et d'idées funèbres. On se fait à tout.

Le lendemain, comme il rentrait et allait prendre son bougeoir, il en vit un tout préparé avec sa clef à côté du sien : c'était celui du numéro 1. La chambre avait donc été louée dans la journée. Isidore eut le pressentiment qu'elle l'avait été par son ennemi. Il se coucha vite et attendit. Le locataire du numéro 1 rentra bientôt. Isidore alors feignit de dormir. Il avait glissé sous son traversin un pistolet de poche dont il comptait se servir. Une heure, puis deux heures s'écoulèrent. Se serait-il trompé ? n'avait-il qu'un voisin inoffensif ?

Cependant ce voisin ne dormait pas. Isidore, dont les sens recevaient du péril possible une extrême acuité, saisissait tous les bruits d'une insomnie très réelle.

C'étaient de légers pas très doucement hasardés par la chambre, quelques-unes de ces exclamations assourdies qui échappent à la volonté, et si l'étranger s'étendait sur son lit, ce qu'il faisait avec grande précaution, le mouvement continu d'un corps qui s'agite et se retourne.

À l'école de M. Gestral et en face surtout de ce danger mystérieux qu'il savait planer sur lui, Isidore s'était vite formé. En supposant que ce fût l'assassin, sa longue veillée n'attestait-elle pas ses irrésolutions d'âme, sa défiance du succès et la difficulté presque physique qui s'ensuit à marcher à l'accomplissement d'un crime ? Et tout portait Isidore à croire que c'était l'assassin.

Cet homme, depuis que M. Gestral lui avait prêté l'intention d'un second forfait, n'avait-il point hasardé chaque jour un nouveau pas dans la voie où son secret et terrible adversaire s'était promis de l'engager ? Quoi donc d'étonnant à ce qu'il franchît le seuil de cette maison ? Seulement il n'y devait point venir à la hâte et s'enfuit de même. Il avait usé de trop de délais, il avait trop lentement réagi contre l'épouvante de se voir épié pour ne pas discuter jusqu'au bout avec la fascinatrice pensée du meurtre qui lui était venue, dont il subissait le charme mais à laquelle la peur l'aidait encore à résister.

Dans cette petite chambre, au contraire, qui était sa dernière étape, il se sentait libre. Il pouvait s'assurer à son aise que le crime était possible, même facile. Il ne risquait pas, comme la première fois, de se heurter en aveugle à quelque obstacle imprévu. Jusqu'au dernier moment, il pouvait s'abstenir et battre en retraite. Il est vrai que, l'œuvre achevée, le seul fait d'avoir habité cette chambre à côté de la victime lui créait un péril extrême ; mais, suivant l'instant où il frapperait, il se ménagerait plusieurs heures, et devait avoir pris ses mesures pour disparaître sans laisser de traces.

—Ce ne sera pas pour ce soir, se disait Isidore, ce serait trop prompt.

Il ne se passa rien, en effet. La nuit suivante, la même attente se reproduisit pour lui. Il la supporta, car il était en proie à une extrême surexcitation nerveuse. Vers une heure, il crut remarquer qu'on s'avancait à pas de loup jusqu'à sa porte et qu'on remuait la clef dans la serrure. L'assassin craignit sans doute de s'être trahi par ce bruit, pourtant bien faible, car il s'éloigna, et ce fut tout.

La nuit d'après, par une conséquence très simple de ses veilles, Isidore eut besoin de dormir. Ce fut horrible. Le sommeil le maîtrisait malgré tous ses efforts. Tout moyen physique lui manquait pour résister.

Bien plus, l'engourdissement résultait pour lui de cette nécessité de rester couché dans son lit, à une chaleur douce, dans cette chambre silencieuse et à demi obscure. A plusieurs reprises, il s'aperçut qu'il avait dormi. Il sortait de ce sommeil par une pénible secousse et ouvrait les yeux tout grands ; puis ses yeux se refermaient, et il dormait encore. Enfin ses paupières s'alourdirent une dernière fois, ses idées se brouillèrent, ses membres s'affaïssèrent inertes, et un sommeil de plomb pesa sur lui.

Il était deux heures du matin environ lorsque la porte de la chambre d'Isidore s'ouvrit sans bruit. Un homme, le chapeau rabattu sur les sourcils, le contour à la main, s'avança d'un pas furtif après avoir eu le soin de laisser derrière lui la porte entrebâillée. C'était M. Darrone. Il tendait l'oreille du côté d'Isidore, il écoutait avec joie sa respiration haletante, mais profonde. Il regarda ensuite autour de lui, et l'aspect de la chambre l'émut fortement. Isidore dormait sur le bord du lit, et il y avait ainsi entre le jeune homme et le mur une large place vide et blanche.

—C'est là qu'elle était l'autre jour, se dit l'assassin.

Il venait d'entrer dans le cercle de lumière projeté par la veilleuse, et son visage était contracté d'un ressentiment à la fois douloureux et féroce. Il alla vers la veilleuse et vit le poignard.

—Ah ! fit-il.

Il tira de son fourreau la lame, dont la rouille était d'un rouge brun.

—Son sang ! dit-il encore ; on dirait qu'il est là pour me tenter.

Et il fit un pas vers Isidore, puis s'arrêta. —Non, pas avec la même arme qu'elle. Ne mêlons pas son sang au sien.

Il remit le poignard sur la commode et marcha de nouveau vers le lit. Quand il en fut tout près, il se sentit défaillir et hésita ; mais ce trouble ne dura qu'une minute.

—Eh quoi ! murmura-t-il, j'aurais commis en la tuant un crime inutile, et cet homme qu'elle m'a préféré, qui l'a possédée, innocent, acquitté, vivrait heureux, tandis que moi...

Il n'acheva point et passa la main sur son front, qui ruisselait de sueur.

— Non, non, tuons-les l'un après l'autre sur ce même lit, comme ils l'ont mérité ! ”

Il entr'ouvrit la chemise d'Isidore.

— Si je l'éveillais, afin qu'il sache bien que c'est moi qui le tue ! ”

Il se consulta quelques secondes.

— Non, ce serait imprudent, il se débattrait. Allons ! ”

Il mit à nu la poitrine d'Isidore, et, tout absorbé dans ces préparatifs, ayant bien choisi l'endroit, il leva son couteau et se haussa un peu sur la pointe des pieds pour mieux précipiter le coup :

— Tiens ! fit-il, à toi ! ”

Mais au moment où l'arme allait s'abaisser, il se sentit le poignet pris comme dans un étau pendant que deux mains s'emparaient de son autre bras. M. Darronc ne put que tourner la tête et se vit entre M. Gestral et son agent. Il resta bouche bée et les yeux dilatés.

— Oui, fit M. Gestral, c'est bien moi, et il ajouta : Commissaire de police.

Ces simples mots semblèrent enlever un dernier espoir au misérable, qui tomba tout d'une pièce sur le carreau.

— Liez-le, dit tranquillement M. Gestral à l'agent.

Celui-ci, tirant des cordes de sa poche, se pencha vers M. Darronc :

— Ce n'est guère la peine, fit-il. Il est quasi mort de peur et n'en reviendra guère.

M. Gestral appelait Isidore, qui ne remuait pas. Il eut besoin de le secouer pour l'éveiller :

— Peste ! dit-il, comme vous dormez !

— Hein ? reprit Isidore, qui s'était dressé sur son lit. Que s'est-il passé ?

— Voyez.

Isidore comprit tout.—Et vous étiez là ? dit-il en serrant les mains de M. Gestral.

— Oui, depuis trois nuits dans le petit bûcher que j'avais fermé en dedans. Mon agent était ce garçon d'hôtel qui tirait le cordon tout endormi et ne s'inquiétait pas des gens qui rentraient. Nous veillions sur vous et sur lui, ajouta-t-il en montrant M. Darronc évanoui.

— C'est une expédition qui vous fera honneur et vous vaudra de l'avancement, dit l'agent.

— Bah ! reprit M. Gestral, qu'on me récompense ou non, je ne suis pas mécontent de moi. Cela me prouve que je ne m'étais pas trompé, et que mes petites théories ont du bon.



## *Le Sol Natal*

*Il garde le dépôt des cendres de nos pères  
Dont les mâles efforts firent ses champs prospères.  
Il vibre du présent dont le puissant vouloir,  
Féconde le sillon des jours nimbés d'espoir.*

*Il a frémi parfois sous des hordes guerrières,  
Et du sang de héros a fleuri ses bruyères...  
—Il semble tressaillir aux murmures du soir  
Quand l'air a des parfums d'amour et d'encensoir.*

*O sol natal! le seul dont la terre ait une âme!  
Il pleure l'exilé,—l'exilé le réclame...  
Et vers lui le vieillard courbe son front lassé.*

*—Nous saluons tes bois, tes villes et tes plaines.  
Ta poussière... où le pas de nos morts a laissé  
Une empreinte sacrée où cheminent nos peines...*

\* \* \*

*De la force d'Antée ignorant le mystère  
Hercule avait, sept fois, terrassé le géant  
Sans que fut satisfait le Destin hésitant  
Entre le fils d'Alcmène et celui de la Terre.*

*Sous les coups du héros qu'empourprait la colère,  
Antée, à chaque instant, s'affaissait, palpitant...  
Mais—étrange prodige!—acquerrait à l'instant  
Une vigueur nouvelle au contact de sa mère.*

*—De même, en cette vie aux multiples combats,  
Contre toi, Sort cruel qui souvent nous abats,  
Nous retrouvons parfois la vaillance première.*

*C'est lorsque, dans la lutte où s'usent nos efforts,  
Par le cœur et l'esprit retournant en arrière,  
Au nom du Sol natal nous nous redressons forts.*



# Les Plaines d'Abraham

( Ecrit en 1863 )

Par P. J. O. CHAUVEAU

LE NOM des plaines d'Abraham se donne dans notre histoire à tout ce vaste plateau qui s'étend sous les remparts de Québec et qui se termine au sud par une côte abrupte et dentelée de petites anses sur le Saint-Laurent, et de l'autre, par un coteau moins élevé qui les sépare de la vallée de la rivière Saint-Charles.

Le nom biblique que porte cet endroit à jamais célèbre, n'a qu'un rapport très éloigné avec le père des Hébreux; il lui vient d'un certain Abraham Martin, qui possédait autrefois une partie de cette étendue de terre et qui ne songeait guère à se faire connaître de la postérité. (1)

Si du reste il n'était point si remarquable au point de vue historique, ce lieu ne laisserait point que de mériter une grande réputation par la beauté du paysage que l'on y découvre. Deux

grandes voies parallèles le parcourent, l'un du côté du Saint-Laurent, l'autre du côté de la rivière Saint-Charles; la première s'appelle la *Grande-Allée*, ou chemin Saint-Louis, l'autre le chemin de Sainte-Foye.

(1) Abraham Martin dit l'*Écossais*, pilote, acquit par donation du 10 octobre 1648, et du 1er février, 1652, vingt arpents de terre d'Adrien Duchesne, et par concession de la compagnie de la Nouvelle-France, le 16 mai, 1650, douze autres arpents. Sa terre était renfermée entre la rue Sainte-Geneviève, qui descend vis-à-vis du cimetière protestant; la rue Claire-Fontaine, qui passe devant l'église Saint-Jean; la grande rue Saint-Jean et une ligne suivant la crête du coteau Sainte-Geneviève et se terminant à la descente nommée côte d'Abraham. Les deux premiers baptêmes qui sont inscrits dans les registres de la paroisse de Notre-Dame de Québec, sont ceux de deux enfants d'Abraham Martin et de

La première passe le long d'un vaste champ de course, que le vulgaire connaît plus particulièrement sous le nom des *Plaines*; c'est là qu'a dû se passer la plus grande partie de la première bataille.

De ce côté, les faubourgs n'ont pas encore envahi le plateau aussi loin que dans la direction de Sainte-Foye; la Grande-Allée est à peine bordée de maisons d'un côté, l'autorité militaire s'étant réservée de grands espaces, afin que l'on ne construise point trop près de la citadelle.

La vue n'y est point aussi étendue; mais elle offre un coup d'œil plus singulier, surtout à l'endroit appelé *Buttes-à-Neveu*, et qui fut longtemps le lieu des exécutions. De là, on voit une partie du bassin, sans presque soupçonner l'existence d'une ville aussi grande que Québec, laquelle se trouve dérobée aux regards par les fortifications et les accidents du terrain. A peine quelques clochers et quelques toits de maison révèlent-ils la présence de la vieille capitale. A gauche, le faubourg Saint-Jean se trouve en partie caché par la déclivité, et le faubourg Saint-Roch, ainsi que la plus grande partie de la rivière Saint-Charles, sont tout à fait invisibles. Les hauteurs de Lorette et de Charlesbourg, Beauport et la côte de Beaupré, paraissent toutes rapprochées, et il semble qu'en descendant une petite côte on se trouverait de suite au milieu de ces belles campagnes dont les champs de toutes les nuances, les bosquets et

Marie Langlois, son épouse. Un autre de leurs enfants, Charles Amador, fut le second natif du Canada appelé à la prêtrise, et il fut nommé chanoine à l'érection du chapitre de Québec. Outre ces renseignements, on trouve dans les *Notes*, sur les registres de Québec, par M. Ferland, que la postérité d'Abraham Martin, sans être aussi nombreuse peut-être que celle de son patron, s'étend aujourd'hui sur une très grande partie du pays. N'y a-t-il point aussi une bien singulière coïncidence dans les noms de l'*Écossais* et de *Langlois*, portés par les premiers possesseurs d'une terre sur laquelle les troupes anglaises et écossaises devaient plus tard jouer un si grand rôle?



les riantes et blanches habitations forment un tableau à la fois doux et austère, couronné par les Laurentides aux teintes d'un bleu sombre, dont les gorges et découpures indiquent les régions inhospitalières qui s'étendent entre les comtés de Québec et de Montmorency et la vallée du lac Saint-Jean.

Si, par un beau jour d'automne, vous suivez cette route, tandis que des troupes paraissent sur le vaste champ de manœuvre au son des clairons, et que, dans cette partie du bassin de Québec, qui est visible un peu vers votre gauche, les blanches voiles de la *flotte d'automne*, se succèdent les unes aux autres, vous devez sentir battre votre cœur et votre esprit s'exalter aux souvenirs historiques de 1759.

Le chemin de Sainte-Foye offre un spectacle un peu différent. Il était moins facile peut-être avant l'érection du monument de 1760, de s'y absorber dans la méditation des événements passés. La route est bordée de nombreuses villas, et au-dessous s'étend la vallée riche et animée de la rivière Saint-Charles. Les populeux faubourgs de Saint-Koch et de Saint-Sauveur, leurs chantiers de construction, les cheminées de quelques usines que l'on découvre en avançant, nous ramènent à la réalité, au présent moins héroïque et plus industriel. Et puis, l'on ne tarde guère à entrer dans le grand faubourg Saint-Jean, qui occupe précisément le site de la terre d'Abraham Martin.

Les deux combats, du 13 septembre 1759, et du 28 avril 1760, ont occupé presque tout le plateau; mais on peut dire que le premier s'est surtout livré sur le chemin Saint-Louis et le second sur le chemin Sainte-Foye.

Chaque position a aussi son monument, l'un élevé en l'honneur de Wolfe, à l'endroit même où il succombait; l'autre en l'honneur des braves de 1760, à l'endroit où se livrait le plus fort de la bataille, sur le site du moulin de Dumont.

Chacune de ces deux mémorables journées semble avoir eu sa mission providentielle.

Le combat du mois de septembre récompensait l'audace de Wolfe, châtiât les infamies du règne de Bigot et des autres manieurs d'argent, et soustrayait le pays au châtement terrible que la France elle-même allait subir pour l'immoralité et l'impiété de ce siècle.

Le combat du mois d'avril était une belle revanche accordée au petit peuple fidèle et valeureux que le désastre de l'année précédente avait si cruellement désolé; c'était le couronnement, utile seulement au point de vue moral, de toutes les inutiles victoires remportées dans les campagnes précédentes; c'était, enfin, un dernier titre de noblesse ajouté à tous ceux qui devaient nous concilier l'estime et le respect de nos vainqueurs.

Mais cette seconde bataille, plus considérable sous quelques rapports que la première, a été pendant longtemps relativement inconnue, et comme jetée dans l'ombre par l'immense résultat que le 13 septembre avait ac-

quis et que les événements subséquents confirmèrent. La mort des deux généraux, Wolfe et Montcalm, avait aussi donné à ce jour une auguste et touchante consécration, participant du martyr et de l'apothéose qui, plus que toute autre circonstance, était propre à frapper vivement toutes les imaginations. Quel beau sujet, en effet, pour la poésie et la peinture, ces auxiliaires si puissants de l'histoire!

Ce fait, assez rare, de deux armées privées de leur chef au milieu de la bataille, s'était déjà vu dans nos guerres. M. de Beaujeu et le général Braddock avaient tous deux succombé à la journée de la Monongahéla, et cette fois-là, comme aux plaines d'Abraham, celui dont l'armée devait être victorieuse, était tombé le premier.

Tout concourait, du reste, à faire de la bataille du 13 septembre, un grand événement historique. L'Europe, depuis ce temps, n'a guère su de nous autre chose. La chute de Québec, non-seulement décidait de la grande rivalité de la France et de l'Angleterre, en Amérique, mais encore elle ajoutait un immense prestige à la Grande-Bretagne, en lui assurant pour toujours vis-à-vis de la France, la suprématie maritime qu'elle possédait déjà; chose dont on n'a compris toute l'importance que plus tard, lorsque Lemerrier a pu écrire:

« Le trident de Neptune est le sceptre du monde. »

Cet événement hâta, il est vrai, la révolution américaine, qui devait diviser l'empire des mers; mais s'il est certain que c'est au détriment de l'Angleterre, il est encore douteux que ce soit au profit de la France.

Bien des choses avaient conspiré pour le succès de Wolfe, en dépit des obstacles insurmontables qui semblaient se dresser devant lui. L'arrivée de la flotte, saine et sauve, dans le port de Québec, après que plusieurs autres expéditions navales eussent échoué devant les difficultés de la navigation du golfe et du fleuve; le peu de succès des brûlots formidables qui avaient été préparés à grands frais; des circonstances presque merveilleuses encore. Ainsi, après avoir été défaits à Montmorency, où ils avaient essayé de déloger l'aile gauche de l'armée du général Montcalm, après avoir dévasté l'île d'Orléans, et une grande partie de la côte du sud et impitoyablement bombardé et incendié Québec, sachant que les seuls points abordables de la rive nord au-dessus de cette ville étaient gardés par le colonel Bougainville, qui, à la Pointe-aux-Trembles, avait repoussé deux fois le général Murray, ce fut, pour les chefs de l'armée anglaise, une heureuse inspiration que celle de risquer un débarquement dans un endroit que Montcalm croyait inaccessible. Le succès des diverses feintes qui consistaient à simuler une attaque au Cap-Rouge et un autre sur le camp de Beauport, l'obstination de Montcalm, qui ne

voulait point diminuer ses forces à Beauport, affirmant toujours que le moindre détachement au-dessus de Québec, l'heureux stratège suffirait à culbuter l'ennemi s'il osait gravir la côte escarpée qui borde le Saint-Lagème par lequel Wolfe sut faire passer ses troupes pour un convoi de ravitaillement attendu à Québec, et tromper ainsi la vigilance des sentinelles françaises, enfin, l'inertie de Vergor, qui commandait le poste en haut de la côte, à l'endroit du débarquement; toutes ces choses forment un enchaînement bien étonnant et qui a frappé les écrivains anglais tout les premiers. Le tout fut couronné par l'imprudence et la précipitation avec lesquelles le général Montcalm livra la bataille, avec une partie seulement de son armée, sans attendre les troupes de la garnison et le corps d'armée de Bougainville, qu'il pouvait faire revenir du Cap-Rouge de manière à mettre les Anglais entre deux feux.

Aussi, malgré l'incontestable valeur des milices canadiennes et des troupes françaises, l'armée de Wolfe, supérieure en nombre et commandée avec plus de sang-froid, ayant pour elle la nécessité de vaincre, (car reculer était chose impossible), eut-elle en peu de temps vaincu ses ennemis.

Outre la mort des deux chefs, la bataille fut, comme toutes celles de cette époque, meurtrière surtout pour les officiers. Plus de mille hommes manquaient à l'armée française, tués ou mis hors de combat, et près de 250 prisonniers avaient été faits par les Anglais. Ceux-ci n'accusent, dans leurs dépêches, que 71 morts et 593 blessés. Parmi les blessés se trouvaient le général Monckton, commandant en second, ce qui fit passer le commandement entre les mains du général Townshend, le général Carleton, qui fut depuis si longtemps gouverneur de la colonie, et l'adjutant-général Barré.

Du côté des Français, les deux officiers qui commandaient en second, M. de Senezergues et M. de Saint-Ours, moururent de leurs blessures; un grand nombre d'autres officiers furent tués ou dangereusement blessés. (1)

Tout ce qui se passa à la suite eût le même caractère de fatalité pour la France. Les débris de l'armée battue, les troupes qui étaient restées au camp de Beauport et celles de Bougainville, au Cap-Rouge, réunies sous le commandement du chevalier de Lévis, descendu en toute hâte de Montréal, formaient encore

(1) Ce fut le cas dans beaucoup de combats livrés en Canada. Aux commandants Beaujeu, Braddock, Montcalm, Wolfe, Senezergues, Saint-Ours, on peut ajouter le général Montgomery, tué sous les murs de Québec, et le général Brock, tué ainsi que de son aide-de-camp, le colonel McDonald, au moment de leur victoire sur les hauteurs de Queenston. Deux monuments ont été successivement élevés à ce dernier général; le premier ayant été détruit pendant l'insurrection de 1837. Le nouveau monument est certainement le plus beau qu'il y ait sur ce continent.

une masse imposante et auraient pu tenter, avec bonheur, une seconde affaire. De Lévis n'en doutait point, et, après s'être concerté avec M. de Vaudreuil, il fit dire à M. de Rauresay, et à la garnison de tenir bon. Ce dernier était certainement un homme de mérite, et il appartenait à une famille dont tous les membres avaient fait bon marché de leur vie au service de la France; cependant, sous l'impression pénible qu'avait causée la mort de Montcalm, et pressé par les marchands, il céda, malgré les avis, ou plutôt les ordres de ses supérieurs, et il conclut une capitulation, qui lui avait été accordée par le général Townshend, trop heureux d'en finir aussi aisément. Dans le conseil de guerre, qui fut tenu chez M. Daine, maire et lieutenant de police, un seul des officiers de la garnison, M. de Piedmont, jeune homme dont le nom, dit M. Garneau, mérite d'être conservé, s'opposa à la reddition de la place (1).

Le général de Lévis, furieux de voir ainsi frustrer ses légitimes espérances, s'en exprima de la manière la plus énergique. Mais s'il ne put de suite venger l'affront que la France venait de recevoir; s'il ne lui fut pas même donné, plus tard, de reprendre Québec, du moins une éclatante revanche illustra son nom, auquel la postérité vient de rendre de tardifs, mais de glorieux hommages.

De retour à Montréal, avec M. de Vaudreuil, il expédia en France M. LeMercier sur un navire qui, par une chance inexplicable, traversa la flotte anglaise à Québec sans encombre; et il ne songea plus qu'à se préparer pour attaquer cette ville au printemps, afin de s'en emparer et d'y recevoir les secours qu'il sollicitait avec instance. Comme deux autres armées étaient entrées dans la colonie, l'une par l'Ouest et le fort Niagara, dont elle s'était emparé, l'autre par le lac Champlain, la domination française se trouvait réduite à l'espace compris entre le fort Jacques-Cartier, à la rivière de ce nom, près de Québec, l'Île-aux-Noix et le fort de Lévis, à la tête des rapides du Saint-Laurent.

(1) Mais on ne conserve pas un nom si aisément. La copie des *Documents de Paris* à Albany porte Piedmont. Quelques personnes ont cru que c'était peut-être Firmont. M. l'abbé Ferland a trouvé à Paris une lettre de M. de Vaudreuil, où il dit que l'artillerie était dirigée par M. le chevalier Lemercier et par M. Firmont. Le nom de *Piedmont* ne serait pas malheureux. Le Dr. O'Callaghan, dans une note, dit que c'est le même qui est nommé "Jean de Piedmont," dans un mémoire publié par la Société Littéraire et Historique de Québec. Mais le commandeur Viger a corrigé l'exemplaire de ce mémoire qui lui appartenait, pour mettre *De Piedmont*. C'est un point à éclaircir en France, car il en vaut la peine. Dans les *Documents de Paris*, (copie d'Albany), on trouve en d'autres endroits le *Sieur Jacques*, capitaine d'artillerie, qui paraît être le même que "Jean de Piedmont" ou "de Piedmont."

Les postes que la France possédait dans l'intérieur, à l'ouest et au sud-ouest, se trouvaient isolés et comme perdus. Le territoire conquis, surtout aux environs de Québec, était ravagé et dévasté de la manière la plus cruelle. Sept ou huit mille hommes étaient tout ce que M. de Lévis pouvait réunir, en y comprenant les vieillards et des adolescents, et il n'avait qu'une artillerie de siège insuffisante. Ne point désespérer dans un tel état de choses, c'est d'un incroyable héroïsme. De fait, si le général Murray eut soupçonné que la France n'enverrait point de renforts, et s'il eût connu le véritable état de choses, il fût resté dans ses retranchements et n'eût point risqué une défaite inutile à son vainqueur.

Si les grandes actions se mesurent à la difficulté de l'entreprise, à l'exaltation du sentiment qu'il faut pour les tenter, la bataille du 28 avril, mérite que l'histoire accorde au chevalier de Lévis une place au moins égale à celle de Wolfe. Il n'a pas tenu à lui de mourir au milieu de sa victoire ; mais il n'en a été que plus malheureux ; le sort de Wolfe lui eût épargné la douleur de voir son triomphe inutile et la cour de France l'abandonner avec une si cruelle lâcheté ; il n'aurait pas eu à souffrir les tortures morales qu'il dut éprouver lorsque, enveloppé dans Montréal, par trois armées anglaises, il vit refuser les honneurs de la guerre à la poignée de braves qu'il commandait, menaçade se retirer avec eux dans l'île de Sainte-Hélène pour s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité, et ne posa les armes que sur l'ordre formel de M. de Vaudreuil.

Les contre-temps, grands et petits, ne manquèrent point non plus dans cette nouvelle expédition. Lévis dut remonter le long de la rivière du Cap-Rouge, trop bien défendue à son embouchure, et déboucher, à la pluie et au tonnerre, sur les hauteurs de Sainte-Foye, par les marais de la Suède. Murray avait été prévenu de son arrivée, qu'il croyait secrète, et il trouva plus de 2,000 hommes rangés sur le plateau, où il avait, du reste, tant de difficulté à s'établir.

L'espèce de malheur qui s'attachait à chaque instant à la cause de la France, dans les plus petits détails, a été vivement sentie par tous les écrivains contemporains, et la Religieuse de l'Hôpital-Général, qui nous a laissé une relation du siège de Québec, en a été surtout frappée.

Parlant de l'aventure extraordinaire du canonnier de l'armée de Lévis, recueilli sur les glaces dans le port de Québec, elle dit : "Le pauvre homme, saisi et effrayé des risques qu'il venait de courir, ne fut pas en état de dissimuler ; il dit avec franchise qu'il était un des canonniers de l'armée, qui était à deux lieues de Québec ; qu'en voulant monter un canon, le pied lui avait manqué ; que la glace l'avait emporté et fait dériver malgré lui. Jusque-là, la marche de l'armée avait été secrète. Pour le moment, ce secret dévoilé nous parut de mauvais augure, et di-

rigé par une puissance à laquelle on ne put s'opposer."

Et plus loin : "Notre armée, ignorant le trait de Providence qui venait de se passer à l'avantage de l'ennemi, continua sa marche. La nuit du 27 au 28, fut des plus terribles. Le ciel semblait vouloir combattre contre nous. Le tonnerre et les éclairs, peu communs dans cette saison en ce pays, nous annonçaient par avance les coups de foudre auxquels les nôtres allaient être exposés. La pluie, qui tombait à seaux, et les chemins impraticables par la fonte des neiges, ne lui permettaient point de marcher en ordre. M. de Bourlamarque, second général des troupes de terre, se trouva à la vue des ennemis, à la tête des premiers bataillons, sans avoir eu le temps de les ranger."

Le chevalier de Lévis arracha, pour bien dire, cette dernière victoire à la Providence ; car les avantages étaient du côté de l'armée de Murray, dont les forces, quoiqu'en aient dit plusieurs écrivains, étaient à peu près égales aux siennes.

À la bataille du 13 septembre, Montcalm avait sa droite sur le chemin de Sainte-Foye, et sa gauche sur le chemin Saint-Louis, à la hauteur des Buttes-à-Neveu. Wolfe lui faisait face sur toute la ligne et commandait en personne, à la droite, les grenadiers de Louisbourg ; ce fut en chargeant à leur tête qu'il reçut les coups de feu dont il mourut.

À la bataille du 28 avril, le général Murray avait aussi étendu sa ligne sur la plus grande partie du plateau, sa droite s'appuyait au côtéau Sainte-Geneviève, sa gauche à la falaise qui borde le Saint-Laurent.

Le 28 avril, les Anglais attaquèrent les premiers, jouant le rôle qu'avaient joué les Français, le 13 septembre.

Mais il y avait cette immense différence, qu'au 13 septembre, les Anglais étaient déjà bien établis et bien rangés en bataille, lorsque l'armée de Montcalm, après avoir laissé en toute hâte le camp de Beauport, arriva sur les plaines ; tandis que, le 28 avril, l'armée du général Lévis n'avait pas encore pris position lorsqu'elle fut attaquée ; de plus, elle devait être excédée de fatigue, ayant passé deux jours en marche ou en escarmouches par un temps affreux.

Lévis n'avait que 3 pièces d'artillerie à opposer à 22 bouches à feu.

Aussi le dernier combat fut-il plus acharné que le premier. La lutte fut surtout terrible au centre où se distingua M. de Repentigny à la tête des milices de Montréal et sur l'aile gauche de l'armée française, au moulin de Dumont, abandonné, pendant la nuit, aux troupes françaises, que celles-ci avaient évacué à leur tour et que les grenadiers de la reine, sous le commandement de M. d'Aiguebelles, reprirent après un combat furieux contre les montagnards écossais du col. Fraser. La déroute de l'aile gauche de l'armée anglaise, vivement attaquée par le colonel Poularier, à la tête du Royal Roussillon, et par M. de Saint-Luc avec un corps de Cana-

diens, décida du sort de la bataille.

On ne s'accorde point sur le nombre des tués et des blessés pas plus que sur le nombre des troupes engagées. On peut dire, cependant, que près de 3,000 hommes furent mis hors de combat, ce qui est une forte proportion sur le nombre des combattants (1).

Dans sa perte, l'armée française comptait cent quatre officiers tués ou blessés; parmi les premiers se trouvait le brave colonel Rhéaume, qui commandait un des bataillons de la milice de Montréal, et parmi les derniers M. de Bourlamaque, qui commandait l'armée en second.

Tels sont, en peu de mots, les deux événements qui ont illustré les plaines d'Abraham.

Ce ne fut que longtemps après que l'on songea à en perpétuer la mémoire par des monuments. Le professeur Silliman, lorsqu'il visita Québec, en 1819, fut étonné de ne trouver d'autres souvenirs de Wolfe que la curieuse statue en bois peint qui se voit dans une niche au coin de la rue du Palais. "Quand j'exprimai, dit-il, ma surprise à un officier de l'armée anglaise, il me fit observer (ce qui aurait dû me frapper moi-même si j'y eusse réfléchi quelques instants) qu'il fallait tenir compte des sentiments de la population française, et que l'érection d'un monument à la gloire du général Wolfe pourrait l'offenser."

Quelques années plus tard, Lord Dalhousie, par une heureuse et noble inspiration, sut honorer à la fois la mémoire de Wolfe et celle de Montcalm. Le 1er de novembre, 1827, il convoqua, au Château Saint-Louis, une assemblée des citoyens, y prononça un discours et nomma un comité chargé de l'exécution de son projet. Le 27, il posa solennellement la première pierre du monument qui se voit dans le jardin du gouvernement. Ce site fut alors préféré à celui des Plaines d'Abraham, parce que l'on se proposait d'élever une colonne à l'endroit où, d'après la tradition, Wolfe mourut entouré de quelques-uns de ses officiers. Le site choisi offrait plusieurs avantages, celui de frapper d'abord la vue de l'étranger et de tenir constamment sous les yeux de la population les noms des deux héros. Placée au milieu d'arbres déjà vieux, quoique encore très beaux et verdoyants, commandant la vue de toute la rade, l'obélisque de Wolfe et de Montcalm est un des objets qui se gravent le plus fortement dans la mémoire de tous ceux qui visitent Québec.

La cérémonie de la pose de la première pierre fut faite avec une grande pompe civile et militaire; une courte allocution fut prononcée par Lord Dalhousie, et des discours

en forme de prière par l'aumônier (*Chaplain*) de la garnison, le Dr Mills, et par l'aumônier provincial, le Dr Harkness. Un ancien compagnon d'armes de Wolfe, M. Thompson, alors âgé de 95 ans, fut invité par Lord Dalhousie, dans les termes les plus flatteurs, à donner sur la pierre les trois coups d'usage.

Le monument a, en tout, 65 pieds de hauteur. Sur le cénotaphe, au bas de l'obélisque, est cette belle inscription, due au Dr John C. Fisher :

Mortem. Virtvs. Commvnem.

Famam Historia.

Monvmentvm. Posteritas.

Dedit.

Cette inscription est du côté du fleuve. En arrière est celle-ci :

Hujusce

Monumenti in Virorum Illustrium Memoriam

WOLFE ET MONTCALM

Fundamentum P. C.

*Georgius Comes de Dalhousie*

In Septentrionalis Americae Partibus

Ad Britannos Pertinentibus

Summam Rerum Administrans;

Opus Per Multos Annos Prætermissum.

Quid Duci Egregio Convenientius?

Auctoritate Promovens, Exemplo Stimulans

Munificentiam Fovens

A. S. MDCCCXXVII

Georgio IV Britanniorum Rege.

Du côté du nord on lit le nom de *Montcalm*, et du côté du sud celui de *Wolfe*. l'un et l'autre en gros caractères.

Deux monuments à la mémoire de Wolfe ont été élevés en Angleterre. l'un dans sa paroisse natale, Westerham, dans le comté de Kent, et l'autre dans l'église de Westminster, aux frais de l'État et sur un vote de la Chambre des Communes du 21 novembre 1759. La prise de Québec avait été annoncée au Parlement par les Commissaires du Roi, dans le discours d'ouverture, le 13 novembre, dans les termes suivants: "La conquête de tant de places importantes en Amérique. ainsi que la défaite de l'armée française en Canada et la prise de Québec, capitale de ce pays, font le plus grand honneur au courage et à l'habileté des officiers de l'armée et de la marine, et jettent le plus grand éclat sur l'intrépidité de nos troupes."

Lord Aylmer voulut que l'endroit même où le héros anglais mourut fut aussi consacré par un monument, et il y fit ériger une

(1) M. de Vaudreuil dit, dans sa dépêche, (Documents de Paris): "M. de Lévis estime la perte des Anglais de 12 à 1500 hommes, et l'ennemi en convient lui-même. La nôtre ne saurait être beaucoup moindre." Ce qui donnerait de 2400 à trois mille hommes tués et blessés.

petite colonne tronquée avec cette simple inscription :

Here died

WOLFE

Victorious

Sept. XIII

MDCCLIX

On lit dans le grand ouvrage de Bouchette, qu'un des quatre blocs de granit que le major Holland, alors arpenteur-général, avait placés sur les Plaines d'Abraham pour y indiquer la méridienne qu'il y avait tracée, occupe précisément le coin d'une redoute où Wolfe expira. Il n'y avait donc pas à s'y tromper. On trouve, sur les plaines, un grand nombre de ces blocs erratiques de gneiss, de granit, ou de hornblende, qui paraissent appartenir à la formation des Laurentides; et le lieutenant Braddley, dans sa description géologique des environs de Québec, a dit, avec raison, qu'une pyramide, composée de ces énormes pierres, formerait peut-être le plus beau monument qu'on pût élever aux héros du 13 septembre. Toutefois, cette idée ne fut point suivie, et lorsque le monument de Lord Aylmer commença à tomber en ruines, tant à cause du climat que de l'absence de toute protection contre les vagabonds qui se sont assez longtemps donné rendez-vous dans les environs de ce lieu célèbre, une colonne, surmontée d'un casque et d'une épée antiques, fut élevée par l'armée anglaise. Voici l'inscription que porte le piédestal de la nouvelle colonne, en sus de la première qu'on y a copiée.

*"This pillar was erected by the British Army in Canada, A. D. 1849. His Excellency, Lieutenant General Sir Benjamin d'Urban being Commander of the Forces, to replace that erected by Governor General Lord Aylmer in 1832, which was broken and defaced, and is deposited beneath."*

Lord Aylmer suivit en outre l'exemple de Lord Dalhousie, et, dans sa sollicitude pour la mémoire de Wolfe, il n'oublia pas non plus celle de son illustre rival. Comme la tombe de Montcalm attendait encore l'épithaphe composée, peu de temps après l'événement, par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dont ce héros était membre, il fit mettre, dans l'église des Ursulines, un marbre portant ces brèves et sublimes paroles :

*Honneur à Montcalm!*

*Le destin, en lui dérobant la victoire,*

*L'a récompensé par une mort glorieuse.*

A l'anniversaire séculaire de l'événement, les citoyens de Québec eurent la satisfaction de placer, près du chœur de cette église, un énéotaphe de marbre blanc portant les armes de Montcalm et l'inscription de l'Académie. Le marbre que M. de Bougainville avait expédié au Canada, en 1761, avec la permission du Roi d'Angleterre, ne s'est jamais

rendu à sa destination; on croit que le vaisseau à bord duquel il fut mis, fit naufrage.

Cette inscription, toutefois, mentionne une circonstance qui est fort contestée, celle de la fameuse bombe qui aurait éreusé d'avance la sépulture de Montcalm.

Le souvenir de la seconde bataille des Plaines d'Abraham a été, pour bien dire, évoqué par le beau chapitre que M. Garneau lui a consacré dans son Histoire du Canada; et la découverte de nombreux ossements, près du chemin de Sainte-Foye, suggéra à la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec l'idée d'élever une colonne à la mémoire de Lévis et de Murray, et à celle des braves qui combattirent sous leurs ordres. Trois imposantes cérémonies ont permis à plusieurs représentants successifs de notre gracieuse souveraine de prendre part à ce grand acte de justice. Le général Rowan, le 5 juin, 1854, à l'occasion de la cérémonie funèbre par laquelle on donna la sépulture chrétienne aux ossements retrouvés; Sir Edmund Head, le 19 juillet, 1855, lors de la pose de la première pierre, et, enfin Lord Monck, le 19 octobre 1862, lors de l'inauguration du monument complété par la statue donnée par le Prince Napoléon, ont noblement terminé l'œuvre commencée par Lord Dalhousie et continuée par Lord Aylmer.

La présence du commandant Belvéze, en 1855, avec l'équipage du premier vaisseau de guerre français qui ait remonté le Saint-Laurent depuis la cession du pays, et, cette année (1863), celle du baron Gauldrée Boilleau, le premier consul général que la France ait accredité en Canada, sont aussi deux coïncidences on ne peut plus heureuses.

Le nouveau monument consiste en une colonne de bronze cannelée placée sur un piédestal de belles proportions, qui repose lui-même sur une base en pierre. Une statue de Bellone la couronne; elle porte la lance et le bouclier mythologiques et est tournée vers cette partie du champ de bataille qu'occupait l'armée française. Quatre mortiers en bronze sont placés à chaque coin du piédestal. La face qui regarde le chemin de Sainte-Foye porte cette inscription: *Aux Braves de 1760.—Érigée par la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec, 1860.* Du côté de la ville, le nom de MURRAY se lit au-dessus des armes et des emblèmes de l'Angleterre; du côté de la campagne, celui de LEVIS, au-dessus des armes et des emblèmes de la vieille France. En arrière, se trouve un bas-relief représentant le moulin de Dumont et les armes et les emblèmes du Canada. La statue a 10 pieds de hauteur, et le monument en a 75 en tout.

Rien ne manque plus aujourd'hui à la gloire des combattants du dernier siècle, de ceux qui ont été les nobles instruments de la Providence dans les plus grands événements de notre histoire. Le Canada a racheté sa longue indifférence, et il est démontré, une fois de plus, que ce n'est pas une vaine formule dont on se sert lorsqu'on en appelle tous les jours à la justice de la postérité.

## *Gloire à la France*

*Gloire à la France au ciel joyeux,  
Si douce au coeur, si belle aux yeux,  
Soit béni de la Providence!  
Gloire à la France!*

*Ferét au front, rigne un côté,  
Elle a ce qui fait la beauté  
Et ce qui donne l'abondance,  
Gloire à la France!*

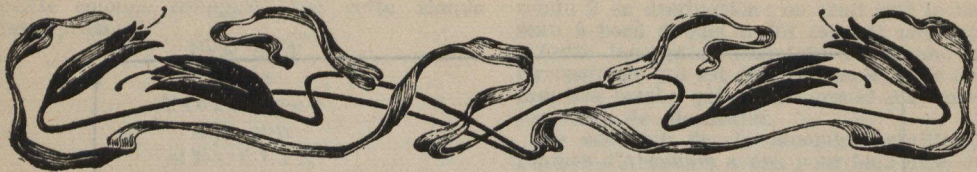
*Tout tient vers elle, et tout en part,  
Elle est le Progrès, elle est l'Art;  
Sol qui produit, peuple qui pense,  
Gloire à la France!*

*Champion de l'humanité,  
L'homme lui doit la liberté  
Et l'esprit son indépendance:  
Gloire à la France!*

*Et c'est pourquoi nous, ses enfants,  
Soit terrassés, soit triomphants,  
Nous gardons tous son espérance:  
Gloire à la France!*

Paul DEROULEDE.

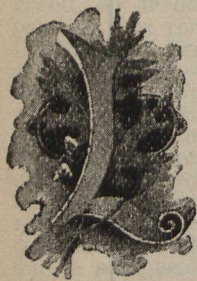




# Le Canada et La France

Par ALBERT SOREL (de l'Académie française)

I



A guerre avait recommencé entre les colonies de France et celles d'Angleterre avant qu'elle fût officiellement reprise entre les métropoles.

Dans l'hiver de 1756, le gouverneur français du Canada, le marquis de Vaudreuil, avait engagé dans notre cause les tribus sauvages de l'Ohio et poussé une

pointe dans les parties avancées de la Virginie et de la Pensylvanie. Dans les territoires particulièrement litigieux, dans la région du Niagara et du lac Ontario, Anglais et Français se fortifiaient sur leurs positions. C'est alors qu'arrivèrent des secours importants,—pour l'époque et pour le pays: deux bataillons, de la Sarre et du Royal Roussillon, 1,100 hommes, qui, joints à ce qui se trouvait au Canada, formaient un effectif de 3,800 Français. Le commandement avait été confié au marquis de Montcalm. Né près de Nîmes, d'une famille du Rouergue dont le nom était célèbre dans les fastes des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, Louis de Montcalm était entré au service à l'âge de quatorze ans, et il avait conquis ses grades dans la guerre de Succession d'Autriche. C'était, comme nombre de ses compagnons d'armes, un lecteur, un méditatif. Il avait la curiosité des choses antiques, et l'on raconte qu'il espérait, pour couronnement de sa carrière, un siège à l'Académie des inscriptions. Ainsi, après Vauban, après Guibert, idole des salons à intelligence, un Carnot, et, plus tard, "Bonaparte, membre de l'Institut, général en chef de l'armée d'Egypte".

Montcalm et sa petite expédition arrivèrent à Québec le 3 mai 1756, et le 17 à Montréal.

"C'est, écrit un officier, une ville fort grande et fort sujette à l'incendie, toutes les maisons étaient bâties de bois. Le ton français y règne, la vocation pour le mariage y domine; nous y avons déjà cinq officiers de mariés; on y est orgueilleux, quoique pauvre, et il n'y a que le particulier qui a régi

des postes qui soit en état de suffire au train qu'il mène."

Au service, ou, pour mieux dire, dans l'administration coloniale, si le gouvernement s'obérait, si le militaire était mal nourri et si les forts étaient mal approvisionnés, si le commerce était peu encouragé et la colonisation peu facilitée, le fonctionnaire faisait fortune. Un poste aux colonies était une sorte de ferme. Le gouverneur du Canada, le marquis de Vaudreuil, honnête homme en ce qui le concernait, travailleur de cabinet, mais tatillon, paperassier, bureaucrate et petit esprit, fermait les yeux sur ces abus qui ne laissèrent pas de scandaliser et d'irriter Montcalm et ses lieutenants.

Au premier coup d'œil et dès la première sortie vers les forêts et les grands lacs, l'aspect du pays les enchante. Ils n'ont point, pour arrêter les rayons et les projeter en couleurs, le prisme merveilleux d'un Chateaubriand; mais leurs notes toutes vraies et simples ont leur vivacité, et il n'est point sans intérêt et sans piquant de les comparer aux croquis sur nature du *Voyage en Amérique*, aux décors "truqués" des Natchez, aux paysages composés et achevés à l'atelier, du chef-d'œuvre du maître: les *Mémoires d'outre-tombe*.

Les étapes sont longues, les chemins difficiles; on navigue jusqu'aux rapides, on débarque, et tantôt on grimpe à pic, tantôt on barbote dans l'eau jusqu'à la ceinture.

"Le soldat, de qui nous avons tout lieu d'être content, ne se rebute point, son ardeur augmente à chaque coup de collier. Quand les canots ne peuvent plus le porter, lui, ses armes, son sac et ses provisions, c'est lui qui porte les canots."

La navigation sur le Saint-Laurent est délicateuse.

"Ce ne sont, de Québec à Montréal, que des îles contiguës, et, comme ses deux bords sont habités, on a le plaisir de faire soixante lieues entre deux villages... Les habitants sont fort à leur aise; ils ne payent ni tailles, ni autres impôts; ils chassent et pêchent librement; en un mot, on peut les regarder comme riches; les plus pauvres ont trois arpents de front et quarante de profondeur."

Et quelles chasses! Au ton dont en parlent nos officiers, il paraît bien que, dans leurs

provinces, si la chasse était un privilège détestable au paysan, le gibier était déjà une rareté enviable pour le gentilhomme. Il y a, en particulier, d'étranges vols de pigeons; notre officier en a tiré quarante d'un coup, quatre soldats assurent en avoir tué quatre-vingts, les Canadiens prétendent aller jusqu'à cent vingt!

"Il semble que ce soit une manne que Dieu nous envoie, puisqu'elle nourrit, pendant quatre mois, tous les habitants du Canada."

Ces habitants—c'est-à-dire les colons et les créoles—"sont grands, robustes et infatigables, surtout pour les marches; fort ignorants, n'ayant aucune idée de science, ne s'attachant qu'à leur commerce; cela n'empêche pas qu'ils soient présomptueux et remplis d'eux-mêmes, s'estimant au-dessus de bien des nations, grands menteurs. Le sang du Canada est assez beau; les femmes y sont généralement jolies, grandes, bien faites, spirituelles, babillardes, maniant la parole avec aisance, paresseuses en tout, et pour le luxe au dernier point." Ce portrait, peu flatteur, est-il fidèle? On peut douter. Ces Canadiennes-là avaient nombre de cousines très germanes, aux villes et châteaux du royaume de France; et quant aux hommes, il est fort possible que les officiers des régiments de la Sarre et du Royal-Roussillon leur paraissent tout aussi peu savants, tout autant présomptueux, ne s'attachant qu'à leur avancement, et sinon menteurs—soyons honnêtes en nos propos,—au moins grands hâbleurs, s'ils arrivaient du pays de leur général.

## II

Dès la fin de juillet, Montcalm se mit en route pour le lac Ontario, et sa troupe fit connaissance avec nos auxiliaires des tribus sauvages. Nous voilà ici en pleine réalité, en plein réalisme aussi, et fort loin des Natchez, sensibles et grandiloquents, chez qui le "frère d'Amélie" rechercha le bonheur aux bras de Céluta et reçut la mort d'un coup de sagaie. Chateaubriand, qui en rencontra, les vit "tous barbouillés comme des sorciers, le corps demi-nu, les oreilles découpées, des plumes de corbeau sur la tête et des anneaux passés dans les narines". Un petit Français, poudré et frisé, habit vert pomme, veste de droguet, jabot et manchettes de mousseline, raclait un violon de poche et faisait danser *Madelon Friquet* à ces Iroquois... On lui payait ces leçons en peau de castor et en jambons d'ours!...

Ils parlaient, même en ce pays de domination française, à peine quelques mots de notre langue. Les dialogues, fort succincts, qu'on avait avec eux, ne donnent aucune idée des interminables et métaphoriques discours des chefs, dans les romans du lac et de la prairie, de Cooper à Gabriel Ferry. Ils avaient lieu, en anglais, en phrases décousues, disons le mot: en "petit nègre". Le reste semble bien être la broderie des Homères de France et des Etats-Unis.

Les Français de 1756 les montrent portant, l'hiver, ou quand ils vont à la guerre, une couverture de laine ou de peau sur le dos; l'été, ils vont nus, sauf un brayet, sorte de ceinture de drap, et des guêtres qui montent à mi-jambes.

"Ils paraissent assez bien disposés pour nous, écrivait Montcalm à sa mère; ce sont de vilains messieurs, même en sortant de leur toilette, où ils passent leur vie. Vous ne le croiriez pas; mais les hommes portent toujours, avec le casse-tête et le fusil, un miroir à la guerre, pour se bien barbouiller de diverses couleurs, arranger leurs plumes sur la tête."

Les hommes, tout maquillés qu'ils sont, sont encore décoratifs. Il faut déchanter avec les femmes. Les voici au naturel:

"De taille qui passe la médiocre, laides et crasseuses, elles ne peuvent tenter que des sauvages; elles portent les cheveux roulés, derrière le dos avec un cordon, ou mis dans une poche de fer-blanc; elles sont couvertes depuis les épaules jusqu'au genou."

O Céluta, ô Mila! ô sommeil de René entre les deux jeunes Siminoles sous la pluie de roses de magnolia!

Que René avait raison de dire:

—J'ai laissé des songes partout où j'ai traîné ma vie.

S'il prit pour deux vierges ces deux *filles peintes*,—sylphides de la forêt,—au moins vit-il les hommes comme ils étaient:

—Des mendiants à la porte d'un comptoir.

Trente ans avant, lors de la guerre d'indépendance, "ils mangeaient encore les prisonniers, ou plutôt les tués: un capitaine anglais, puisant du bouillon dans une marmite indienne avec une cuiller à pot, en retira une main". Main de Français, peut-être, car l'aventure se passait chez les Iroquois, auxiliaires des Anglais. Montcalm observe les mêmes mœurs chez nos Iroquois à nous: bavards, féroces et "cabotins" dans les moelles.

"Il faut avoir avec eux une patience d'ange, écrit Montcalm. Depuis que je suis ici, ce ne sont que visites, harangues et députations de ces messieurs. Les dames des Iroquois, qui ont toujours part chez eux au gouvernement, en ont été aussi..."

"Ces messieurs font la guerre avec une cruauté étonnante. Ils enlèvent tout, femmes, enfants, et vous enlèvent la chevelure, opération dont on meurt pour l'ordinaire, très proprement."

La mode est quasi passée de brûler les prisonniers.

"Nous leur en achetons de temps en temps qui, passant dans nos mains, sont traités suivant les lois de la guerre."

## III

Tout compte fait, les campagnes de 1757 et de 1758 furent heureuses. Montcalm repoussa les Anglais et demeura maître de tout le territoire contesté. Mais, pour profiter de



ces avantages, il aurait été fallu être maître de la mer, et on ne l'était point; il aurait fallu des ressources navales qui manquaient, un esprit de la guerre maritime qui semblait perdu.

Il y a dans les récits d'expéditions de mer, dans les envois de troupes, des traits de négligence, des tableaux de misères et de désastres qui n'ont été égalés qu'au temps des guerres de la République, et la France n'avait pas, en 1757, l'Europe sur les bras, la marine royale n'avait pas été désorganisée par l'émigration. Il y avait d'autres vices, et un vice fondamental: la conception même de la guerre.

«Je me demandais, écrit Chateaubriand, comment le gouvernement de mon pays avait pu laisser périr ces colonies qui seraient, aujourd'hui, pour nous, une source inépuisable de prospérité.»

L'explication est tout entière dans la politique, et c'est la leçon qui se dégage du livre de M. Richard Waddington; elle mérite d'être méditée, aujourd'hui que la France s'est refait un autre empire plus vaste, plus prospère, aussi précieux, au moins, et qui, s'il est jamais menacé, ne le sera que de la même façon et par les mêmes causes.

Lorsqu'après la guerre de Succession d'Espagne, qui lui avait rapporté si peu et avait failli lui coûter si cher, guerre de magnificence, si elle avait complètement réussi, guerre de banqueroute, si elle avait totalement échoué, la France, par instinct plutôt que de parti pris et de conseil, se lança de nouveau sur la mer et s'étendit dans les deux Indes, l'Angleterre s'inquiéta. Si elle avait noué, attisé, stipendié tant de coalitions pour refouler, rogner la France sur le continent européen, ce n'était pas pour livrer les océans et voir se créer, en Amérique, une nouvelle France, plus redoutable que l'autre, car elle ensermerait, par le Saint-Laurent, par les lacs, par le Mississipi, les colonies anglaises, de Québec à la Nouvelle-Orléans, et les investissait, en quelque sorte, du côté de la terre.

La vieille rivalité pour les côtes de la mer du Nord et la possession des Flandres semblait close par les traités d'Utrecht, qui confiaient la garde de ces pays à l'Autriche, avec la Hollande, en avant-poste, sur la frontière de France. Cette rivalité se réveilla dans l'autre hémisphère. L'Angleterre, après avoir redouté les colonies françaises, les convoita. Elle tâcha d'arrêter l'essor, puis, ne l'ayant pu, lorsque l'œuvre lui parût mûre, aux Indes d'abord, avec Dupleix, elle voulut l'accaparer. Le moyen, très simple, était d'enchaîner la France au continent, de l'y engager par l'ambition ou par la nécessité.

Encore que la France fût la plus homogène des nations, l'Etat le plus concentré de l'Europe, elle n'était pas de taille à soutenir à la fois la guerre dans les deux mondes. Il lui fallait choisir: la défensive et la conservation pure et simple en Europe, ou les colonies. Mais la France n'était pas entièrement

libre de son choix: elle avait des rivales sur le continent, elle avait des ennemis, une longue frontière de terre, découpée, incertaine, bordée d'enclaves par où on la pouvait atteindre; elle avait aussi de vieilles ambitions et prétentions sur la frontière des Pays-Bas, sur celle de l'Empire, non moins morcelée, rongée et incertaine: d'où un appel inévitable aux diversions. Les susciter, en profiter, fut toute la politique de l'Angleterre. Les éviter aurait dû être celle de la France.

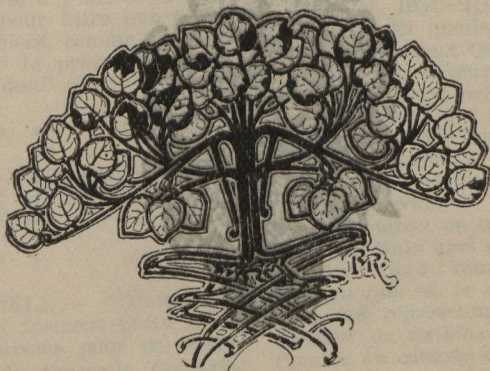
Si elle n'avait pas les moyens de faire la loi partout à la fois, aux Anglais sur l'eau, aux Allemands sur terre, elle était assez armée pour qu'on ne tirât point, comme on disait, sur le continent un coup de canon sans sa permission. Elle était arbitre de la paix. Il suffisait qu'elle se prononçât contre quiconque la voulait rompre, contre tout agresseur et contre tout envahisseur, de quoi que ce fût, ou que ce fût, pour tout arrêter. Elle fit précisément le contraire. Ne comprenant pas la portée, l'étendue des intérêts qu'elle avait engagés aux deux Indes, l'opposition, la contradiction même qu'il y avait désormais entre sa politique coloniale et l'ancien système continental, méconnaissant à la fois les conditions de l'une et de l'autre, cédant à de vieilles haines qui ne répondaient plus à des dangers, s'attachant à des traditions qui n'étaient plus que des préjugés, caressant enfin des désirs, très naturels avec l'ancien système, mais maintenant périlleux, elle ne put pas résister à la tentation d'anéantir la maison d'Autriche et de s'emparer, si elle y réussissait, d'un morceau des Pays-Bas. C'est ainsi qu'en 1740, manquant d'ailleurs à un engagement solennel qui était, en même temps, un contrat d'intérêts bien entendu, elle lia partie avec Frédéric de Prusse et entreprit le démembrement de la succession d'Autriche. L'Angleterre, aussitôt, de se faire protectrice du droit et de défendre l'héritage de Marie-Thérèse... aux Indes, contre Dupleix. Frédéric y gagna la Silésie, la France ne découpa point la Belgique et elle perdit l'empire des Indes Orientales.

Mais l'Angleterre avait goûté des colonies françaises. Elles lui avaient paru à point. Elle continua sournoisement, puis cyniquement, la guerre en Amérique, sur les confins du Canada. Il fallait empêcher que la France s'y pût défendre. Le gouvernement de Louis XV fit encore le jeu des Anglais comme il l'avait fait en 1740. A peine la paix signée, qu'à Versailles on la regretta. Frédéric était le moins sûr, le plus insupportable des alliés. On découvrit tout à coup que l'Autriche, n'étant plus à craindre, était à conserver, et même à reconstituer. On enragea de l'insolence du roi de Prusse, on rêva de revanche et, après avoir fait la sottise de lui procurer la Silésie, on se jeta dans cette autre sottise de la lui vouloir reprendre. Comme on s'était leurré en 1740 de l'illusion de découper les Pays-Bas en démembrement l'Autriche, on se leurrera de l'illusion de se faire

payer, par ce même morceau de Belgique, la reconstitution de la monarchie autrichienne. Et l'Angleterre, qui avait soufflé le feu, d'ouvrir les deux mains à la Prusse et de défendre les libertés germaniques et la conquête prussienne... sur les rives du Saint-Laurent et du lac Ontario, Frédéric garda la Silésie. La France ne découpa point la Belgique et elle perdit le Canada.

L'expérience n'était que trop démonstrative. La paix et le *statu quo* en Europe étaient les conditions nécessaires de toute grande entreprise maritime et coloniale. Il se trouva un ministre clairvoyant, un grand ministre, on peut dire, Vergennes, pour le comprendre. Lorsqu'il put persuader à Louis XVI, empressé de relever le prestige de sa couronne, désireux de refaire la marine et d'effacer la honte de la guerre de Sept ans, d'intervenir en Amérique, pour les colons anglais révoltés, il eut surtout la sagesse de se garer des tentations. Elles ne manquèrent point, cependant. Cette fois, c'était l'Autriche qui les suggérait. Joseph II convoitait la Bavière, et il insinua à la France que, si elle la lui laissait prendre, elle aurait des chances sérieuses, cette fois, d'opérer, sur les bords de la mer du Nord, la découpe de deux fois

désirée et deux fois manquée. Louis XVI ne voulut rien entendre: il fut honnête, il fut conséquent, il fut politique. Proclamant la paix et le maintien du *statu quo*, il les observa et les fit observer. Se donnant pour principe de protéger les Etats secondaires, il défendit le premier qu'on menaça. Ayant besoin de disposer de toutes ses forces sur mer, il s'en tint, sur terre, à la défensive. Joseph II n'eut point la Bavière, la France eut la gloire d'humilier sa rivale; elle prouva qu'elle avait une marine, elle corrigea, dans la mesure du possible, le désastre de 1763, et, malgré l'art que mirent les diplomates anglais à souffler le feu à Vienne, à Berlin, à Paris, ils en furent pour leurs frais, et ce fut, cette fois, l'Angleterre qui perdit la partie. Depuis lors, l'Europe a pu changer de costumes et la carte se colorer de teintes différentes, elle est à la même place, l'Angleterre est toujours retranchée en son île où elle se croit inaccessible. C'est en Indo-Chine, c'est en Afrique surtout que les colonies françaises se sont étendues, et les conditions de la conquête de ces colonies, les conditions de la conservation, le danger de les perdre, le moyen de les garder, sont les mêmes qu'aux dix-huitième siècle.



# Floraison

( Sonnet Inédit )

*Partout, se fait entendre un long cri d'allégresse,  
Partout, l'on chante, émus par la douce gaité  
Qu'inspire des beaux jours l'affolante clarté  
Et les cieux dont l'azur longuement nous caresse.*

*C'est l'heure où le printemps calmement s'empresse  
Et revêt l'univers d'immortelles couleurs;  
Les prés sont déjà verts, tandis que, des senteurs  
De vergers refleuris redisent leur tendresse.*

*D'harmonieux échos embrasent nos esprits,  
D'immenses mots d'amour là-haut semblent écrits  
Et cajolent du coeur les discrètes envies.*

*L'astre qui nous éclaire en ses bienfaits rayons  
Réchauffe lentement nos âmes refroidies,  
Et fait que des trésors naissent sous les sillons.*

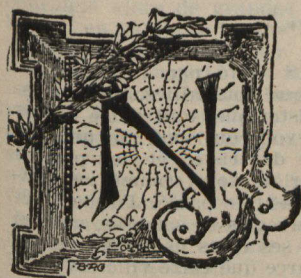
**F. Marrié.**





## Ce Qu'on A Dit De Quebec

Par LE LISEUR



**N**OUS avons pris grand plaisir à rechercher ce qu'ont dit ou écrit de Québec les personnages les plus divers. La cueillette pourrait remplir des volumes et des volumes. C'est un vaste concert très harmonieux; la note discordante reste encore à entendre. Nous croyons que nos lecteurs aimeront à connaître quelques-unes de ces opinions. La première sera celle de Pie X. "Certes, disait-il dans sa récente lettre aux évêques du Canada, certes, si l'on songe à la grande âme du héros (Mgr de Laval), et à l'importance de votre ville de Québec, il devient évident que la noble nation canadienne a bien raison d'honorer par de spéciales démonstrations la mémoire de ce double événement. Et l'on ne s'étonne plus que même en dehors de votre pays, il y ait un si grand concours de volontés pour faire que ces fêtes que l'on prépare soient, comme il est dès maintenant permis de le prévoir, très solennelles et très brillantes."

\* \* \*

**FAUCHER DE ST-AURICE** :— "Champlain se connaissait en site de ville, à preuve c'est qu'il a fondé Québec."

\* \* \*

**WILFRID CAMPBELL** :— "Toutes les races et croyances qui forment notre population ont quelques raisons pour se souvenir de la vieille citadelle. Français, Ecossais, Anglais, Loyalistes de l'Empire Uni, ont tous participé à la destinée du rocher de l'ancien Stadacona."

\* \* \*

**LORD DUFFERIN**, (ancien gouverneur général) :— "Québec a pour moi une attitude singulière."

**X. MARMIER** :— "Peu de villes offrent à l'observateur autant de contrastes étranges que Québec, ville de guerre et de commerce perchée sur un roc comme un nid d'aigle, et sillonnant l'océan, avec ses navires, ville du continent américain, peuplée par une colonie française, régie par le gouvernement anglais, gardée par des régiments d'Ecosse, ville du moyen-âge par quelques-unes de nos anciennes institutions, et soumise aux modernes combinaisons du système représentatif; ville d'Europe par sa civilisation, par ses habitudes de luxe, et touchant aux derniers restes des populations sauvages et aux montagnes désertes; ville située à peu près à la même latitude que Paris, et réunissant le climat ardent des contrées méridionales aux rigueurs de l'hiver hyperboréen; ville catholique et protestante où l'œuvre de nos missions se perpétue à côté des fondations des sociétés bibliques; où les Jésuites, bannis de notre pays, trouve un refuge assuré sous l'égide du puritanisme britannique."

\* \* \*

**ERROL BOUCHETTE** :— "C'est la saison des fêtes. Et quelles fêtes sont comparables à celles du vieux Québec, où les plaisirs présents ont la saveur des grandeurs passées! Surtout, ce n'est point une fête banale que le bal du vice-roi qui a lieu chaque année à la citadelle. Il me vient souvent à la pensée qu'il se prépare là quelque page d'histoire. Oh! il ne s'y passe rien d'extraordinaire. On s'incline devant le représentant du souverain, on danse, on cause, on flirte un peu, on s'en va. Mais quel assemblage vraiment surprenant! On ne réunit pas impunément dans un lieu qui est la clef du continent américain, les représentants officiels et officieux de tant de nations armées qui s'observent. Comme au congrès de paix du czar, tous ces intérêts en présence prêtent à des réflexions bien différentes de celles qui ont motivé leur réunion. Dans ces salles éblouissantes de lumières, parmi la foule étincelante des toilettes et des uniformes, l'on se prend à songer que les eaux tranquilles qui baignent le pied de la forteresse, reflétaient jadis les feux de maint combat et que sous les tertres verts de ses glacis dorment ceux qui de leur sang,

tracèrent les premières strophes de notre épopée. Ils sont ici peut-être ceux qui la continueront. Le jour viendra fatalement où une trompette hostile résonnant au pied du vieux rocher, remettra tout en question et fera bondir les sombres dogues de guerre, maintenant cachés sous les roses et les draperies des divans, comme autrefois les sentinelles endormies du Palais de la belle au bois dormant."

EDMOND PARE:—"Québec avec ses rues tortueuses, ses maisons aux pignons pointus qui font rêver du moyen-âge et où il semble que vous allez voir tout à coup déboucher d'un carrefour obscur, une brillante cavalcade de gentilshommes, resplendissants de velours et d'or, caracolant avec grâce sur des chevaux fringants, le faucon au poing et suivie de fous aux costumes bariolés, de pages remplissant les airs des sons éclatants du cor, des lueurs rouges et vives des flambeaux."

LADY ABERDEEN:—"Aucunes paroles ne sauraient décrire Québec; vous aurez donc à vous en former une idée par les photographies que nous vous envoyons. Nous l'avons vu par les temps les plus divers. D'abord, dans la lumière d'un rouge incertain fournie par un pâle soleil le matin de notre arrivée, puis au milieu d'une tempête mugissante, après quoi, ses gais clochers brillèrent dans la glorieuse lumière d'un midi canadien et, sur le soir, dans la grisaille de ses pignons. Nous avons vu ses toits, ses flèches luisantes que baignaient le plein soleil, puis les splendeurs d'un couchant or et pourpre; dans la soirée toute la ville nous est apparue piquée de myriades de lumières électriques. Québec exerce une singulière fascination sur le visiteur; il le transporte malgré lui dans le passé; le sentiment qu'exhale le sol le domine, et c'est la seule cité que j'aie vue qui impose à ses propres enfants le même charme étrange qui nous rattache, nous Écossais, à notre incomparable vieille contrée."

CHAS. DICKENS:—"Les impressions produites sur le touriste par ce Gibraltar de l'Amérique, son altitude vertigineuse, sa citadelle qu'on dirait suspendue dans les airs, ses rues pittoresques, escarpées, ses portes menaçantes, et les spectacles qui s'offrent à chaque coin, tout cela est unique et durable. C'est une place qu'on ne peut oublier ni confondre dans son esprit avec d'autres places ou atténuer un seul moment par suite du grand nombre de pays qu'on a vus en voyageant."

E. B. BIGGAR:—"Par la magnificence de

son site et de ses alentours, par la puissance de ses fortifications, par l'étendue et le caractère émotionnant de son histoire, par l'hospitalité et la courtoisie de ses citoyens, Québec occupe une place unique parmi les villes d'Amérique, et pas un seul voyageur venu d'Europe ou des États-Unis ne saurait dire qu'il a vu le Canada, ou même le continent américain, s'il n'a vu Québec."

HENRY WARD BEECHER:—"Notre séjour à Québec fut trop court de beaucoup, mais il suffit pour nous donner l'envie et la certitude d'y revenir."

UN QUEBÉCOIS (cité par Lemoine):—"En quelque lieu que vous alliez, tout y respire un parfum historique, tout parle à vos yeux, tout a une voix qui exprime quelque chose de grand et de triste, et les pierres mêmes sont autour de vous comme les fantômes qui réfléchissent le passé. J'aime Québec malgré ses murs gris et sombres, malgré ses glaces d'hiver, ses côtes escarpées et ses rues tortueuses, parce que cette ville est pour nous une tradition et un symbole et qu'elle représente la patrie, parce que mon âme s'est épanouie à son ombre et que sa terre bénie renferme des cendres qui me sont connues et parce qu'enfin j'ai l'espérance de toujours y vivre. Je souhaite que les vains rêves et les mirages troupeurs de l'ambition et de la fortune ne m'entraînent jamais au-delà de ses murs."

SAMUEL DE CHAMPLAIN:—"De l'isle d'Orléans jusques à Québec, y a une lieue et y arrivay le 3 juillet; où estant, je cherchay lieu propre pour nostre habitation, mais je n'en peux trouver plus commode, ny mieux situé que la pointe de Québec, ainsi appelé des sauvages, laquelle estoit remplie de noyers. Aussitost j'employai une partie de nos ouvriers à les abatre pour y faire nostre habitation, l'autre à scier des aix, l'autre fouiller la cave et faire des fosses; et l'autre à aller quérir nos commoditez à Tadoussac avec la barque."

N. E. DIONNE:—"Champlain avait parfaitement saisi l'importance de jeter les bases de sa ville dans un endroit naturellement fortifié, où, dans tous les cas, il serait facile de se mettre en état de défense contre les ennemis qui ne manqueraient pas de surgir tôt où tard."

LES PREMIERES RELIGIEUSES de l'Hôtel-Dieu (en route pour Québec):—

“ Nous conçûmes quelque espérance d'arriver à Québec, raconte la mère de Saint-Ignace, mais la marée se trouvant contraire, et le vent ne nous étant pas favorable, il nous fallut attendre au lendemain; et comme l'endroit était beau et le débarquement facile, on nous mit à terre à l'Île d'Orléans, qui pour lors n'était point habitée. On y fit trois cabanes à la façon des sauvages, les religieuses se mirent dans une, les religieux dans l'autre, et les matelots dans la troisième. Nous avions une joie qui ne se peut exprimer de nous voir dans ces grands bois que nous fîmes retentir de nos cantiques, rendant mille louanges à Dieu de ce qu'il nous avait conduites si heureusement dans ce lieu. Le promontoire sauvage de Québec, couronné alors de grandes futaies qui dérobaient, en partie, à la vue le petit groupe de maisons construites à son sommet, projetait aux regards surpris des voyageuses, ses falaises hardies qu'illuminaient les derniers rayons du soleil couchant. Elles ne pouvaient se rassasier de contempler, avec une silencieuse émotion, ce rocher solitaire, où elles allaient désormais travailler, prier et souffrir, consumer le reste de leurs jours dans les œuvres de la charité et dormir enfin, dans la paix des justes, après de longs travaux, leur dernier sommeil.”

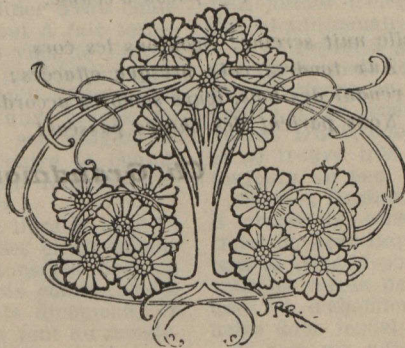
\* \* \*

LE STAR, de Montréal :—“ Quoique le IIIe centenaire de Champlain soit une célébration d'un caractère national, néanmoins elle s'a-

dresse plus particulièrement encore à la ville même de Québec. Québec occupera le centre de la scène et le foyer de la projection lumineuse. Tout incident de notre passé romantique que rappellera notre célébration démontre aussi le grand rôle que l'ancienne capitale a joué dans notre histoire, et servira d'enseignement à la nouvelle génération pour lui apprendre ce que nous devons à la vieille cité assise sur son rocher puissant. En ces temps derniers, le Canada a appris à regarder vers l'ouest. C'est là qu'on l'a incité à diriger ses ambitions et à reposer ses espérances. C'est là qu'est son avenir. Mais cette merveilleuse célébration historique, qui doit jeter tant d'éclat sur l'historique cité de la citadelle, force le Canada à se tourner vers l'est pour apprécier ce lieu où prirent naissance les ambitions qui ont rendu possibles ses ambitions. Nous saurons maintenant que si l'historique de notre pays n'avait pas eu un noble passé, nous ne verrions pas en face de nous un avenir aussi souriant.”

\* \* \*

LE PERE DE CHARLEVOIX :—“ La ville de Québec mérite véritablement d'être connue, n'y eut-il que la singularité de sa situation, car il n'y a au monde que cette ville qui puisse se vanter d'avoir un port en eau douce, à six-vingt lieues de la mer, et capable de contenir cent vaisseaux de ligne. Aussi est-elle placée sur le fleuve le plus navigable de l'Univers.”



## Nuit d'Été

*Non loin des derniers faubourgs, c'est là-bas,  
Au bord d'une calme rivière.  
La ville est petite, et nous serons seuls  
Assis sur un gros banc de pierre.*

*Non loin des derniers faubourgs; c'est là-bas,  
Tout au bout d'une allée obscure!  
Le sable très fin assouplit les pas,  
Du vent lassé dort le murmure!*

*Les arbres sont noirs au-dessus de nous;  
Il en tombe des rêveries;  
La lune aux yeux bleus qui monte au ciel doux  
Baigne d'opale les prairies.*

*On respire ici l'odeur des jardins.  
A nos pieds, l'eau claire est muette,  
Et, bien qu'attristés par des cors lointains,  
Nos coeurs calmés sont comme en fête.*

*Chaque étoile bleue en ce ciel d'été,  
Mouillé par une tiède brume,  
Luit d'une laiteuse et molle clarté  
Et semble un pur flocon d'écume.*

*Quelle nuit sereine! Écoutons les cors  
Aux tendres voix presque effacées;  
En venant des bois, leurs sombres accords  
Nous parlent des choses passées!*

**Ch. Grandmougin.**



# Français et Canadiens - Français

## Jacques Bonhomme et Jean-Baptiste

Par UN FRANÇAIS



ACQUES Bonhomme, quand il a vécu quelques années chez Jean-Baptiste, se transforme complètement, à son insu.

Quand Jacques séjourne dix, quinze ou vingt ans au Canada, il ne cessera jamais de répéter que sitôt qu'il aura amassé de quoi vivre, il s'empressera d'aller planter ses choux dans son village

natal, pour y vivre le reste de ses jours et reposer plus tard près de ses pères.

Certes, ce sentiment est des plus nobles et prouve combien chez lui les sentiments de famille et de patrie sont développés, mais l'expérience démontre qu'il se trompe lui-même.

Quand Jacques Bonhomme boit du thé, il ne manque jamais de le qualifier d'eau chaude,—ce en quoi il n'a pas tout à fait tort—il regrette toujours ses bons vins de France et il a bien raison, mais, à part le vin qu'il ne cesse d'aimer, et le thé qu'il déteste toujours, il se fait peu à peu aux usages du pays, à sa nourriture et à ses usages. Il mangée contre le froid, contre le chaud, contre les us et coutumes, sans toutefois s'apercevoir qu'il se fait à tout.

Il est partisan de la vente libre et sans limites des boissons spiritueuses et cependant il est le moins ivrogne de tous les citoyens du monde. Il tempête parfois contre la loi qui l'empêche de travailler le dimanche, et vous ne le forceriez pas, pour tout au monde, à se mettre à l'établi ce jour-là.

Bientôt même, il consentira à reconnaître que l'on a raison de fermer les usines et les magasins de gros le samedi, à une heure de l'après-midi, de même que les magasins de détail tous les soirs à sept heures, sauf la veille du dimanche.

Il vous dira que le tabac français est le premier tabac du monde, et au bout de quelques années de séjour, vous ne lui en ferez pas fumer quand il en aura d'autre à sa disposition.

Il protestera d'abord de son dégoût pour la politique du pays, il ne voudra pas lire un article concernant les élections, et trois ans plus tard, il sera rouge ou bleu enragé et réclamera hautement son droit de vote.

Jacques Bonhomme ouvrier, en arrivant chez Jean-Baptiste, porte généralement un costume qui indique le corps de métier auquel il appartient: pantalon de velours très large, s'il est charpentier; bourgeron court, s'il est mécanicien; blouse bleue brodée de blanc, blouse blanche, etc., etc., selon ce qu'il fait.

Lui, égalitaire à ce qu'il dit, tient à affirmer qu'il veut former bande à part et faire connaître à tout le monde ce qu'il fait, mais, le milieu dans lequel il vit fait son œuvre, et bientôt, il s'habille si bien comme tout le monde, qu'à certains jours, il est mis avec tout autant d'élégance que lord Strathcona, l'archi-millionnaire.

Il se refuse à porter flanelle et bonnet de fourrures, mais le froid lui pince les oreilles, il attrape un rhume, et un jour suivant l'autre, il en arrive à faire tout comme les autres. L'habitude se prend, il a plus chaud et se trouve très content, quoiqu'il proteste toujours un peu.

Jacques Bonhomme frontera toute sa vie; il protestera constamment contre les habitudes de Jean-Baptiste, et le jour où il quittera le Canada pour retraverser l'Atlantique, vous ne verrez pas un homme plus heureux que lui d'abandonner cet atroce pays de neige dans lequel il a vécu si longtemps.

Il fait ses adieux à tout le monde; il part; il est parti; on ne le verra plus; mais quand il dit adieu, Jean-Baptiste lui dit "au revoir".

"Au revoir!" Quel souhait étrange! "Au revoir!" Singulière idée; pourquoi "au revoir"?



Trois mois après, Jean-Baptiste, en se promenant sur le quai, voit débarquer Jacques Bonhomme.

Que voulez-vous ! c'est comme cela. Certes, ce n'est pas sa faute, mais là-bas ce n'est pas la même chose, on a tout changé depuis qu'il est parti. Il avait toujours conservé dans l'esprit la vue du village tel qu'il l'avait laissé et s'attendait à le revoir ainsi, mais des gens mal intentionnés le lui ont abîmé, ils ont percé de nouvelles rues, démoli la vieille école pour en construire une nouvelle, la mairie n'est plus la même, le moulin à eau a disparu, il y a des fabriques qu'il ne savait pas exister, les toits de chaume sont remplacés par des toits de tôle ou d'ardoise.

Ce n'est plus son village.

Si des choses il passe aux gens, le changement n'est pas moins regrettable. Ses amis ont des cheveux gris, du ventre et beaucoup d'enfants ; les jolies filles auxquelles il faisait la cour vingt ans auparavant, sont grasses, sérieuses, ne lisent plus de roman et ne pensent plus depuis longtemps à effeuiller des roses en disant : " Il m'aime... un peu... beaucoup... etc."

On ne le reconnaît plus, lui, qui plaisantait Jean-Baptiste au sujet des expressions qu'il emploie, on lui trouve un accent étrange, ses habits ont une coupe à laquelle on n'est pas habitué, il est mis comme un monsieur et on lui reproche même de poser à l'aristocrate, parce qu'il porte un chapeau au lieu d'une casquette.

" Si vous voulez aimer votre pays, quittez-le ", dit un vieux proverbe français, et Jacques, parti de chez lui, dégoûté du Conseil municipal de son village, du préfet qui joue au potentat et du gouvernement qui met un impôt sur les allumettes, se prend d'un amour extrême pour tout ce qu'il a quitté dès qu'il a mis le pied sur le continent de Christophe

Colomb, et jamais il ne perd une occasion de prouver la supériorité des institutions françaises qu'il critiquait, des gendarmes qu'il abhorrait et du patron qu'il détestait, sur tout ce qui existe au Canada.

Quand il veut revenir à ses premières amours, tout joyeux et fier de la réception qu'on lui fera, il constate avec étonnement que son arrivée ne produit aucun effet ; il s'attendait à ce que tout le monde lui saute au cou, et personne ne bouge, sauf les frères et les sœurs, mais surtout les neveux qui veulent voir l'oncle d'Amérique qui doit arriver tout cousu d'or.

Hélas ! en Amérique, tout le monde compte sur les héritages d'Europe pour s'enrichir.

Puis le décor disparaît, le réveil arrive, les nuages se dissipent ; il est seul, bien seul, plus isolé qu'il ne le serait dans les plaines du Far-West.

Bref, au bout de quelques jours, un beau matin, en s'éveillant, il se prend à regretter la vieille neige du jeune Canada, et, après avoir constaté qu'il se promène en étranger dans un pays où il est presque inconnu, méconnu ou incompris, il s'en va au port le plus voisin prendre son billet de passage pour le Canada, décidé à ne plus jamais revenir.

C'est décidément un Français de moins pour la France. Il pensera toujours à sa patrie bien-aimée, il ira la défendre si elle a besoin de lui et l'aimera jusqu'à son dernier soupir, mais il n'y pourra plus vivre. Tant il est vrai de dire que l'habitude est une seconde nature.

Que ceux qui seraient tentés de lui jeter la pierre commencent d'abord par passer vingt ans sur les bords du Saint-Laurent, alors seulement leur opinion pourra avoir quelque valeur, sinon ils ne peuvent juger sainement de la question.



## Soirs d'été

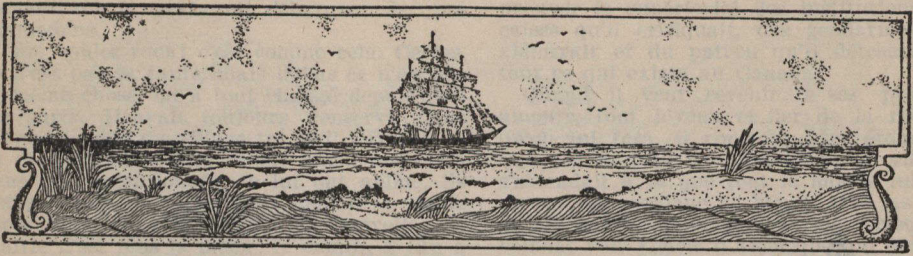
*Par un beau soir d'été, je vins à la lumière,  
Et j'ouvris, car ma mère ainsi me l'a conté,  
Dans un soleil couchant, ma naissante paupière,  
Puisse-t-elle se clore avec les soirs d'été?*

*Par un beau soir d'été, j'ai connu la tendresse,  
Et ce premier amour, des étoiles daté,  
M'inonda tout le coeur d'une si pure ivresse  
Que je voudrais mourir un pareil soir d'été.*

*Par les beaux soirs d'été, j'ai pleuré l'oubliuse,  
Mais la clémente nuit, au sein du tourmenté,  
Déposait lentement sa paix mystérieuse:  
Amis, je mourrais mieux un calme soir d'été.*

*J'ai reçu des beaux soirs les croyances profondes,  
Et les astres m'ont dit la gloire et la bonté  
De ce Père inconnu que vont cherchant les mondes,  
Mon Dieu! que j'aille à toi par un beau soir d'été!*

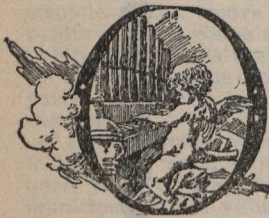




# QUEBEC ET SES APPROCHES

## Comment on y Arrive

Par A. B. ROUTHIER



N arrive à Québec par terre et par eau, en chemin de fer et en bateau, et l'aspect de la ville varie beaucoup selon la voie par laquelle on y arrive. Les approches par le

fleuve, du côté ouest, sont d'un aspect à demi-sauvage, enveloppées d'un certain mystère et pleines de grandeur. Des falaises onduleuses très hautes, couvertes de bois sombres, encaissent profondément notre fleuve majestueux. Entre ces deux gigantesques remparts de verdure, le bateau glisse rapidement, silencieux et solennel, comme à l'approche d'un lieu sacré.

Tous les passagers sont sur le pont du navire, à l'avant, le cou tendu, l'œil inquisiteur, cherchant du regard la ville qu'on leur a dit être proche. Mais rien ne l'annonce encore, et les promontoires succèdent aux promontoires, de plus en plus escarpés et sauvages, enveloppés de hautes futaies inhabitées et sombres.

Enfin, quelques habitations se montrent dans des enfoncements ombreux et calmes. Des pointes s'avancent comme pour arrêter le géant dans son cours. Mais, en se resserrant, le fleuve se creuse davantage, et devient plus rapide. Quelques villages blottis aux pieds des hautes falaises, ou perchés sur des caps hardis, l'invitent à se reposer. Des églises aux flèches élancées se penchent sur ses eaux, et lui montrent le ciel dont il est le miroir; mais il ne s'arrête jamais.

Voici Saint-Félix du Cap-Rouge qui se cache au fond d'une retraite solitaire, entre deux promontoires revêtus d'écharpes som-

bres... Voilà Sillery se tenant debout et fier sur son cap d'ardoise, et faisant sentinelle aux portes de Québec.

A droite, une procession de clochers défile aux flancs de la côte: Saint-Romuald, Saint-David de l'Auberivière, Notre-Dame et Saint-Joseph; et l'on dirait que les deux promontoires de Québec et de Lévis se rejoignent au loin et ferment tout à fait l'horizon. Mais, dans sa toute-puissance de mouvement, le fleuve se joue de ces obstacles, et, s'il paraît se dérober en face des rochers de Lévis, c'est pour contourner le cap Diamant, et pour étreindre amoureusement la cité de Champlain dans ses flots profonds.

A gauche, le promontoire s'escarpe brusquement et se dépouille de toute végétation. Le roc dénudé se dresse à pic à une hauteur de près de cinq cents pieds, et prend un aspect tout à fait sauvage et primitif. Ses flancs nus, crevassés et ravinés, ressemblent à des pétrifications de monstres antédiluviens dont le dos est surmonté d'arêtes colossales.

A ses pieds, une seule rangée de maisons pauvres et croulantes s'allonge sur des quais en ruines, et laisse traîner jusque dans le fleuve, comme une frange en loques, ses fondations lézardées. Au sommet, des bastions sourcilleux, des murailles massives et des gueules de canons.

Est-ce donc là Québec? Non. Cette ville est située de manière qu'on y arrive sans la voir, quand on vient de l'ouest. Attendez un peu. Le bateau va contourner ce cap cyclopéen, et vous verrez un petit coin de ville des plus pittoresques.

Regardez, voici des quais qui s'allongent et se succèdent au pied de la berge perpendiculaire; voici des navires qui se profilent dans un horizon élargi; voici des marchés, des entrepôts, des boutiques, de grands ma-

gasins : c'est une partie de la ville commerciale et maritime.

Levez maintenant les yeux, et voyez comme le paysage s'agrandit soudainement. On dirait qu'un magicien mystérieux a fait surgir d'un coup de baguette toute une féerie de perspectives inattendues, et chaque tour de roue du bateau dévoile à vos regards de nouvelles beautés.

Le promontoire s'abaisse par degrés, et sur ses talus verdoyants la ville s'étagage graduellement.

Admirez là-haut cette rangée de piliers en pierre surmontés d'une balustrade en fer et d'élégants kiosques : c'est la terrasse Dufferin, longue d'environ treize cents pieds, suspendue à deux cents pieds au-dessus de vos têtes, et d'où les promeneurs se penchent pour vous voir arriver.

Contemplez ce château, d'architecture moyen âge, hardiment perché au bord de l'escarpement, dominant la basse ville et les faubourgs, et lançant à une hauteur vertigineuse ses clochetons, ses tours et ses flèches : c'est le château Frontenac.

A côté, s'étend un jardin planté de grands arbres, et de ce massif de verdure émerge un obélisque de pierre.

Plus loin derrière un rideau de grands ormes et de peupliers, apparaissent de longs édifices couronnés de coupoles : ce sont l'Université Laval et le Séminaire de Québec.

Et là-bas, au niveau du fleuve, la Douane baignant dans l'eau sa belle colonnade corinthienne, et surveillant le port du haut de sa coupole harmonieuse.

Mais on dirait que le bateau va passer devant Québec sans s'y arrêter. C'est que la marée baisse, et qu'il lui faut faire un grand tour devant la ville pour accoster le quai en faisant face au courant rapide qui l'entraîne.

Alors le spectacle grandit encore, et vous apercevez bientôt les grands édifices de la ville haute : les deux Cathédrales anglaise et française, avec leurs hauts clochers, le Palais de Justice avec son portique majestueux, l'Hôtel de ville, dont on ne voit que les sommets, et le Parlement, dont le haut campanile se détache fièrement sur l'horizon lointain, au milieu d'un groupe d'églises dont on n'aperçoit que les flèches.

Devant vous, l'île d'Orléans dessine sa courbe harmonieuse entre les deux bras du fleuve qui l'étreignent. A droite, les falaises de Lévis et leurs jolies villas se disputent votre attention, et semblent dire : "Regardez-nous au moins en passant !" A gauche, la côte de Beaupré vous sourit, la chute de Montmorency agite sa robe blanche et vous appelle, et plus loin, au nord, des ondulations de montagnes verdoient, des vallées s'ouvrent et vous montrent leurs coquets villages, des chapelets de maisons blanches s'égrènent sur les prés verts et sur la grève accidentée, tandis qu'au bord du fleuve s'allignent les pointes, les anses et les clochers.

C'est dans ce cadre idéal que vous apparaîtra Québec, si vous y arrivez de l'ouest par

le fleuve. Mais, si vous y arrivez de l'est, la première apparition de notre pittoresque cité vous semblera peut-être plus séduisante encore, car elle se manifesterait alors à vos regards tout à coup, et tout entière.

Vous avez sans doute visité des musées ou des basiliques où se trouve quelque tableau fameux, soigneusement recouvert d'un rideau ? C'est le plus beau, le plus rare et le plus précieux de la collection, et c'est avec une légitime émotion que vous attendez que le gardien du musée, ou le sacristain, ait levé le rideau qui cache à vos regards le chef-d'œuvre célèbre.

Eh bien ! l'arrivée de l'Européen à Québec lui donne une émotion de ce genre, car il arrive à une courte distance de la ville fameuse sans la voir. La pointe Lévis la dévoile longtemps à ses regards comme un rideau.

Mais le moment psychologique arrive où cet épais rideau s'écarte subitement, et laisse apparaître le prestigieux tableau dans sa pittoresque beauté.

Si c'est le matin, il respandit et se dessine avec une admirable pureté de lignes et de couleurs. Si c'est au déclin du jour, le soleil couchant trace au front du tableau un nimbe de lumière, et jette çà et là des ombres d'azur et des flèches d'or qui en accentuent les beautés.

Vers la fin de mai 1884, j'arrivais moi-même d'Europe à bord du *Parisian*, un samedi, vers les six heures du soir ; et je n'oublierai jamais le féerique tableau qui s'offrit alors à mon amour.

C'était un panorama idéal, qui s'étagait et se déployait dans une gradation régulière, depuis la moire lumineuse du fleuve jusqu'à la coupole d'azur du ciel, sur laquelle se dessinaient comme une immense broderie toutes les excroissances de pierre, de cuivre et d'ardoise de notre monumentale cité.

C'était comme un poème de pierre écrit en caractères cunéiformes, et se détachant en relief dans les lueurs roses du soir. C'était une montagne d'édifices de formes variées, d'où s'élançaient des portiques, des frontons, des colonnades, des flèches, des tours, des toitures coniques, des pignons pointus et des dômes, le tout couronné par la vieille forteresse où flottait à cinq cents pieds de hauteur le pavillon britannique.

Notre navire s'avancit lentement sur les eaux profondes de notre port, le plus beau du monde, et traçait son sillage dans des miroitements de feu. Derrière nous, Lévis flamboyait, car à toutes les fenêtres de ses maisons le soleil rouge allumait des incendies. En avant, les quais s'allongeaient, bordés de bateaux à vapeur, de vaisseaux à voiles, de grands magasins et d'usines. Les hautes cheminées rouges, jaunes, noires ou bariolées des navires se mêlaient aux mâts et aux cordages, et au-dessus flottaient dans l'air des drapeaux de toutes couleurs et de toutes formes.

C'était un spectacle inoubliable.

Mais ce n'est pas tout d'être débarqué sur

les quais de Québec. Ce n'est pas une ville comme les autres, où l'on entre de plain pied. Il faut en faire l'ascension ou l'escalade. Il faut que le touriste en fasse pour ainsi dire la conquête en gravissant péniblement ses nombreux étages. Mais, s'il s'arrête à chaque palier et se retourne, il est amplement dédommagé par les points de vue qu'il découvre. Et quand il est arrivé au sommet, il se dit avec un air vainqueur : "Enfin, je l'ai conquise, la ville haute et superbe." Oui, mais il est conquis lui-même.

Je suppose qu'il est arrivé de Montréal, ou de Lévis, ou du bas du fleuve par un bateau, et qu'il veut s'accorder le plaisir de gravir à pied cet entassement de jardins suspendus, de terrasses, d'esplanades, de bastions et de tours qu'il a aperçus du fleuve.

Dès qu'il a quitté le quai, il voit se dresser devant lui un roc inaccessible, taillé à pic, de cent cinquante à deux cents pieds de hauteur, et surmonté d'une muraille et d'un kiosque où médite quelque rêveur solitaire.

Oh ! qu'il voudrait bien être là-haut ! Comme il doit être joli le point de vue qu'on aperçoit, de cette hauteur ! Mais comment y arriver ? Ah ! voilà que le chemin tourne à gauche et monte : c'est la côte de la Montagne. Et le touriste chemine, forcément courbé par la pente du terrain. Il veut voir cependant, et il relève la tête après avoir fait une centaine de pas. Devant lui, une boutique de modeste apparence porte accrochée à son toit une tourelle en vedette, comme un doigt levé qui attire son attention, et qui signifie : regardez ici, et là-haut. Ici, c'est un grand escalier de fer qui s'ouvre comme un vaste entonnoir, et qui descend dans une espèce de rue tubulaire qu'on appelle la rue Champlain.

Là-haut, c'est un coin de la terrasse et les étages supérieurs du château Frontenac. Le touriste fait un premier arrêt, et, après avoir admiré tout ce qui l'entoure, il reprend son ascension en tournant à droite, et longeant une série de maisons bâties les unes au-dessus des autres comme un escalier colossal.

Tiens, voici un jardin suspendu où des gamins crient et s'amuse. Il est en pente, et l'on croirait qu'il va s'ébouler dans la côte. Mais non, il est si solidement assis qu'il sert de contre-fort à un second jardin suspendu. Et le touriste monte toujours. Mais il s'arrête encore, et se demande ce qu'il va faire. Se reposera-t-il au milieu des fouillis de fleurs et des touffes d'arbres de ce jardin ? Continuera-t-il de suivre ce chemin montueux qui tourne et se détourne sans cesse comme une spirale énorme ? Ou bien grimpera-t-il, pour arriver plus vite, ce nouvel escalier de fer qui est à sa gauche ? S'il est jeune, alerte, et pressé, il s'élançera sur les degrés de fonte ; et si, après les avoir gravis, il préfère encore les escaliers, comme chemins en raccourci, il en trouvera deux ou trois autres à gauche qui le conduiront à la terrasse. "Enfin, se dira-t-il, me voici à la cime extrême," et il se pâmera d'admira-

tion en dilatant ses poumons devant le merveilleux spectacle qu'il aura sous les yeux.

Mais non, ce n'est pas encore la cime extrême. De nouveaux degrés à gravir lui ouvriront un nouveau jardin, en arrière du château Frontenac : et enfin un dernier escalier, *the last but not the least*, comptant plus de cent marches, le portera jusqu'à la crête des glacis que la citadelle domine encore. C'est là surtout qu'il sera récompensé de ses peines, et nous lui prédisons qu'il restera debout sans songer à la fatigue, et que les seuls mots qui sortiront de sa bouche, dans son ravissement, seront ceux-ci : "Que c'est beau ! Que c'est beau !"

C'est qu'en effet il aura alors sous les yeux un spectacle unique au monde, merveilleux de magnificence et de beauté.

Choisissez le plus brillant génie parmi les artistes, et demandez-lui un tableau qui contienne tout ce que la nature et la main de l'homme ont jamais fait de plus beau, et tous les efforts de son imagination n'atteindront pas à la réalité de cette gigantesque féerie.

Sous les pieds du touriste, en bas d'un escarpement qui donne le vertige, le Saint-Laurent déploie sa nappe immense, moirée d'ombre et de lumière. L'œil y plonge comme dans un abîme dont il mesure en tremblant la profondeur.

Il y a des années peut-être que ce touriste rêve de voir Québec, et que son imagination surexcitée en admire les beautés fascinatrices. Et maintenant cette merveille est devant lui, et son regard peut l'embrasser presque toute entière. Sera-t-il désillusionné ? Au contraire, il se dit à lui-même : "C'est encore plus beau que je ne l'imaginai."

Il cherche des termes de comparaison, et, s'il a vu Constantinople, ce tableau de Québec ravivera tous ses souvenirs et son enthousiasme. Lévis lui rappellera Scutari, et le Saint-Laurent, le Bosphore. "Je suis à Stamboul, pensera-t-il, sur la pointe du Sé-rail, et cette rivière qu'on appelle Saint-Charles, et le bras nord du Saint-Laurent, c'est la Corne-d'Or.

Sans doute les villages de la côte de Beaupré n'ont pas l'aspect de Galata et de Péra, qui sont de grandes villes, et Lévis n'a pas les proportions de Scutari. Mais le cap de Québec est beaucoup plus élevé et plus pittoresque que la pointe où s'étage Constantinople, et les hauteurs de Lévis font un amphithéâtre plus hardi et plus grandiose que les collines de Scutari.

Sans doute le merveilleux bassin que forment les deux bras du Saint-Laurent et de la rivière Saint-Charles, n'a pas la richesse de lumière et de couleur qui inonde le confluent de la Corne-d'Or et du Bosphore ; et le cadre que lui font l'île d'Orléans, Lévis, Québec et la côte de Beaupré, est terne et sévère, comparé aux villes orientales vêtues de blanc, de pourpre et d'or. Mais il a son genre de beauté propre, qui étonne et qui rend impuissant à le décrire.

Sans doute Constantinople, vue de la Corne-d'Or ou de Péra, avec ses monuments ensoleillés, ses mosquées couronnées de coupoules roses, sa végétation de minarets d'ivoire, ses séraïls et ses kiosques, ses massifs de cyprès et de térébinthes, ses murs crénelés et ses jardins, présente un coup d'œil plus original et plus éblouissant que Québec. Mais cette séduction irrésistible de la capitale ottomane fait place à la désillusion la plus complète dès qu'on pénètre dans la ville, et, après une promenade de quelques heures, le touriste est dégoûté.

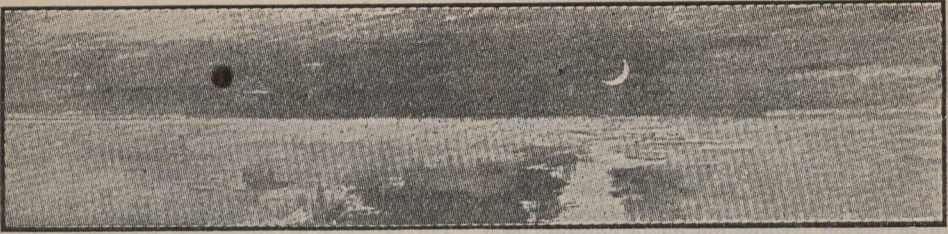
A Québec, c'est tout le contraire. Plus vous le visitez, plus vous le parcourez en tous sens, plus vous en étudiez les détails, plus vous l'admirez. A chaque pas, à chaque coin de rue, vous découvrez des beautés nouvelles,

des aspects inconnus, des imprévus de pittoresque et d'originalité.

Québec n'a pas, comme Constantinople, le désordre d'un campement asiatique ou d'un caravansérail, avec ses fourmilières de peuples sales, et ses baraques disparates qui gâtent les plus beaux points de vue. La capitale de notre province est bâtie pour les siècles, avec symétrie, avec ordre, avec une harmonie qui en fait une synthèse architecturale qui perpétue son histoire et laisse entrevoir ses destinées.

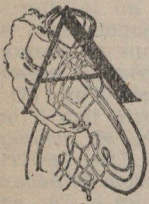
Voilà ce que le touriste se dira en contemplant Québec du haut des glacis. Il aura sous les yeux toute la ville et tout le port et son cadre prodigieux, et toute la campagne environnante jusqu'aux versants boisés des Laurentides, et il confessera qu'il n'a vu nulle part un spectacle plus pittoresque et plus admirable.





# Esquisse d'Histoire du Canada

Par B. SULTE



U début de la *Revue des Deux Frances*, il nous a semblé à propos d'esquisser les grandes lignes de cette histoire déjà longue d'un pays presque aussi vaste que l'Europe et qui s'est appelé durant un siècle et demi la *Nouvelle-France*.

Les Basques et les Rochelais allaient pêcher la morue autour du cap Breton longtemps avant la découverte des Antilles par Christophe Colomb. En 1535, le pilote Jacques Cartier, de Saint-Malo, remonta le fleuve Saint-Laurent jusqu'à Montréal et ouvrit ces contrées au commerce des fourrures. Henri IV fit explorer le fleuve jusqu'à Montréal par de Monts et Samuel Champlain, en 1603, mais la péninsule acadienne (Nouvelle-Ecosse) obtint la préférence pour un établissement de colons, lequel toutefois végéta de 1604 à 1613, année où un corsaire anglais le détruisit.

Champlain érigea un poste de traite à Québec en 1608 sans parvenir à l'augmenter au cours des vingt années suivantes, car n'étant qu'un employé, il ne fut jamais autorisé à faire de la colonisation. Les Montmorency, les Condé étaient les "vice-rois" du Canada, c'est-à-dire qu'ils avaient entre leurs mains le commerce des pelleteries et ne visaient nullement à créer une nouvelle France. Le pauvre "gouverneur" Champlain se vit envahir par les Anglais, en 1629, et pendant quatre ans ceux-ci profitèrent seuls du trafic avec les sauvages. Charles Ier s'étant décidé à rappeler ses gens de Québec, Champlain reparut sur la scène, accompagné cette fois de huit ou dix familles de cultivateurs du Perche qui, sans retard, commencèrent des travaux agricoles. Par malheur les hommes de la traite avaient tous les pouvoirs dans la colonie et n'entendaient pas aider ceux que l'on appelait déjà *les habitants*. Champlain mourut en 1635 laissant ces derniers sans protection. Leur nombre augmenta lentement parce qu'ils se recrutaient d'eux-mêmes dans les familles du Perche, de la

Beauce et de la haute Normandie. En 1640, ils ne comptaient guère plus de deux cents âmes établies autour de Québec et aux Trois-Rivières.

La combinaison imaginée par Richelieu, en 1627, pour peupler le Canada est un exemple du manque de discernement que ce ministre fameux apportait dans la création des compagnies maritimes, qui lui ont valu cependant les éloges de l'histoire. Il accorde aux Cent-Associés tout le Canada en seigneurie à condition qu'ils formeront une colonie capable de se maintenir sans le secours de la France et avec l'entente qu'ils faciliteront les travaux des missionnaires voués à la conversion des indigènes. Comme il n'y eut jamais le moindre contrôle d'exercé sur les Cent-Associés, ceux-ci laissèrent la question agricole dans l'oubli pour ne s'occuper que du commerce des fourrures. Lorsqu'une famille arrivait de France on ne pouvait lui refuser un titre sur la terre qu'elle choisissait car la charte des Cent était très claire là-dessus, mais c'était tout ce que faisait la Compagnie. Les *habitants* fixés sur leurs terres y vivaient parfaitement bien, tandis que la population flottante des *Français* ou gens de la traite, se renouvelait de temps en temps sans être pour la colonie d'aucun avantage. Nous dirons plus: ces traiteurs furent la cause de la guerre des Iroquois; on eut aussi à déplorer la conduite des Cent qui embauchaient les fils des colons pour les envoyer dans les bois à la recherche des pelleteries. De toute manière le régime créé par ces marchands avides nuisit à l'habitant.

Jusque vers 1644, ces commerçants demeuraient en France. Leurs agents ou employés au Canada se coalisèrent pour former une société dite des *Habitants* (une expression qui ne s'applique point aux vrais habitants) et Mazarin leur octroya une bonne partie du privilège de la traite, qu'il enleva aux Cent. Les six ou sept familles désignées dans ce pacte allèrent plus loin: elles se firent accorder l'administration du pays sous la forme d'un Conseil uniquement choisi dans leur groupe.

Ceci eut lieu en 1648, alors que les habitants pouvaient être au nombre de six cents. Ce chiffre comprend une cinquantaine d'Angévins non mariés, établis à Montréal en 1642, sous les auspices d'une association pieuse, mais dont le zèle ne faisait que ralentir; aussi ces gens demandaient-ils instamment aide et protection au reste de la colonie. M. d'Ailleboust, l'un d'eux, se fit nommer gouverneur général en 1648 et, par cela même, plaça Montréal dans la combinaison politique et commerciale des soi-disants habitants.

La guerre des Iroquois était commencée depuis 1640 à peu près, et s'étendait d'année en année. Les tribus des lacs Ontario et Erié, qui fournissaient aux Français des pelleteries en échange d'articles de fabrique européenne, avaient succombé les uns après les autres sous les coups de ces sauvages belliqueux et calculateurs, car ils voulaient s'emparer des pays de fourrures pour trafiquer directement avec les Hollandais, de l'Hudson et les Suédois du New-Jersey. En 1648-50, tout le haut Canada passait sous le joug des Iroquois et la traite des Français se trouvait anéantie de ce côté. Les massacres se rapprochèrent de Montréal, des Trois-Rivières, de Québec. Hiver comme été, les maraudeurs surprenaient nos gens et les assommaient sur place ou les enlevaient pour les torturer et les manger. Sur une population moyenne de mille âmes, de 1640 à 1665, nous avons un martyrologe de quatre cents personnes ainsi enlevées aux *Habitants*. Cette lamentable situation est désignée comme les *temps héroïques* du Canada. Elle se termina par la banqueroute des faux habitants.

Louis XIV apprit en 1661 ce qu'était la prétendue Nouvelle-France. Il retira leur privilège aux Cent (1663) et organisa un Conseil souverain, avec siège à Québec. En 1665, le régiment de Carignan arriva de France, força les Iroquois à se tenir tranquilles, ce qui nous rouvrit le haut Canada et toute la région des grands lacs.

Le roi ayant proclamé la liberté du commerce, La Rochelle en profita et bientôt Dieppe et Rouen ne figurèrent plus qu'au second plan parmi nous. Le Poitou, le Bordelais, les environs de La Rochelle, la Gascogne nous envoyèrent des colons; il en vint encore de la Normandie et du Perche. Ce qui domine chez nous est la race normande et poitevine. Il n'y a pas eu de Bretons au Canada, ni de Méridionaux. L'Est de la France a fourni quelques familles.

Lorsque Louis XIV eut examiné le recensement de 1672, il donna ordre de ne plus s'occuper de l'immigration de la Nouvelle-France. Nous n'étions que six mille âmes! Mettant le comble à son égarement, ce prince rendit le commerce du Canada aux marchands syndiqués sous le nom de Compagnie des Indes. Dès lors, la colonisation fut reléguée à l'arrière-plan. Les hommes firent le

commerce des fourrures. Ils descendirent le Mississipi jusqu'au golfe du Mexique et parcoururent l'ouest, le nord-ouest, le grand nord à la recherche des précieuses dépouilles du castor, de la martre, du bison, etc. Le recensement de 1681 dénonce, dans toute la colonie, neuf mille sept cents âmes, dont 800 couraient les bois. Les terres en culture comptaient de vingt à trente arpents, quelquefois plus. On ne faisait plus que le commerce des pelleteries. Il ne venait plus personne de France. Les neuf mille sept cents individus de 1681 sont la souche de plus de deux millions de Canadiens-Français qui vivent actuellement.

Les intérêts de la traite ont fait surgir des personnes remarquables qui ont laissé leurs noms dans l'histoire: Nicolet, Chouard, Radisson, Perrot, La Salle, Jonty, Duluth, La Vérandrie, etc.; mais la colonie a payé bien cher ces conquêtes de fourrures qui lui ont fait sacrifier le travail plus productif de la colonisation.

La tenure seigneuriale, instituée par Richelieu et maintenue par Louis XIV, consistait simplement à faire du seigneur une sorte d'agent de colonisation. On lui donnait un fief de quatre lieues en forêt. Aucun de ces seigneurs n'avait assez de fortune pour défricher ces terres, aussi ont-ils toujours vécu dans nos petites villes, où ils faisaient un commerce quelconque lorsqu'ils n'étaient pas fonctionnaires du Gouvernement.

L'habitant choisissait le lopin de terre qui lui convenait, et, pour prix d'achat, payait au seigneur une redevance annuelle de quinze ou vingt francs, la plupart du temps en nature. Le seigneur n'avait plus de droit de propriété sur cette ferme. S'il eût possédé des ressources financières, son plan eût été de faire venir des colons de France et de peupler sa seigneurie rapidement, de façon à s'assurer un revenu respectable, outre le produit de ses propres cultures; mais tous étaient pauvres et les seigneuries se sont peuplées peu à peu, à mesure que la population se développait. Vers la fin du régime français, la plupart des seigneuries appartenaient à des habitants qui les avaient acquises des seigneurs nécessiteux.

La règle française était de ne employer les Canadiens ou habitants qu'en qualité d'hommes de peine ou de gens de métier. Les fonctionnaires étaient, par conséquent, tous *Français de France* et très mal payés. Durant leur séjour dans la colonie, ils s'ingéniaient à faire certains commerces, illicites ou non, pour augmenter leurs émoluments. Le gouverneur général, les gouverneurs particuliers, l'intendant, ses commis, tous commerçaient, chacun avait ses amis, ses partisans, ses associés secrets. La colonie proprement dite se fondait à l'ombre, par occasion fortuite, sans recevoir le moindre encouragement.

Après 1672, il n'y eut point de troupes,



mais seulement une milice sur pied de paix. Dans les postes de traite on entretenait quelques vieux soldats que le Ministère de la Marine prenait à sa charge, mais qui n'avaient jamais navigué.

Le gouverneur de La Barre faisait le commerce des grands lacs sous le couvert d'un marchand de Québec nommé La Chesnaye. Les Iroquois ayant pillé les canots de cette Société, La Barre déclara la guerre aux cinq tribus et appela la milice à son secours. Voilà comment la population paisible de nos campagnes fut transformée en bandes d'aventuriers qui se plurent au métier des armes, de 1684 jusqu'à 1713. Les fermes, laissées à l'abandon, s'appauvrirent, tandis que nos cultivateurs ravageaient la contrée des grands lacs, la Nouvelle-Angleterre, l'île de Terre-Neuve, la baie d'Hudson. Toutes ces guerres, enchaînées à la suite les unes des autres pendant trente ans, eurent pour seul et unique motif la traite des pelletteries. Les habitants, privés du droit de faire cette traite à leur compte, furent obligés de se battre, de tout sacrifier pour le bénéfice des marchands.

L'accalmie de 1713 à 1742 fut assez favorable à l'agriculture sans néanmoins développer l'industrie. La pensée dominante des gouvernants était la traite des fourrures. Sous le régime français cette situation n'a pas varié; aussi peut-on affirmer que Louis XIV, en forçant les habitants à recevoir sa monnaie de papier en échange de leurs denrées, puis en refusant ensuite de le racheter pour de l'or, de l'argent ou du cuivre, prenait ce moyen détourné pour lever des contributions en faveur du commerce des fourrures. *Ce sont les castors du Canada qui ont bâti le palais de Versailles.*

La guerre de 1742 à 1760 acheva de ruiner les commerçants de fourrures et réduisit l'habitant à la plus lamentable situation. Louis XV renia aussi sa monnaie de papier: il y en avait pour plus de cinquante millions.

Le traité de 1763 céda la colonie à l'Angleterre. Aussitôt le commerce devint libre et les paiements se firent en espèces. Il ne restait sur les bords du Saint-Laurent que les seuls habitants fixés sur leurs terres au nombre de soixante mille âmes. Il s'écoula de longues années avant que l'on vît arriver des colons anglais. Quant aux Irlandais, ils ne s'établirent parmi nous que vers 1830. Dès 1765 quelques Ecossais se livrèrent à l'industrie de la construction des vaisseaux et, en peu d'années, cette race d'hommes en-

treprenants ont transformé le Bas-Canada. Une longue période de prospérité s'ensuivit et l'on peut dire qu'elle n'a subi aucun temps d'arrêt depuis cent trente ans.

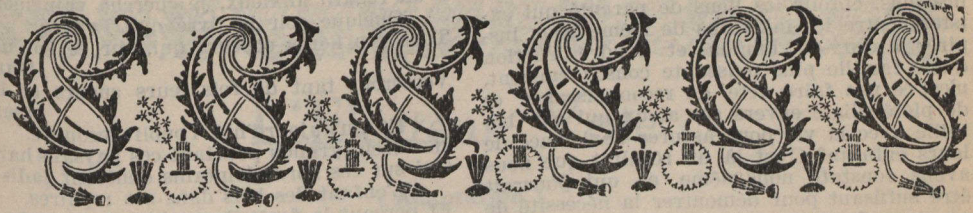
Nous avons eu trois guerres sous le régime anglais: celle de Pontiac, en 1764-66, où nos milices se distinguèrent sous le drapeau anglais; celle de la Révolution américaine, 1775-83, durant laquelle le Canada fut préservé de l'invasion par les milices canadiennes-françaises; et celle de 1812-15, où la même chose se répéta.

La langue française, les lois françaises restaient en vigueur. Le mode de gouvernement varia par deux fois. Sous le régime de l'Acte de Québec, 1774-1790, le gouverneur s'entourait d'un conseil; sous celui de 1791, nous eûmes de plus un échambre élective. Cette dernière année, on donna une semblable administration au peuple du Haut-Canada, composé de gens venus récemment des Etats-Unis. La Nouvelle-Ecosse, le Nouveau-Brunswick avaient déjà leurs formes de gouvernement. Il fut question de réunir ces quatre provinces en les confédérant (comme aujourd'hui), mais le projet ne fut pas réalisé.

Après la guerre de 1712-15, la prospérité du Canada, en général, fut remarquable. Le commerce de bois, la construction des navires, la culture des céréales, la pêche maritime et vingt autres industries se développèrent avec rapidité. Lorsqu'on remit au jour le plan d'une confédération, vers 1860, nos provinces avaient fait du chemin et se trouvaient prêtes pour l'union. En même temps se construisaient nos immenses voies ferrées et notre marine marchande s'élevait au cinquième ou sixième rang parmi les puissances. Aussitôt confédérés, en 1867, on parla de pousser le ruban de fer jusqu'à la côte du Pacifique et d'annexer en route tous ces territoires, ce qui eut lieu en effet au bout de quelques années. L'autonomie des provinces paraît être la grande cause du succès de cette confédération.

L'élément français possède à peu près toute la province de Québec, grande comme la France. Il n'y a pas de pays où la liberté soit mieux entendue. Les Canadiens-Français empruntent aux Ecossais et aux Anglais plusieurs pratiques commerciales, politiques et autres, dont ils se trouvent très bien. Je pense qu'il serait difficile de faire comprendre cet état de choses aux étrangers—le cas étant tout à fait nouveau dans l'Histoire; aussi n'irai-je pas plus loin pour le moment.





# Généalogie Canadienne

Par E. - Z. MASSICOTTE



A généalogie, c'est à la fois de l'histoire et de la littérature : double raison pour que cela ne paye pas d'en faire dans notre pays. Et cependant, en l'espace d'un tiers de siècle, une vingtaine d'auteurs canadiens ont produit plus de cinquante ouvrages où les historiens de demain devront forcément aller puiser, car ce sont des sources fécondes en renseignements menus et

partant difficiles à grouper.

M. l'abbé Daniel, P. S. S., ouvre la liste, en 1867, avec son histoire des familles nobles ou importantes de la Nouvelle-France; viennent ensuite: Mgr Tanguay, dont l'ouvrage colossal et unique au monde, dit-on, place son auteur au premier rang parmi nos annalistes, encore que son *Dictionnaire* n'embrasse que deux ou trois générations de chaque famille; M. F. L. Desaulniers avec une œuvre considérable qui le place immédiatement après Mgr Tanguay; M. Pierre-Georges Roy qui poursuit les traces de M. l'abbé Daniel et le complète heureusement; Mgr H. Têtu; MM. les abbés C. Trudelle, L.-M. Archambault, J.-I. Courtemanche, A.-G. Lyonnais et D. Gosselin; les honorables Girouard et Gill; MM. L.-H. Filteau, Edmond J. Roy, Dufresne, etc.

Tout considéré, ce résultat est étonnant, parce que la plupart de ces auteurs sont des écrivains amateurs qui n'ont pu travailler que durant leurs loisirs et qui ont dû publier leurs recherches à leurs frais, cela va sans dire, car notre public, qui n'encourage pas la littérature même légère, ne prodigue pas ses faveurs... pécuniaires aux généalogistes, loin de là. Que voit-il donc dans une généalogie? un tableau aride, une vanité tout au plus. D'après lui, il faudrait croire que c'est pour la gloriole seule que ces patients chercheurs compulsent des actes vieillis et feuilletent des registres poussiéreux! Ce jugement est souverainement injuste et il faut le

redresser au plus tôt si on ne veut pas le laisser s'accréditer trop profondément dans l'esprit des gens.

Les généalogistes sont, avant tout, des curieux et des laborieux qui se dévouent volontairement à accomplir une tâche ingrate, parce qu'ils veulent employer leurs loisirs utilement et qu'ils éprouvent une grande satisfaction à exhumer, à classer, à coordonner des noms et des dates qui sont autant de réponses à autant de problèmes sur notre passé.

Ecoutez ce que dit l'un d'eux: "Rien de passionnant comme l'étude des registres de nos paroisses. De prime abord, ces entrées d'une constante monotonie, ces actes nombreux de baptêmes, de mariages, de sépultures, tout cela semble prosaïque et environné de mystères. Cependant, pour le chercheur tenace, persévérant, la lumière ne tarde pas à luire... Cette singulière expérience vaut la peine d'être tentée. Les obstacles rencontrés sur la route deviennent alors un puissant aiguillon qui fait naître le désir de nouvelles recherches. Plus on éprouve d'ennui à trouver un renseignement plus vive est la joie, le contentement réel, l'obstacle une fois surmonté. Quelle douce jouissance ressentie à vaincre une difficulté!" (1)

Mais cette satisfaction ne peut être le seul but du généalogiste. L'illustre apôtre des "Livres de famille", M. Charles de Ribbe, va nous le dire: "Chacun, si modeste qu'il soit, lorsqu'il est issu de gens de bien, devrait avoir sa généalogie; chacun doit y prendre intérêt et la transmettre à ses successeurs. La religion et la nature créent aux descendants l'obligation de garder un culte pour la mémoire de leurs ascendants, pour ceux dont ils s'honorent de porter le nom, dont ils continuent la race et auxquels ils tiennent comme les fruits aux branches, comme les branches aux racines." (2)

(1) F. L. Desaulniers, *Recherches généalogiques*, p. 7.

(2) Ls.-Alex. Brunet, *la Famille et ses traditions*, p. 35.

Remonter de la souche commune aux ramifications, établir les liens de parenté qui existent entre les individus de même nom, inspirer à ceux-ci l'union et rendre l'action d'une famille plus puissante conséquemment, n'est-ce pas faire acte de reconnaissance et de piété filiale envers ses aïeux qui ont bataillé avec la vie pour assurer l'existence de leurs enfants? C'est là un résultat que nous avons constaté nous-même et qui pourrait être suffisant pour démontrer la nécessité de ce genre de travaux.

Il est cependant, à notre avis, un troisième but qui prime les deux autres parce qu'il est plus général.

"Les généalogistes sont les fantassins de l'histoire," a écrit quelqu'un, et la science tire profit, à un moment donné, de leurs études patientes.

On ne se rend pas compte, généralement, de l'importance de la généalogie. Bien des gens n'admettent qu'elle devient l'auxiliaire de l'histoire que lorsqu'elle a pour objet d'établir l'origine et la filiation des familles dont quelques-uns des membres ont joué un rôle plus ou moins considérable sur la scène de leur pays. Tous sentent bien, là, que la généalogie complète l'histoire, qui n'embrasse que les faits généraux de la nation; mais la grande histoire n'est pas la seule utile, ni la seule intéressante pour ceux qui veulent évoquer le passé, qui aiment à pénétrer dans la vie intime d'un peuple, à surprendre son développement, son expansion. Ces détails sont réservés à la petite histoire, celle des paroisses et des comtés, et alors s'impose la généalogie des familles qui, pour n'avoir pas d'actions d'éclat à leur crédit, n'en ont pas moins contribué au progrès de la race dont elles sont la base et l'un des éléments essentiels.

Il en est de la généalogie comme de la botanique: c'est dans l'étude des humbles plantes des prés et des bois, plutôt que dans celle des orgueilleuses fleurs cultivées des jardins, qu'il faut chercher les admirables lois qui régissent le règne végétal.

Notre grande histoire étant maintenant définitivement écrite, un instinct secret, et le même partout, pousse les amateurs de choses historiques à glaner les faits oubliés ou dédaignés, à faire l'histoire des paroisses, la véritable histoire populaire, celle qui nous parlera de ces humbles pionniers dont le poète a pu dire avec émotion:

D'un regard anxieux, je cherche vainement,  
Quelque soit le livre que j'ouvre,  
Tous ces héros obscurs qui, sur ce sol nais-  
[sant,  
Versèrent tant de fois leurs sueurs et leur  
[sang

Et qu'aujourd'hui l'oubli recouvre.  
Ils furent grands pourtant ces paysans hardis  
Qui sur ces bords lointains défèrent jadis  
L'enfant des bois dans ses repaires,  
Et perçant la forêt l'arquebuse à la main,  
Au progrès à venir ouvrirent le chemin...

Et ces hommes furent nos pères. (1)

Nos ancêtres ont été des colonisateurs. ils ont été mêlés à la fondation ou à l'existence des île et une paroisses de la Nouvelle-France; il s'ensuit donc que pour bien écrire l'histoire de ces localités, pour savoir qui les ont fondées, qui les ont habitées tour à tour, pour avoir enfin un tableau du mouvement de la population qui sera plein d'intérêt, il faudra recourir aux histoires des familles.

Malheureusement, il n'en a pas été ainsi, ce qui fait que plusieurs de ces annales sont à refaire ou du moins à compléter. Les généalogistes manquaient et les historiens ne sont pas toujours doublés d'un généalogiste.


La race canadienne-française ayant des avantages exceptionnels pour cultiver la science de la généalogie, puisqu'elle seule dans l'Amérique Septentrionale possède ses registres de l'état civil depuis l'origine de la colonie, il est de son devoir de mettre en œuvre ces archives précieuses.

Aux États-Unis et dans les provinces sœurs du Dominion, les Anglo-Saxons cultivent la généalogie avec passion. Ils comptent quantité de volumes et de revues ne traitant que de cette science et nous croyons même que, proportion gardée, ils ont produit beaucoup plus que nous. Ils apportent à cette tâche leur ténacité caractéristique et ils ne reculent devant aucun frais.

Mais nous ne devons pas désespérer, ni blâmer les nôtres. La production des ouvrages généalogiques va croissant et les trois quarts de ces travaux ont paru dans la dernière décade. Ceci est de bon augure; il nous permet d'affirmer que l'élan est donné et que bientôt, nous aurons reconquis le rang auquel nous avons droit dans ce champ de l'activité. Ici encore le Canadien-Français saura suppléer aux désavantages de la fortune et fera bonne figure quand même.

(1) Louis Fréchette.





# L'Electeur Vote

( Adaptation )

Or donc, nous voilà jusqu'au cou  
Dans la marmite électorale ;  
Depuis un mois, chacun est fou,  
Chacun crie, intrigue, cabale.  
Mais pour celui qui lui plaira  
— Sauce blanche ou bien ravigote —

L'Electeur vote, vote, vote...  
L'Electeur vote, votera.

Formant des rêves imprudents,  
Colportant la même harangue,  
Les candidats sont sur les dents,  
Tirent le pied, tirent la langue.  
Tranquille comme un angora  
Qui sur son coussin se pelote,

L'Electeur vote, vote, vote  
L'Electeur vote, votera.

Oh ! que de discours prononcés  
Pleins de flamme et pleins d'espérance !  
Oh ! que de flots d'encre versés  
En notre Nouvelle France !  
C'est à qui se proclamera  
Unique et seul vrai patriote...

L'Electeur vote, vote, vote  
L'Electeur vote, votera.

Quel déluge de comités,  
Que de prospectus, que de listes !  
Que de vocables inventés  
Tantôt en *aux*, tantôt en *istes* !  
M'est avis qu'on en comptera  
Au moins cent, si l'on en prend note...

L'Electeur vote, vote, vote  
L'Electeur vote, votera.

Les cabaleurs électoraux  
N'ont pas une besogne mince :  
Ainsi que des facteurs postaux,  
Ils vont, parcourant la province.  
Chemin faisant, on usera  
Plus d'un discours, plus d'une botte...

L'Electeur vote, vote, vote  
L'Electeur vote, votera.

Québec est sens dessus dessous  
Depuis un mois... c'est une course...  
Quelque part, on recut des coups  
Qui n'étaient pas des coups... de Bourse  
Plus d'un visage gardera  
Le souvenir d'une calotte...

L'Electeur vote, vote, vote  
L'Electeur vote, votera.

Dans les réunions, dit-on,  
Parfois on ne s'entend guère  
Et l'on haussait encore le ton  
Du langage parlementaire.  
Plus d'un orateur s'égara  
Bien loin des règles d'Aristote...

L'Electeur vote, vote, vote  
L'Electeur vote, votera.

O bulletins, chers bulletins,  
Sans pression comme sans piège,  
Tombez, à l'heure des scrutins,  
Tombez, tombez comme la neige !  
Sur vous, le bureau veillera  
De peur qu'on ne vous escamote...

L'Electeur vote, vote, vote,  
L'Electeur vote, votera.

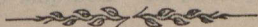
O Candidats sortis vainqueurs  
De l'Urne aux profondeurs discrètes,  
Laissez gaiement battre vos cœurs,  
Futurs Cicérons que vous êtes !  
Réjouissez-vous, criez hurra !  
Puisque telle est votre marotte...

L'Electeur vote, vote, vote,  
L'Electeur vote, votera.

Et vous autres qui, affreux choc,  
Roulez vaincus dans la poussière,  
Soyez fermes comme le roc  
Et riez de bonne manière !  
Dites-vous que rien ne vaudra  
Le repos où l'on se dorlote...

L'Electeur vote, vote, vote,  
L'Electeur vote, votera.

Dites-vous aussi, mes amis,  
Que, dans ce pays de suffrage,  
L'espoir reste toujours permis...  
L'opinion est si volage !  
Rêvez que votre tour viendra  
un beau jour... et qu'alors, par flotte,  
Pour tous l'Electeur vote, vote, vota...  
L'Electeur vote... et votera !





Légende Indienne

# Pourquoi Nous Avons Des Moustiques

Par HENRI FAUQUEZ



Un homme qui se croyait sage, dit la légende, et qui pensait avoir à se plaindre cruellement des autres hommes, résolut de cesser tout commerce avec eux.

“Adieu aux humains, dit-il un jour. En les fuyant, je fuirai tous les maux. Le bonheur n'est qu'au désert.” Sur le seuil de sa porte, au moment où il s'apprêtait à la franchir, il trouva son chien couché en travers. Le fidèle animal, comme s'il lisait dans la pensée de son maître, le regarda d'un air suppliant, et secoua la queue à plusieurs reprises. C'était ainsi qu'il s'exprimait, chaque fois qu'il souhaitait être emmené à la promenade.

“Non, non, dit le *sage*, pas même toi; en vivant avec les hommes, tu as contracté la plupart de leurs défauts.”

Et il repoussa brusquement le chien qui, le regardant s'éloigner, lui envoya pour adieu un gémissement douloureux. Longtemps il marcha à l'aventure, cherchant les sentiers perdus et les routes détournées; enfin il arriva dans un riant vallon, fermé de tous côtés par de hautes montagnes qu'ombrageaient des bois épais. Un silence profond y régnait. Jamais le pied de l'homme n'avait troublé cette nature vierge.

“Voilà la retraite qu'il me faut, se dit le *sage*; j'y planterai ma tente et j'y vivrai en paix, prêtant l'oreille aux concerts des oiseaux et contemplant dans une quiétude bienheureuse les étoiles du ciel.”

Mais chose étrange, bien qu'on fût à la saison d'été et à l'heure matinale où s'éveillent les nids, pas une chanson ne sortait des haies en fleur ou de la forêt profonde.

A midi, même silence; pas même de mouches se réchauffant au soleil dans leur danse tournoyante, pas d'abeilles qui bourdonnent, pas de cigale faisant résonner au loin son infatigable crécelle. Les eaux du lac elles-mêmes, d'un bleu si transparent, ne

laissaient pas apercevoir le plus petit poisson dans leur limpide profondeur. Quant à la forêt, jamais daim, cerf ou chevreuil semblait n'avoir animé ces retraites impénétrables.

“Tant mieux, se dit le *sage*, ni hommes, ni animaux, partant point d'ennemis. On peut vivre sans miel, sans poisson ni gibier.”

Et pourtant il poussa un léger soupir en songeant à la population laborieuse de ses ruches, aux pigeons qui venaient chercher le grain jusque dans le creux de sa main, et surtout au petit ruisseau tortueux qui babilait derrière sa maison, et où venaient s'ébattre les truites.

En revanche, le règne végétal produisait sans culture et sans effort ses plus abondantes merveilles. Les arbres succombaient sous le poids de fruits rares et savoureux; l'ananas parfumé, la datte, cette manne du désert; la banane succulente se voyaient à côté de la pêche d'Arménie, de la figue d'Alley et de raisins désignés de la terre de Chanaan. Vendanges et moisson, moins les rudes travaux qui les préparent, telle devait être la vie agricole dans ce paradis terrestre.

Quant aux fleurs qui fleurissent là, sans autre jardinage que la rosée céleste et les bienfaisants rayons du soleil, comment les dépeindre? L'aile du colibri, le fond nacré de la coquille, l'azur du ciel en ses plus beaux jours, n'ont pas de nuances plus variées, plus riches, plus délicates.

“Il ne manquerait vraiment qu'un papillon voltigeant de ci et de là, pour faire un enchantement de ces fleurs incomparables,” dit l'homme *sage*.

Et il se promenait en maître et seigneur au milieu de son petit royaume, respirant à pleins poumons le parfum des roses et des orangers, sans autre souci que la peine de s'abandonner à ses rêves.

Il vivait donc ainsi, admirant, remerciant Dieu, et se félicitant dans son orgueil d'avoir eu la sagesse de découvrir la solitude absolue et la vie heureuse et libre par excellence.

Pourquoi donc cependant cet air inquiet, agité, qui se voyait parfois sur son visage? Pourquoi cette oreille tendue, ce regard fixé

au loin, comme s'il attendait à voir apparaître quelqu'un ou quelque chose à l'horizon? —Non, ce n'est pas un oiseau qui passe; c'est un nuage léger qui vient faire ombre sur le petit lac aux eaux de cristal; ce n'est pas le bourdonnement d'un insecte, c'est le bruissement imperceptible des feuilles agitées par la brise, ou le murmure léger d'une petite cascade qui tombe goutte à goutte sur l'herbe fleurie.

Un jour l'homme *sage* soupira profondément! Cette riante vallée, inaccessible aux hommes, elle laisse donc passer l'ennui? Faudra-t-il avouer qu'il s'est trompé, retourner sur ses pas et reprendre le chemin des demeures humaines?

Ah! s'il avait seulement son bon chien pour lui tenir compagnie! Moins que cela! une créature animée, quelle qu'elle fût! Sur le bord du lac, un martin-pêcheur solitaire, au centre des eaux de cristal, une truite à la peau mouchetée, se soulevant de temps à autre pour attraper des mouches; dans le ciel bleu inexorable une bande de pluviers ou quelques oiseaux sauvages volant vers le Nord. "Oui; tout lui serait bon! Les mouches elles-mêmes..."

A peine a-t-il formulé ce vœu discret, qu'il entend bourdonner dans ses oreilles. O bonheur! c'est la vie qui s'éveille enfin! Bénis

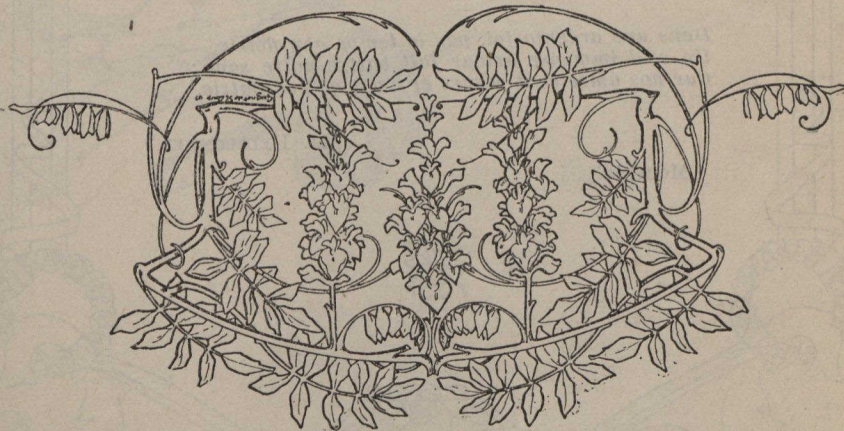
soyez-vous, pense-t-il, insectes ailés qui venez partager ma solitude!

Le soir, l'homme sage demandait grâce. Ces mouches qu'il avait appelées, souhaitées, attendues, c'étaient des moustiques, de cruels insectes qui piquaient sa peau et buvaient son sang.

Et pourtant, qui le croirait? Bientôt ces piqûres mêmes, tout insupportables qu'elles fussent, lui devinrent une distraction. Il n'avait plus d'amis, plus de liens d'aucune sorte. Il s'accommoda presque de se sentir tout au moins des ennemis. Désormais, il n'était plus seul; puisqu'il avait à se défendre, puisqu'il souffrait, il revivait donc en société; le pire des maux, celui de la solitude, n'existait plus pour lui.

"O créateur des hommes! s'écrie-t-il en tombant à genoux; ô Providence divine! merci de cette sage leçon donnée à la plus indigne de tes créatures. Je retourne parmi mes semblables, en bénissant ton saint nom et en maudissant mon orgueil qui voulait se débarrasser des sages liens par lesquels tu nous as unis."

Depuis ce temps, assure la légende indienne, le moustique, la mouche noire et le brûlot sont restés sur notre terre pour nous apprendre que le vieux mot: *Vae soli*, malheur au solitaire, est d'une éternelle vérité.



Le Canada

à

La France

( Sonnet primé )

*Dans le sentier des ans, nous pouvons revenir,  
Côte à côte et bercés par la gloire qui trace  
Les exploits valeureux de cette noble race,  
Qu'un océan sépare et ne peut désunir.*

*De notre terre, ô France! où vit ton souvenir,  
Plus aimé chaque jour, plus profond dans sa trace,  
Nous écoutons, émus, le flot... Ce flot embrasse,  
Dans un même baiser, nos rives, sans finir.*

*Tout nous parle d'antan!... Et l'étable sauvage,  
Emblème de tes fils, sur ce lointain rivage,  
Pour Toi module encore un hymne caressant.*

*Dans une ardente foi, par le temps non flétrie,  
Un seul immense amour fait battre notre sang;  
Car nos âmes sont soeurs et n'ont qu'une patrie.*

M. HELBRONNER.

Montréal.





—Vous vous rendez pas à Québec tout de suite?  
—Non, rien que demain. Je ne suis pas sûr d'y trouver  
pour cette nuit le confort que j'ai ici.





## *Le Dernier Huron*

*“Triomphe, Destinée! Enfin, ton heure arrivè,  
O peuple, tu ne seras plus;  
Il n'errera de toi, bientôt, sur cette rive  
Que des mânes inconnus.  
En vain, le soir, du haut de la montagne  
J'appelle un nom, tout est silencieux.  
O guerriers, levez-vous! couvrez cette campagne  
Ombres de mes aïeux!”*

*Mais la voix du Huron se perdait dans l'espace  
Et ne réveillait plus d'échos,  
Quand, soudain, il entend comme une ombre qui passe,  
Et sous lui frémir des os.  
Le sang indien s'embrase en sa poitrine;  
Ce bruit qui passe a fait vibrer son coeur;  
Perfide illusion! au pied de la colline,  
C'est l'acier du faucheur.*

“Encor lui, toujours lui, serf au regard funeste,  
Qui me poursuit en triomphant.  
Il convoite déjà du chêne qui me reste  
L'ombrage rafraichissant.  
Homme servile! il rampe sur la terre;  
Sa lâche main, profanant des tombeaux,  
Pour un salaire impur va troubler la poussière  
Du sage et du héros.

“Il triomphe, et, semblable à son troupeau timide,  
Il redoutait l'oeil du Huron,  
Et, lorsqu'il entendait le bruit d'un pas rapide  
Descendant vers le vallon,  
L'effroi soudain disparaît de son âme;  
Il croyait voir la mort devant ses yeux.  
Pourquoi dès leur enfance et le glaive et la flamme  
N'ont-ils passé sur eux.”

Ainsi Zodoïska, par des paroles vaines,  
Exhalait un jour sa douleur.  
Folle imprécation jetée au vent des plaines,  
Sans épuiser son malheur.  
Là, sur la terre, à bas gisent ses armes,  
Charme rompu qu'aux pieds broya le Temps.  
Lui-même a détourné ses yeux remplis de larmes  
De ces fers impuissants.

Il cache dans ses mains sa tête qui s'incline,  
Le coeur de tristesse oppressé.  
Dernier souffle d'un peuple, orgueilleuse ruine  
Sur l'abîme du passé.  
Comme le chêne isolé dans la plaine,  
D'une forêt noble et dernier débris,  
Il ne reste que lui sur l'antique domaine  
Par ses pères conquis.

Il est là, seul, debout au sommet des montagnes,  
Loin des flots du Saint-Laurent;  
Son oeil avide plonge au loin dans les campagnes  
Où s'élève le toit blanc.  
Plus de forêts, plus d'ombres solitaires;  
Le sol est nu, les airs sont sans oiseaux;  
Au lieu de fiers guerriers, des tribus mercenaires  
Profanent ces coteaux.

Ah! que sont devenus, ô peuple! et ta puissance  
Et tes guerriers si redoutés!  
Le plus fameux du nord, jadis, par ta vaillance,  
Le plus grand par tes cités?  
Ces monts couverts partout de tentes blanches  
Retentissaient des exploits de tes preux,  
Dont l'oeil étincelant reflétait sous les branches  
L'éclair brillant des cieux.

Libres comme l'oiseau qui planait sur leurs têtes,  
Rien ne pouvait gêner leurs pas.  
Leurs jours étaient remplis et de joies et de fêtes,  
De chasse et de combats.  
Et, dédaignant des entraves factices,  
Suivant leur gré leurs demeures changeaient.  
Ils trouvaient en tous lieux des ombrages propices,  
Des ruisseaux qui coulaient.

Au milieu des tournois sur les ondes limpides  
Et des cris tumultueux,  
Comme des cygnes blancs dans leurs courses rapides,  
Leurs esquifs capricieux,  
Joyeux voguaient sur le flot qui murmure  
En écumant sous les coups d'avirons.  
Ah! fleuve Saint-Laurent, que ton onde était pure  
Sous la nef des Hurons!

Tantôt ils poursuivaient de leurs flèches sifflantes  
La renne qui pleure en mourant;  
Et tantôt sous les coups de leurs haches sanglantes  
L'ours tombait en mugissant.  
Et, fiers chasseurs, ils chantaient leur victoire  
Par des refrains qu'inspira la valeur.  
Ah! pourquoi rappeler aujourd'hui la mémoire  
De ces jours de grandeur?

"Hélas! puis-je, joyeux, en l'air brandir la lance  
Et chanter aussi mes exploits?  
Ai-je bravé comme eux, au jour de la vaillance,  
La hache des Iroquois?  
Non, je n'ai point, sentinelle furtive,  
Près de leur camp surpris des ennemis,  
Et je n'ai pas vengé la dépouille plaintive  
De parents et d'amis.

"Tous ces peaux, descendus dans la tombe éternelle,  
Dorment couchés sous ces guérets;  
De leur pays chéri la grandeur solennelle  
Tombait avec les forêts,  
Leur nom, leurs jeux, leurs fêtes, leur histoire  
Sont avec eux enfouis pour toujours,  
Et je suis resté seul pour dire leur mémoire  
Aux peuples de nos jours!

"Orgueilleux aujourd'hui qu'ils ont mon héritage,  
Ces peuples font rouler leurs chars  
Où jadis s'assemblait sous le sacré feuillage,  
Le conseil de nos vieillards.  
Au sein du bruit leurs somptueux cortèges  
Avec fracas vont profaner ces lieux!  
Et les bruyants éclats des rires sacrilèges  
Y montent jusqu'aux cieux.

"Mais il viendra pour eux le jour de la vengeance,  
Et l'on brisera leurs tombeaux.  
Des peuples inconnus, comme un torrent immense,  
Ravageront leurs coteaux.  
Sur les débris de leurs cités pompeuses  
Le pâtre assis alors ne saura pas  
Dans ce vaste désert quelles cendres fameuses  
Jaillissent sous ses pas.

"Qui sait? peut-être alors renaîtront sur ces rives  
Et les Indiens et leurs forêts;  
En reprenant leurs corps, leurs ombres fugitives  
Couvriront tous ces guérets;  
Et, se levant comme après un long rêve,  
Ils reverront partout les mêmes lieux,  
Les sapins descendant jusqu'aux flots sur la grève,  
En haut les mêmes cieux."

**F. X. Garneau.**



**FLEUR DES BOIS**

Par Philippe Hebert

( Les Canadiens au Salon parisien de 1889 )



*Après trois siècles*

## La Fin d'une Race

Par MISTIGRIS

UN SOIR, au Parc Sohmer, je vis le grand humoriste parisien, Alphonse Allais, en train de faire au regretté Raymond Préfontaine et autres une démonstration qui devait lui tenir fortement au cœur, car, contre son habitude, il parlait haut et gesticulait beaucoup. Pour m'initier à la conversation, il me dit à pic: "Aujourd'hui, mon cher, j'ai passé trois heures chez quelques-unes des victimes du plus grand vol qui ait été commis depuis que l'Histoire s'écrit." Je crus qu'Allais se livrait à une de ses charges coutumières. Mais non, il venait de visiter le village de Caughnawaga et il était à soutenir, avec un brio endiablé et un grand accent de conviction, la thèse du crime que constituent la découverte de l'Amérique, la prise en possession des pays qui appartenaient aux aborigènes, la destruction systématique ou indirecte de ces derniers, l'introduction d'une civilisation supérieure qui n'est telle qu'aux yeux de ceux qui la pratiquent. Et Allais eut ce suprême argument: "Tout est relatif. Ce qui vous paraît bon paraîtra mauvais à un autre, et tous deux vous croirez avoir raison. Or, qu'auraient dit les blancs

si l'inverse était arrivé? si les sauvages de l'Amérique étaient descendus sur le continent européen et, le jugeant mal civilisé, s'en étaient emparé, plantant leur tomahawk en signe de conquête, guerroyant avec des armes supérieures, encourageant les lâchetés et les trahisons, détruisant les peuples européens par tous les moyens directs ou détournés?"

Tout le monde trouva Allais ingénieux et subtil, mais personne ne sut que répondre. Et comme ici tout finit par une "tourné", chacun alla prendre un peu de cette eau-de-feu qui fut une des grandes armes de la Civilisation parmi les Peaux-Rouges.

\* \* \*

"La conquête du sol par l'homme blanc, dit Sulte dans son *Histoire des Canadiens-Français*, fut le signal de la destruction des sauvages. Ces races, incapables de se plier à l'agriculture et de comprendre notre civilisation, se mirent à reculer à mesure que nous envahissions la contrée. L'un après l'autre, les territoires de chasse, entamés par les laboureurs, devinrent des champs fertiles où se groupa toute une population étrangère de

croissance, de langues, de mœurs et de coutumes. Il faut peu d'espace à l'Européen pour se loger et se procurer la substance. Le sauvage, au contraire, demande pour chacune de ses familles autant de terre que nous en embrassons dans quatre ou cinq paroisses réunies. Avancé comme une armée invincible, la race blanche a pénétré partout et nos premiers rangs n'ont eu qu'à se montrer, la hache à la main, sur la lisière de la forêt pour s'assurer la possession de ces vastes domaines. Ce qui reste aujourd'hui des Hurons et des Algonquins ignore presque autant qu'autrefois le maniement de la charrue."

\* \* \*

L'Américain résu m a i t toute sa pensée sur le sauvage par ses mots: "*The best Indian is a dead Indian.*" Les opinions des Français venus au Canada pour s'y implanter, à la suite de Champlain, peuvent se condenser en cette parodie du célèbre distique:

Notre sauvage est très mé-  
[chant,  
Quand on l'attaque il se  
[défend.

Je me demande qui, du sauvage et de l'homme civilisé, s'est montré le plus cruel si l'on tient compte des mœurs respectives de chacun, du fait que le premier défendait son bien, qu'il n'avait pas comme ressources les armes perfectionnées, les ruses policiées et les moyens de corruption et d'embauchage du blanc. Lors de l'invasion de la France sous le premier Empire et en 1870-71, il s'y est commis des atrocités qui, perpétrées par des civilisés, laissent voir comme des peccadilles les cruautés de nos sauvages défendant leurs vies, leurs wigwans et leurs chasses.

Pour ne parler que du Canada, quel fut le premier agresseur? Le sauvage? Non, c'est Champlain. Il commit cette grave erreur de prendre, sans provocation, sa part d'une guerre contre une peuplade qu'il ne connaissait pas, qui ne lui avait fait aucun mal, qui aurait pu devenir son alliée. Et il l'a fait à armes inégales, attaquant à coups d'arque-

buses des Iroquois qui n'avaient que des arcs et des flèches, acte de vaillance équivalant à peu près à attaquer, homme fait, avec un revolver un enfant qui n'a qu'un bâton pour se défendre. Ce bel acte de gens civilisés leur a valu plus d'un siècle de représailles sanglantes où des innocents ont payé pour les coupables, il est vrai, mais représailles qui avaient été pour ainsi dire voulues.

\* \* \*

Les Peaux-Rouges du vingtième siècle, dit un écrivain américain, sont généralement craintifs et dociles. Ils n'ont plus rien des allures de leurs ancêtres; la guerre leur ferait horreur; ils se soucient surtout de vivre tranquilles et de se distinguer le moins possible du reste de la population. Leur transformation s'est opérée d'autant mieux qu'ils n'étaient pas séparés de leurs vainqueurs, comme les Arabes ou les Hindous, par des notions religieuses particulières ou fanatiques. Ils se sont laissés évangéliser très aisément, et ils ne demandent qu'à travailler sur leurs terres ou à occuper de petits postes administratifs. Leur assimilation est absolue, mais par ailleurs leur effectif est si réduit qu'ils constituent un élément tout à fait négligeable.

Enimore Cooper qui a réuni des documents capitaux sur une race presque éteinte; certains littérateurs aussi, Français ou Anglais, aimés de la jeunesse, nous ont présenté des Peaux-Rouges d'une tout autre espèce. Ceux-là, à la moindre occasion, déterraient la hache et suivaient le sentier de la guerre; ils cheminaient des jours et des nuits entières, pour bondir à l'improviste sur les blancs; chevauchant sans selle des coursiers fougueux, ils rentraient dans leurs wigwams en rapportant d'innombrables chevelures. Combien de sommeils d'enfants ont été troublés par ces tragiques évocations! Mais tout s'en va, même la barbarie, et rien ne montre mieux la puissance de notre civilisation que cette évolution d'un peuple, qui semblait pourtant fortement armé pour la lutte, et dont les qualités belliqueuses va-



Type de la sauvagesse que la civilisation a à peine effleurée.

laient celles des Cosaques, des Turcomans ou des Arabes. Le Sioux, qui ne rêvait que combat, sert de cantonnier dans le Grand-Ouest, et le Pawnee, qui arrêta les trains, aspire à devenir huileur de locomotives!

\* \* \*

Le gouvernement canadien a plus protégé que le gouvernement américain les restes des peuplades sauvages. Ce dernier a longtemps pratiqué la politique des "yeux fermés". Aussi les aventuriers, les accapareurs ont-ils assassiné en gros et en détail les pauvres Peaux-Rouges. Si l'on peut raconter que William Penn, en débarquant dans le pays aujourd'hui appelé Pennsylvanie, rencontra un chef et lui demanda l'autorisation de s'éta-

Comanches du Texas, les Gros-Ventres de l'Utah ne furent pas mieux traités. Dans le Kentucky, vers 1850, le sang coulait encore à flots. Ce fut d'ailleurs la grande époque du refolement et du carnage. Quand les mines de Californie furent découvertes et que les Européens se précipitèrent en masse vers ce nouvel Eldorado, des peuplades entières disparurent, traquées par les mineurs. On put croire à un moment qu'aucun Peau-Rouge ne subsisterait, pour attester l'existence d'une race, qui fut belle et vigoureuse.

Dans notre Nord-Ouest canadien, ce sont exactement, mais en plus petit, des actes de persécution et des injustices de ce genre qui causèrent les rébellions de 1870 et de 1885.

\* \* \*



*Jeunes Indiennes du Pensionnat St-Albert, N. O.*

blir au nouveau monde, cette méthode n'a pas toujours été suivie par les autres colonisateurs de cette immense contrée. En 1764, un descendant de Penn lui-même offrait \$150 d'une chevelure d'aborigène du sexe fort et \$30 si la chevelure appartenait à une femme. Au dix-huitième siècle, et dans les premières années du dix-neuvième, les immigrants européens se livrèrent à d'effroyables massacres. En 1835, lorsque le président Jackson arriva au pouvoir, il chassa les Cherokees, que certains de ses prédécesseurs avaient tolérés dans les montagnes de l'Est. Harcelés, décimés par la milice, les barbares s'enfuirent vers le Mississippi et perdirent dans cette "chasse à l'homme" sur un parcours de 600 lieues des milliers des leurs. Les Séminoles de la Floride, les Sioux du Minnesota, les

J'ai vu en 1885, au Nord-Ouest, les derniers représentants des races aborigènes, ceux qui persistaient à ne pas adopter la vie que leur offrait la civilisation. A Moose-Jaw, dans un espace d'un demi-arpent carré, j'ai eu sous les yeux, comme dans un instantané, toutes les catégories d'Indiens imaginables, toute l'échelle des degrés de civilisation acquise. Jugez-en. Il était onze heures du matin. Des métis très débrouillards, devenus des bouchers, amenèrent un bœuf, l'assommèrent et l'éventrèrent. Aussitôt des sauvages pur sang se jetèrent sur les entrailles qu'ils dévorèrent à belles dents, et le plus vibrant cri d'horreur que j'entendis vint d'un descendant des Hurons de Lorette, un parfait gentleman, un géomètre distingué, un des meil-



*Demeure d'un chef sauva ge entré dans la civilisation  
(A. S. Dudoward, de Port Simpson, C. A.)*

leurs militaires de mon bataillon.

Tout était ainsi contrastes parmi les sauvages de là-bas. Les uns, près de Brandon par exemple, cultivant en perfection; d'autres ignorant jusqu'à l'emploi de l'instrument agricole le plus simple. Les uns parlant, lisant et écrivant l'anglais; les autres n'ayant pas appris ou cherché à retenir un seul mot d'une langue étrangère.

J'ai vu danser la *Grub Danse* par des Gens du Sang qui y mettaient toute la fougue, toute la conviction, toute l'endurance d'autrefois. Et j'ai vu des Gens du Sang rire de ces danseurs.

J'ai vu des tentes de sauvages dans toute la tristesse, dans toute la confusion, dans toute la malpropreté imaginables; et j'ai vu de superbes cottages habités par des sauvages de la même tribu, mais entrés dans le mouvement moderne.

Les gravures que je donne avec cet article font mieux saisir ces contrastes. Celle qui sert d'entête, vous montre trois enfants du village de Caughnawaga. Les autres gravures se comprennent facilement.

Bref, nous assistons à la fin d'une race. Les Peaux-Rouges de l'est et du centre du Canada sont désormais assimilés. Ceux de l'ouest et de l'extrême ouest qui résisteront, sont les victimes toutes désignées pour la phtisie. D'une façon ou d'une autre, le rôle historique de cette race est terminé.

Elle ne pouvait d'ailleurs pas faire longtemps exception. Devant la civilisation, parfois brutale, toujours absorbante, partout les races barbares disparaissent ou abdiquent. Les Australiens et les Maoris de la Nouvelle-Zélande n'offrent plus que de rares spécimens.

Nos Peaux-Rouges ne peuvent vi-

vre qu'en s'assimilant à leurs vainqueurs, qu'en prenant leurs mœurs, leurs coutumes, leur langue, et même leurs noms.

Le Pâle a vaincu le Rouge. La clé des absorptions futures serait-elle vraiment entre les mains du Noir et surtout du Jaune?

Rassurons-nous en nous répétant tout bas—ou tout haut—que ce n'est pas pour demain. Et laissons tourner cette petite boule relativement insignifiante qui s'appelle la Terre, laquelle, d'ailleurs, tournerait quand même vous et moi y aurions quelque objection.

\* \* \*

Je lisais, il y a quelques jours, ce commentaire d'un magazine parisien sur un fait que les dépêches de Washington nous avaient déjà fait connaître:

“Les Peaux-Rouges des Etats-Unis, dont les exploits et les forfaits étaient légendaires vers le milieu du siècle et qui sont aujourd'hui les plus inoffensifs des hommes, viennent d'être profondément troublés par une décision du gouvernement américain.

“Jusqu'ici, il leur était permis de conserver leurs noms si étranges et si poétiques. Tel Comanche avait le droit de s'appeler “l'Ours dansant”; tel Cherokee s'enorgueillissait d'épouser une “Etoile du Matin”; tel Sioux baptisait son fils, voué pourtant aux travaux agricoles, le “Lion rugissant”. Ces qualifications avaient le mérite du pittoresque, si même elles ne correspondaient nullement au caractère de la personne. L'administration de Washington, qui est souvent vexatoire, a estimé qu'il y avait péril à les perpétuer, et elle vient d'enjoindre aux tribus cantonnées dans le Grand-Ouest d'avoir à changer de mode et à prendre de vrais noms



*Demeure d'un chef piégan qui est resté ce que ses ancêtres étaient.*





*Le chef Louis et sa famille, tous gens intelligents, actifs et de commerce agréable.*

de famille, à consonnance anglaise, naturellement, Smith, Jackson ou Butler.

“ Cette sommation, qui, à coup sûr ne provoquera aucune insurrection des farouches peuplades d'autrefois, a une portée historique et morale très réelle. Elle constate la fin d'une race, la victoire définitive des immigrants du nouveau monde sur les aborigènes, qui y avaient vécu durant des siècles dans leurs immenses territoires de chasse.

“ Il y a longtemps à vrai dire que les Indiens n'avaient plus le don d'effrayer les fermiers yankees installés auprès d'eux. Ils ne songent plus ni à scalper les touristes qui visitent avec curiosité leurs campements, ni à attaquer les trains transcontinentaux. Leur costume se rapproche singulièrement de celui des Faces-Pâles, comme ils disaient, et c'est à peine si quelques chefs arborent encore dans les solennités des touffes de plumes sur leur crâne. M. Roosevelt, qui se plaît dans les solitudes du Far-West, où il chasse les derniers bisons et les derniers grands fauves, a tout récemment encore fumé le calumet de paix avec les descendants des terribles guerriers du dix-huitième siècle. Mais il était aussi en sécurité parmi eux que M. Loubet parmi les aghas algériens.”

\* \* \*

L'Annuaire du Canada nous apprend que nous avons en 1901—d'après recensement décennal—127,932 indiens et métis. Combien là-dessus sont des sauvages persistant à vivre sans souci des changements survenus autour d'eux, on ne le dit pas, mais je suis fondé à croire que le nombre en est relativement fort restreint.

Quoi qu'il en soit, leur sort est assuré entre les mains du gouvernement. En prenant charge de leurs affaires,

celui-ci s'est mis à les nourrir et à les vêtir. Ils sont enrégimentés comme des soldats, mais ne travaillent que s'ils le veulent. Il y a des écoles pour leurs enfants, et parmi eux se trouvent des élèves vraiment remarquables. Beaucoup de ces sauvages ont travaillé et travaillent encore à la construction des chemins de fer. Quelques-uns sont devenus de petits entrepreneurs, des employeurs.

Quelquefois une tribu devient apte à gérer intelligemment ses affaires; alors le gouvernement lui laisse la liberté de l'emploi de la part qui lui revient du montant produit par la vente des Terres des Sauvages.

Les plus avancées de ces tribus jouissent d'administrations municipales. La plupart des sauvages ont droit de vote dans les élections fédérales.

Presque partout il y a des agents qui surveillent leurs intérêts, voient à la bonne distribution des rations, éloignent d'eux les exploitateurs et les trafiquants de boissons enivrantes.

Des missionnaires catholiques et protes-



*Deux Sioux qui restent irréductibles sous tous les rapports.*

tants sont sur tous les points des territoires, secondant efficacement l'œuvre de civilisation. Le R. P. Lacombe a plus fait dans ce sens que les promesses les plus capiteuses et les menaces les plus terrifiantes.

En 1885, j'ai constaté par moi-même que ce qui subsistait le plus dans le sauvage, c'est l'imprévoyance. On parvient difficile-

ment à l'accoutumer à penser au lendemain, à ménager ses provisions. Sur les réserves, les rations étaient distribuées deux fois par semaine : une fois pour trois jours, puis pour quatre à cause du dimanche. Or, presque invariablement le sauvage dévorait le tout dans un seul repas.





## Quelques Anecdotes

Par LE CHERCHEUR

### LA CLOCHE DE QUEBEC



CINQ milles au nord de Londres, dans le comté de Middlesex, sur le côté droit de la rivière Lea, qui la sépare du comté d'Essex, est située la paroisse de Tottenham dont l'église, assez remarquable, date on ne sait de quand, toutefois elle est antérieure à huit cents ans d'aujourd'hui. Le beffroi crénelé, couvert de lierre, haut de soixante pieds, se dresse à l'extrémité ouest de l'édifice et renferme huit cloches qui ont leur histoire... mais je n'ai pas à m'en occuper. Ce que

nous allons voir c'est la cloche dite des Saints placée à la sacristie, pour convoquer les réunions de la Fabrique. Elle rend un son argentin qui vibre à un mille tout autour. Même, je dirai qu'on l'a entendu dans la ville de Québec... avant 1759, car c'est d'ici qu'elle a émigré.

Les matelots de la flotte de Saunders entrant dans Québec s'emparèrent de cette cloche qui, selon eux, servait d'alarme à la garnison française. Peu après, on la trouve chez Lester Bell, fondeur, à White Chapel, faubourg de Londres, et il était question de la mettre dans la fournaise pour en tirer l'argent qu'elle contient, lorsque Humphrey Jackson, propriétaire d'une manufacture de colle de poisson (*isinglass*), ravi du son que la cloche produisait, l'acheta cent piastres et s'en servit pour régler les heures de travail de ses hommes. Jackson était médecin et membre de la Société Royale. Ce qu'il dit de son acquisition me paraît digne de croyance. Il a dû se renseigner avec soin sur l'authenticité de cette pièce qui passait pour un trophée opime.

Après nombre d'années, la manufacture étant réduite à presque rien, il transporta la cloche chez lui à Tottenham, puis, en 1801, se voyant prêt de finir sa carrière, il la donna, par écrit, aux marguilliers de l'église, afin, dit-il, que ses appels "proclament hau-

tement le pardon des injures comme je le fais moi-même en ce moment." La paroisse accepta le cadeau avec reconnaissance, exprimant "l'espoir que les notes musicales de ce timbre enchanteur dissiperont l'esprit de discorde et infuseront aux fidèles le véritable sentiment de l'harmonie, tout en rappelant la générosité du donateur."

Avant 1801 il existait une cloche des Saints à Tottenham mais elle était fêlée, c'est pourquoi M. Jackson demanda dans sa lettre d'envoi que l'on utilise la sienne à la place de celle-là et non pas dans le grand clocher.

Les marins de Saunders ont-ils enlevé cette cloche des casernes ou d'une église? Voilà ce que voudrait savoir le *Telegram*, de Toronto, qui publie les faits ci-dessus dans son numéro du 21 décembre dernier.

Benjamin SULTE.

### LAURIER ET LES HUMBLES

DANS son existence qui, dominée par une nécessité politique supérieure, se déroule droite et logique dans sa grandeur, sir Wilfrid Laurier est demeuré le protecteur des modestes; son âme ouverte à la générosité apporte aux humbles les paroles d'encouragement et de réconfort; ses ressources de cœur sont inépuisables; sa bonté sert de cadre à sa nature élevée. Bien qu'occupant la première situation du Canada, il n'oublie jamais ses amis, et ses moindres actes, empreints de fraternité, glorifient ce grand caractère et l'idéalisent en l'expliquant.

On raconte qu'un Canadien qui lui avait rendu visite à Québec fut invité par le premier ministre à une promenade dans la vieille capitale française. Sir Wilfrid Laurier intéressait son visiteur aux différents points de vue, lorsque leur voiture pénétra dans les vieux quartiers de Québec. Sir Wilfrid Laurier devint alors enthousiaste, il s'animait et parlait aux gens qui se tenaient près de leurs portes comme s'il eût été l'un d'entre eux.

Ah! oncle Basile, dit-il à un vieillard assis au seuil de sa maison, il y a bien long-

temps que nous ne nous sommes vus. Comment va ce rhumatisme? Il vous ennuie toujours? Et petite Anne, où est-elle? Quoi, mariée! Mais non, ce n'est pas possible; sa fille, cette petite-là sur cette marche de la porte? Comme le temps s'envole!" Et le premier ministre descendit de voiture, prit l'enfant dans ses bras, l'embrassa, puis, laissant quelque argent à oncle Basile il continua son chemin.

Ce sont mes enfants, dit-il, et je les aime beaucoup.

H. MOREAU (Paris).

UN NOTAIRE NOTOIRE

LES vieux québécois se rappellent encore ce notaire de la Baie St-Paul qui à son affreuse écriture, ajoutait l'habitude d'écrire autant à côté de son papier que dessus, surtout quand il était saoul. Grâce à ce fait et aussi à son tarif, il alimentait de causes le barreau de Québec. Il expliquait ainsi ce tarif: "Pour un acte de première classe, que rien ne peut casser, une piastre; pour un acte assez bon, un écu; mais pour un acte pas garanti, un schelling. Vous en avez pour votre argent."

ANONYME.

WATERLOO ET PLAINES D'ABRAHAM

WATERLOO et les Plaines d'Abraham sont, dit-on, les deux seuls champs de bataille sur lesquels soient installés à demeure une station de voitures de louage. A l'heure présente les Plaines d'Abraham attirent plus de visiteurs que Waterloo. Et en cela l'instinct de la foule est parfaitement justifiable, bien que, parmi ceux qui foulent les hauteurs de Québec bien peu y soient venus attirés par un aperçu raisonné de l'importance comparative de ces événements historiques.

LONDON TELEGRAPH.

UN GRAND SILENCIEUX

SON Eminence le cardinal Taschereau était un silencieux, et l'on cite de lui des silences étonnants. Un de ses grands-vicaires, m'a raconté qu'il était, un jour, monté avec lui dans sa voiture de Saint-Michel de Bellechasse à Lévis, sans dire un seul mot. "C'était une expérience que je voulais faire", me disait-il, "et je ne voulus pas rompre le silence moi-même." Il se prolongea jusqu'à Lévis.

Hon. A. B. ROUTHIER.

LE COSTUME DES PATRIOTES

LORD Gosford convoqua le parlement en session pour le 18 août 1837, afin de donner à l'Assemblée une nouvelle opportunité d'entendre raison.

A la date fixée, la dernière session du dernier parlement du Bas-Canada fut cou-

verte. L'apparence de quelques représentants causa une certaine émotion. Les "patriotes" avaient décidé de n'acheter ni de porter aucun article importé et plusieurs arrivèrent à Québec vêtus en *étouffe du pays*.

Nous citerons le passage suivant du *Mercury* de Québec, à ce sujet:

"L'habillement de M. Rodier excita beaucoup l'attention, étant unique dans son genre, sauf une paire de gants de Berlin. M. Rodier portait une redingote couleur granit, en *étouffe du pays*, culotte, gilet de la même étouffe rayée bleu et blanc, un chapeau de paille et des *souliers de boeuf* avec des bas de la fabrication domestique qui complétaient l'accoutrement. On a remarqué que M. Rodier ne portait pas de chemise, n'ayant pu, sans doute en fabriquer une ou l'obtenir en contrebande. L'habillement du Dr O'Callaghan n'avait de semblable que celui de M. Rodier, sauf le chapeau, les chaussures, les gants, la chemise (il en avait une) et les lunettes.

J. D. BORTHWICK.

NOMS DE CHEZ NOUS

UN matin, j'entendis proclamer, à l'église Notre-Dame (Montréal) les bans des prochains mariages. J'appris, ainsi, les fiançailles de Mlle Angéline Patenôte et de Mlle Catherine Desroches... Voilà des noms de *chez nous*... Ceux qui les ont apportés là-bas étaient nés en terre de France et y avaient laissé des aïeux ensevelis dans nos cimetières. La branche, détachée de l'arbre, a fleuri sur la terre d'Amérique, sans être dépaycée par le nouveau climat et en perpétuant, au contraire, sur cette rive lointaine, le baume du jardin natal. Angéline Patenôte! Catherine Desroches! vous étiez des sœurs pour le voyageur venu de France. Et j'eusse voulu pouvoir vous chanter, à la mode du pays, cette vieille chanson de ma province:

Vous souhaitons le bonjou,

Madam' la mariée,

A vous, à votre époux,

A tout' la compagnée...

G. DESCHAMP (Paris).

L'ESPRIT POPULAIRE

ON LISAIT dans le *Courrier du Canada* un jour de juin 1870: "Des artilleurs tout ruisselants de sueurs, transportaient à la Basse-ville, pour de là le mettre à bord d'un transport, un très lourd canon. Pendant une halte, plusieurs ouvriers en blouse firent cercle autour de la pièce et la conversation suivante s'engagea entre deux d'entre eux.

—Où vont-ils donc mener ce trombone-là?

—Tout droit en Angleterre, mon vieux. Tu ne sais pas? les Anglais nous enlèvent tout ce qu'ils ont ici de ces musiques et dorénavant, si jamais il y a bal chez nous, il nous faudra non seulement payer les musiciens mais encore acheter les violons de nos propres deniers. Sais-tu, si j'étais le Canada, ce



Prof.  
**Lavoie**

Fabricant Expert de  
Perruques et Tou-  
pets pour Dames  
et Messieurs.

Maison fondée en 1860

Cheveux teints dans toutes les nuances  
desirees. Coiffures pour Bals et Soirees.

Assortiment complet de

Tresses en Cheveux, Naturels, Accessoires de

Coiffure, Peignes

et Ornements en Tous Genres pour Cheveux.

Importation directe de Paris, Londres, New-York

NO. 8, RUE  
NOTRE-DAME  
OUEST

Coin Boulevard  
St-Laurent

MONTREAL.



BUVEZ AU SUCCES  
DU VIEUX QUEBEC  
AVEC LE

“*Bohemian  
Bager*”  
de Eker

LA MARQUE  
PREFERE  
DES CANADIENS

que je dirais à l'Angleterre, une fois le dé-  
ménagement terminé? je lui dirais: “Hé!  
l'amie, vous avez oublié quelque chose!” et  
je lui montrerais le drapeau qui flotte sur  
la citadelle. Et j'ajouterais: “Descendez-  
moi cela, ou j'en fais de la catalogne. Du  
moment que vous m'enlevez la table, je n'ai  
que faire de la nappe.”

CLUB DE VIEUX GARÇONS

DURANT tout l'été de 1848, Crémazie fit  
des tentatives auprès de ses amis pour  
les induire à former un “Club de vieux gar-  
çons,” et il disait toujours qu'il ne se marie-  
rait jamais.—Il a tenu parole.

Son projet d'un “Club de vieux garçons”  
lui causa une drôle de surprise. Il se prome-  
nait avec un ami, un jour, sur la rue de la  
Fabrique, lorsqu'il fit la rencontre de deux  
jeunes filles et fut projeté à côté du trottoir  
assez brusquement par l'une d'elle—la plus  
jolie croit-on. Cette dernière, réprimandée  
par sa compagne, répondit sur le ton de la co-  
lère: “Tu ne connais pas cet homme?”  
“Non,” répondit l'autre. “Eh bien, c'est Cré-  
mazie, qu'on appelle le poète et qui s'occupe  
de fonder un “Club de vieux garçons” pour  
nous empêcher de trouver des maris.”

ANONYME.

CREMAZIE HYPNOTISEUR

CREMAZIE, notre poète national, lisait  
beaucoup et avait l'esprit ouvert à tout-  
tes les connaissances humaines. Pendant  
quelque temps il se livra, comme bien d'au-  
tres Québécois, à l'étude de la biologie. Il  
avait un réel pouvoir hypnotisant, dont il  
usa une fois, pour badiner, avec un succès qui  
l'étonna lui-même, ayant réussi à arrêter, à  
une distance de plus d'un arpent, un piéton  
en face de la cathédrale de Québec, et à le  
retenir immobile et comme fixé au sol pen-  
dant plusieurs minutes. Il ne renouvela pas  
cette expérience dangereuse,—pas du moins  
à ma connaissance.

Ernest GAGNON.

LORD DUFFERIN ET 1837

UN soir, il y a quelques années, M. le Dr  
Dumouchel, membre du sénat, dînait à  
Rideau Hall. Se trouvant placé à côté de  
lord Dufferin, la conversation s'engagea en-  
tre eux et tomba sur la loyauté des Cana-  
diens-Français:

—Je pense disait le gouverneur du Cana-  
da, qu'il n'y a pas de sujets plus loyaux que  
les Canadiens-Français.

—Très certainement, répondit M. Dumou-  
chel; il y eut, il est vrai, en 1837, un mou-  
vement de nature à compromettre la répu-  
tation des Canadiens-Français sous ce rap-  
port...

Lord Dufferin ne le laissa pas achever:

—Avec un gouvernement corrompu comme  
celui que vous aviez alors, ajouta-t-il, il est  
bien surprenant que les choses n'aient pas  
été plus loin.

L. O. DAVID.